

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

NOS PEINTRES



"LE SANCTUS A LA MAISON" Tableau du maître canadien-français, Charles Huot.

Organe de
La Société des
Arts, Sciences et Lettres

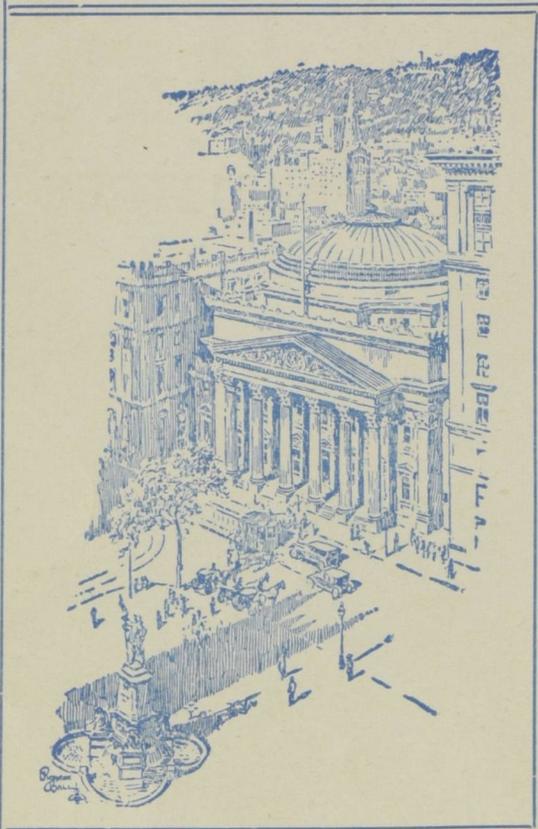
QUEBEC
JUN-JUILLET, 1925, Vol. VI, No 1 & 2
25 sous l'exemplaire

BANQUE DE MONTREAL

ETABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DEPARTEMENT D'ÉPARGNE

La BANQUE DE MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales au Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.



USTENSILES DOMESTIQUES

DE TOUTES SORTES, COMPRENANT:

Théières, Rôtisseurs, Gaufriers,
Cafetières, Chaufferettes,

BALAIS ÉLECTRIQUES, RÉCHAUDS,
GRILLE PAIN, LAVEUSES ÉLECTRIQUES ET LAMPES
PORTATIVES



FERS A REPASSER
PROJECTEURS "EVEREADY"
de tout modèle.



Les ordres par la malle recevront une prompt attention.

MECHANIC'S SUPPLY CO LIMITED

86-90 rue St-Paul, QUÉBEC, P. Q.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

Vol. VI

QUÉBEC, JUIN-JUILLET 1925

No 2 et 3

Adresse: **LE TERROIR, Enrg.,**

Case Postale 366, Québec

Bureau d'affaires: 139 SAINT-VALLIER, QUÉBEC

Secrétaire de la rédaction:

DAMASE POTVIN,

9 Avenue DÉSY. QUÉBEC.

Abonnement :

\$2.00 par année

SOMMAIRE

D'un mois à l'autre, par Damase Potvin.....	28
Au Parnasse Canadien.....	31
La mort de mon lierre, Sylvius.....	
Restez au Pays, X.....	
Abitibi, par Alphonse Desilets.....	
Deux Maitres Tableaux de M. Ch. Huot:	
M. Charles Huot.....	
Une œuvre, Pierre Saily.....	32
La peinture murale et la peinture du plafond de l'Assemblée Législative, par A. L. M. Lovekin, traduit par Maurice Hébert.....	33
Une tradition, D. Potvin.....	35
Pourquoi les tortues s'en sont allées, par le Dr. J.-E.-A. Cloutier (Jean du Cap).....	36
La solution du problème, D. P.....	38
Le monument Jacques Cartier, Sainte-Foy.....	39
Champlain a-t-il monté le Saguenay?.. par Jean Viez.....	40
Les Propos de l'Entr'Acte:	
Fin de Rêve, par Aimé Plamondon.....	41
Ce quel'on dit... de nous.....	42
Nos noms géographiques, Sainte-Foy.....	44
Les Poètes Canadiens en France, Jean Bruchési.....	45
Souvenirs normands, André de Coudekerque-Lambrecht.....	47
Arthur Buie alias Buies (Conférence) par M. E.-Aug. Côté, P.C.S.....	48
Les vieilles choses, Sainte-Foy.....	56
Revue des lectures.....	57

GRAVURES ET PORTRAITS

Le "Sanctus" à la maison, tableau du maître canadien-français
Charles Huot. (frontispice)

M. Charles Huot.....	32
Feu Ernest Gagnon.....	32
M. A.-L.-M. Lovekin.....	33
Peinture du plafond de l'Assemblée Législative.....	33
Le monument Jacques Cartier.....	39
Aviculteurs en herbe.....	39
M. E.-Aug. Côté, P. C. S.....	48
Feu Arthur Buies, de Edm. Lemoyne.....	48

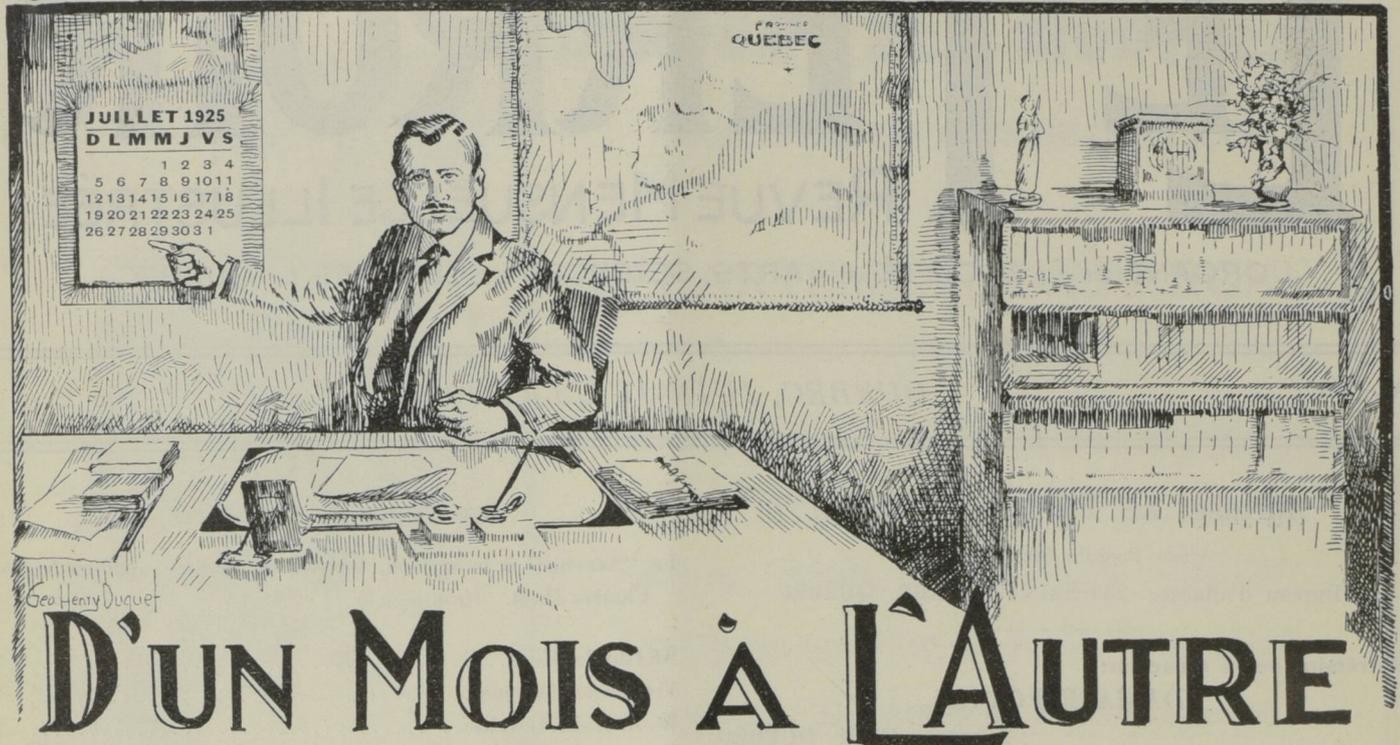
NOTRE REVUE

Les vacances, une nouvelle administration, un retard incontrôlable se prolongeant davantage pendant plusieurs mois, et un peu le diable de la paresse poussant les directeurs du TERROIR, ont fait que ce dernier paraît présentement pour ainsi dire en double, c'est-à-dire deux dans un, encore plus spécialement en un numéro pour deux mois.

Nous présentons donc à nos lecteurs le numéro de Juin-Juillet.

Point n'est besoin, croyons-nous, expliquer plus au long cette combinaison qui profitera à tout le monde. D'abord les rédacteurs et les administrateurs du TERROIR ont pu quelque peu se débrouiller dans cette phase toujours un peu embêtante d'un changement d'administration; puis, les lecteurs, après quelques semaines de repos pendant lesquelles les joies des villégiatures leur ont fait quelque peu oublier leurs lectures favorites, recevront un numéro du TERROIR copieux, nourri, abondant; trente-cinq pages de lecture variée et instructive sur toutes sortes de sujets de chez nous.

L'on constatera aussi que le TERROIR a fait du progrès au point de vue illustration. Et nous promettons bien d'autres choses à nos lecteurs pour les numéros subséquents.



D'UN MOIS À L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

Un entrain magnifique a marqué les diverses célébrations de notre Fête Nationale cette année. Partout, dans toutes les divisions de notre ville, l'on s'est sincèrement réjoui et l'on a remarqué notamment plus de dignité dans la traditionnelle procession. Bref, les diverses étapes de cette annuelle manifestation nationale ont pris un caractère véritablement national, enthousiaste voire même émouvant, grâce en particulier aux fêtes du tricentenaire des Jésuites que l'on avait su greffer à la célébration de la Saint-Jean-Baptiste.

Tout le monde aussi semble y être allé de cœur-joie et une campagne de recrutement entreprise par la Société St-Jean-Baptiste, au préalable, a donné un très encourageant résultat. Tout cela ne peut que réjouir le cœur des bons patriotes; des réjouissances aussi sincèrement exprimées ne peuvent que développer la faculté de l'enthousiasme en faveur de ces manifestations nationales et populaires qui ont du bon, qui sont même nécessaires, afin que l'âme de la race puisse librement s'exprimer, sans contrainte et afin aussi qu'elle puisse, de temps à autre, prendre conscience d'elle-même, accentuer notre entité, la cohésion de notre unité que nous ne pourrions peut-être plus retrouver sans cette tangible expression de notre patriotisme. Cette inauguration de la nouvelle fête légale du jour de la Saint-Jean-Baptiste était une belle occasion qui nous était offerte de fixer notre avenir en embrassant le passé.

Mais à Québec, il y a toujours comme une ombre à cette annuelle réjouissance nationale; en effet, il y a une sorte de mésentente entre les différentes parties de la ville. L'on aime à se diviser même sur cette question de la célébration de la fête qui devrait être la

fête de l'union de tous les Canadiens-Français. Nous comptons trois sociétés St-Jean-Baptiste qui célèbrent séparément la fête nationale. Quel mauvais exemple à donner aux fau'eurs de discorde étrangers! On a reconnu d'ailleurs ce vice dans la bonne entente et, au cours d'une des dernières fêtes, des auteurs avertis ont prôné la fusion des trois sociétés St-Jean-Baptiste québécoises. Comme cela, en effet, irait mieux, s'il y avait entente. On a remarqué que quelques jours avant le 24 juin il y a contrainte dans l'exécution du programme de la fête nationale, celle de la Haute-Ville, celle de la Basse-Ville et celle, enfin, de Limoilou, voulant avoir la part du lion. C'est vraiment avec trop d'entente dans la mésentente, que l'on va chacun de son côté; dans l'espace d'une semaine l'on célèbre dans les limites de la ville trois fêtes nationales. C'est trop. Vraiment, il faudrait la fusion des diverses sociétés nationales de la ville comme, d'ailleurs, il serait à souhaiter que l'on s'entendent sur la célébration de la Fête du Travail, entre les diverses unions ouvrières, les Nationaux et les Internationaux. Tout le monde y gagnerait et surtout, notre race.

— O —
Les monuments commémoratifs sont incontestablement le témoignage de la reconnaissance du peuple et, en général, nos monuments québécois, nous voulons dire ceux de la province de Québec, sont bien à leur place. Ceux dont ils rappellent la mémoire, que ce soit dans le domaine religieux, militaire, politique, ont bien mérité de la patrie. De la sorte, notre panthéon canadien-français est d'une grande pureté; nous devons le regarder avec une respectueuse admiration.

Mais il n'y a pas que les héros militaires et les grands hommes politiques qui méritent le témoignage de bronze ou de granit de la reconnaissance. Ceux-là souvent, ont eu, dans l'admiration qu'ils provoquaient et le prestige dont ils jouissaient, une sorte de reconnaissance. Mais que de héros obscurs sont partis sans avoir même soupçonné la vertu de leurs sacrifices ou de leurs mérites. Il y a de pauvres colons, chez nous, qui mériteraient un monument et le fait est que quelques-uns n'ont pas été oubliés de ce côté. Rappelons ce monument à la mémoire des vingt-et-un fondateurs du Saguenay agricole et cette humble colonne élevée à l'honneur du premier colon de Normandin, l'une des plus belles paroisses agricoles de la région du Lac St-Jean; et d'autres encore. Cette année l'on va élever, également au Lac St-Jean, un autre monument à un humble curé colonisateur, l'abbé P. Hébert.

Ceux qui travaillent pour la terre, notre commune nourricière, autant et peut-être plus que les autres, méritent la reconnaissance.

Aussi, est-ce avec la plus complète satisfaction que les agriculteurs du Canada Français ont appris que la Société des Techniciens Agricoles, tout récemment, avait décidé d'élever à L'Assomption où il est mort, le 27 avril 1924, un monument au Dr I. J. A. Marsan, sur le site même de l'école d'Agriculture de l'Assomption fondée par le regretté défunt, voilà près de soixante ans.

Le Canada Français agricole entier a pleuré sincèrement la disparition de ce digne autant que modeste pionnier de l'agriculture raisonnée. Isidore Joseph-Amédée Marsan a aimé la terre canadienne de toute son âme d'ardent patriote et c'est dans le culte du sol de notre patrie qu'il a trouvé cette âme si haute, ce cœur si bon qui le distinguaient. Aimant la terre avec toute l'ardeur de son âme patriotique, il a cherché par tous les moyens qui étaient à sa disposition à la faire aimer aux autres. Aussi pendant plus d'un demi siècle, professeur, publiciste, conférencier, secrétaire du jury du Mérite Agricole pendant au-delà de trente ans, il fut le guide sûr, le conseiller expérimenté, de nos agriculteurs; il fut également le champion infatigable des progrès modernes en agriculture, l'irréductible adversaire de la routine. Il a jeté une bonne semence en terre et elle germera et elle produira une abondante moisson; des blés et des avoines hauts comme le monument qu'on lui érigea, espérons-le.

On sait que Lord Grey était un admirateur enthousiaste de la beauté pittoresque de Québec. Durant son séjour au Canada, il venait souvent passer des semaines entières dans notre vieille capitale qu'il se plaisait à regarder, avec raison, comme la ville la plus historique du Canada. Il logeait à la citadelle dans les somptueuses pièces

qui sont réservées au gouverneur général du Canada et il ne se lassait pas de contempler les vieilles fortifications, toutes vermoulues aux pierres luisantes de la patine des siècles de la cité de Champlain.

Un jour, il convoqua tous les journalistes de Québec à qui il confia un projet qu'il caressait depuis quelques années: celui d'établir une promenade circulaire sur les fortifications de Québec. Il les invita à parcourir avec lui le trajet qui pouvait être fait alors sur nos "fortifs", et il leur demanda de lancer dans les journaux ce projet d'une promenade circulaire. Il n'eut pas, d'ailleurs, à attendre l'approbation du public ni le consentement des autorités car, quelques temps après, les autorités militaires, à sa demande, commençaient à faire exécuter les travaux nécessaires à cette promenade.

Et depuis nous avons la promenade Grey—dont le parcours constitue, certes, la meilleure manière de voir le vieux Québec. Cette promenade est unique au monde, croyons-nous. Mais elle ne se fait ni en automobile, ni en tramway, ni en autobus; elle doit se faire "pedibus cum jambis" et à petites étapes, sans se presser, en prenant bien le temps d'arrêter à chaque point historique,—et ils sont si nombreux,—l'on apprend ainsi une leçon comprenant à peu près toute l'histoire militaire de Québec; et c'est déjà beaucoup pour une ville d'Amérique qui a trois cents ans d'existence et qui a subi cinq sièges sans compter tout ce qui précède ces assauts et tout ce qui les suit.

La promenade Grey, telle qu'elle est présentement,—non terminée, malheureusement—peut se faire dans une demie heure tout au plus; une leçon permanente, leçon d'histoire de deux heures, ce n'est pas trop; vraiment. Mais il est certain que si l'on s'arrêtait comme il convient à tous les points intéressants on ne finirait plus le parcours.

Pour les vrais touristes, tous un peu amateurs d'histoire, voilà la promenade que nous suggérerions de préférence à toute autre encore qu'elle soit celle qui se fasse dans les conditions les moins confortables et malgré que la promenade Grey ne soit pas terminée complètement. Et nous aurions à profiter de l'occasion pour formuler le vœu de voir les autorités militaires s'entendre avec les autorités municipales et finir cette Promenade en jetant simplement un pont sur la Porte St-Jean.

Le plus somptueux, le plus populaire de nos monuments commémoratifs de Québec, le Monument Champlain, s'effrite et, pour un peu, menacerait ruines. L'embranchement, qui est en granit des Vosges, est usé et disjoint; les inscriptions ne se lisent à peu près plus et des morceaux de pierre du piédestal se détachent d'eux-mêmes. Bref, tout dans le monument respire le délabrement et

la fatigue. La statue du découvreur est sale, maculée, n'ayant pas été une seule fois rafraîchie depuis vingt-sept ans que Champlain est là, debout, saluant le sol québécois de son large feutre panaché.

Et l'on dirait que le fondateur de Québec, aujourd'hui, saluant ainsi, s'adresse directement aux messieurs de l'Hôtel de Ville vers lesquels, en effet, il est tourné. On semble percevoir dans son mâle visage comme un regard d'angoisse et de supplication, et s'il pouvait se pencher, il demanderait à la Renommée qui, à ses pieds, déploie ses ailes, de sonner encore plus fort, de la trompette qu'elle a à sa bouche pour attirer l'attention de ces messieurs sur le mauvais état de l'œuvre des deux Paul: Paul Chevré, sculpteur, et Paul le Cardonnel, architecte.

Nous ne voudrions pas le moins du monde blesser le plus légèrement soit-il la susceptibilité des messieurs du Conseil de Ville de Québec et nous comprenons volontiers que les problèmes ardu qu'ils ont présentement à solutionner ont pu détourner leur attention de l'état maladif du découvreur de la ville qu'ils ont à conduire dans les voies de la prospérité et du bonheur. Mais aux premiers loisirs, ils devront tout de même penser un peu à Champlain, au Champlain de la Terrasse qui a été placé avec tant de confiance sous leur protection.

D'autant plus que depuis quelques semaines les monuments sont d'une brûlante actualité à Québec. Le plus grand et le plus somptueux quartier de la ville, Saint-Roch, sollicite avec ardeur le monument Jacques Cartier qui vient d'être justement donné à la ville par le gouvernement de la province. Il importerait donc que la ville, dans ces circonstances manifestât un scrupuleux souci du soin des monuments qui lui ont déjà été confiés afin que l'on ne dise pas, au sujet des monuments futurs qu'elle s'est engagée à entretenir, qu'elle a manqué à son devoir, sous ce rapport, dans le passé.

—o—

Pendant la saison du tourisme à Québec nous voudrions, chaque matin, voir un autobus partir chargé de touristes pour la randonnée suivante à travers la banlieue de Québec: parcourir toute la route de Sillery et celle du Cap Rouge; visiter, en passant, le Pont de Québec, et se rendre, ensuite, à la Ferme Expérimentale Fédérale du Cap Rouge; piquer par le travers du Bois Gomin, descendre la route de la Suette, s'engager dans la "Promenade", traverser l'Ancienne Lorette et la Jeune Lorette et revenir le soir, à Québec par la route Sainte-Claire.

Tout ce parcours, les grèves et les bocages du Cap Rouge, les hauteurs de Sillery et de Sainte-Foy, les plaines de Charlesbourg, les belles prairies de la rivière Saint-Charles, tout cela est rempli de vieux souvenirs historiques de toute nature et du

plus haut intérêt, cachés pour la plupart le long de ces routes mais qui ne demandent qu'à se révéler aux curieux de notre histoire. L'on peut traverser, pendant ce trajet, une foule d'anciennes concessions dont l'histoire est des plus intéressantes, à part les terres des concessionnaires actuels comme les Dames Ursulines, les Hospitalières, les messieurs du Séminaire des Missions Etrangères.... Et l'on peut ainsi voir s'écrire, sur notre chemin, une foule de noms qui sonnent le rappel de maints souvenirs historiques: le commandeur de Sillery, le généreux fondateur du village auquel il a donné son nom en 1637; Pierre Puyseau, seigneur de Sainte-Foy en 1641 et son fief de Saint-Michel vendu plus tard à Noël Juchereau de Châtelets; le Procureur Général Ruette d'Auteuil, Jean Juchereau de la Ferté, et autres seigneurs des fiefs dans le voisinage de Sillery; le gouverneur d'Ailleboust, seigneur du fief de Coulonge, et les noms suivants, à Sillery encore: de Repentigny, Joaquin dit Philibert, très probablement l'auteur de la première pierre du Chien d'Or, Chaussegros de Léry, le Botaniste Gomin, l'évêque de Québec, Mgr Dosquet, tous grands propriétaires à Sillery.

Puis, l'on découvrirait les anciens vastes domaines du comte de Talon à Sainte-Foy et à Charlesbourg, de Louis de Lauzon, concessionnaire de fiefs au Cap Rouge, de Jean Bourdon, génie universel, arpenteur et ingénieur en chef, géographe et grand voyageur, procureur de la Nouvelle-France, concessionnaire des beaux fiefs de Saint-François, de Sainte-Foy et de Saint-Jean où il avait constuit peut-être la première chapelle de Québec, à l'endroit précis où se trouve, aujourd'hui, la station avicole du gouvernement provincial, de ce bon ami de Bourdon, l'abbé LeSueur qui obtint en 1646 et en 1653 deux fiefs à l'emplacement de l'ancienne commune de Québec déclarée inutile et auxquels il donna le nom de son ancienne cure, Saint-Sauveur en Normandie. Et nous voilà donc en présence du souvenir du fondateur de notre Saint-Sauveur de Québec; de Jean Taché, l'ancêtre de sir Pascal-Etienne Taché, "syndic des marchands" qui avait une belle terre à Sainte-Foy, plus tard, "Holland Farm", sous le régime anglais, théâtre de plusieurs incidents tragiques et de certains exploits, en particulier, du bandit Chambers; de Hughes Péan, de Cadet, etc., etc.

La plupart de ces anciens grands propriétaires autour de Québec avaient là leur résidence, quelques-uns un manoir dont il existe encore des traces sensibles. Des siècles se sont écoulés sur ces terres. Les petits manoirs qui existent encore ont bien changé mais la beauté de leur site, la fertilité de ces terres, leur salubrité sous l'ombre de bosquets d'arbres plusieurs fois séculaires restent les mêmes. L'on vit, là, dans des bocages enchanteurs, parmi les ombres d'un passé déjà lointain.

AU PARNASSE CANADIEN

LA MORT DE MON LIERRE

*Je l'avais vu planter par une main amie,
Je l'avais vu grandir;
Sa course avait atteint à peine la demie,
Et je l'ai vu mourir!*

*Sans doute c'est la nuit qu'il reçut la blessure
Dont il est mort soudain;
Car c'est la nuit que le serpent fait sa morsure
Et verse son venin.*

*Sa tige paraissait débordante de force
Près du sol nourricier,
Et s'élevait ainsi qu'une colonne torse
Au jet irrégulier.*

*Puis elle se penchait vers la croix tutélaire
Pendue à la cloison,
Et ses feuilles faisaient à l'Arbre salulaire
Toute une floraison.*

*A côté s'étendait presque une galerie
De portraits suspendus,
Précieux souvenirs de ceux que l'on n'oublie,
Absents ou disparus.*

*Là mon lierre au hasard promenant son feuillage,
Paraissait s'attarder
Curieux, il allait près de chaque visage.
Pour le mieux regarder.*

*Peut-être voulait-il prodiguer la verdure
A mes souvenirs chers,
Comme le cyprès donne aux tombeaux la parure
De rameaux toujours verts.*

*Et sur un fil tenu s'élançant plein d'audace,
Sans vertige il courait;
C'est lorsqu'il eut touché la muraille d'en face
Que l'atteignit le trait.*

*D'avance je marquais les lieux de son passage,
Le temps était comploté,
Et je rêvais déjà d'un nid sous le feuillage
Où j'aurais habité.*

*Ce fut un rêve, hélas! écloso avec mon lierre,
Aimé du même amour,
Fragile comme lui, mort de même manière
Le même triste jour!*

SYLVIUS

Chicoutimi, mai 1925.

RESTEZ AU PAYS...

*Restez donc au pays!..... Sous le ciel étranger,
Le soleil chauffe moins que celui du foyer.
Chaque morceau de pain est de saveur amère
Là-bas, où vous n'avez ni compagnon ni frère.....*

*Où trouvez-vous mieux qu'une mère chérie?
Or, cette mère à vous, n'est-ce pas la Patrie?
Sur vos champs et rochers, si vous jetez les yeux,
Vous n'y verrez partout que des tombeaux d'aïeux.*

*De votre sol natal, ils furent les titans;
Modèles de grandeur, ils ont su le défendre.
Restez donc au pays, que chacun, sans attendre,
Sache verser pour lui le plus pur de son sang!*

*Sans vous, songez-y bien, voire mère patrie
Serait comme la branche à l'automne flétrie.
Sans feuilles, triste mère et qui, dans sa douleur,
Ne pourrait que verser sur ses enfants des pleurs.*

*Pour que ses pauvres yeux ne versent plus de larmes,
Revenez vous jeter dans ses bras adorés,
Vivez, afin d'avoir le droit d'être enterrés
Dans le sol, où la gloire a couronné vos âmes.*

*Ici, chacun vous aime et chacun vous connaît,
Tandis que nul, là-bas, ne voudra vous connaître;
Vos rochers, quoique nus, pour vous ont plus d'attrait
Que les champs pleins de fleurs, ou l'étranger est maître.*

*En frère ici, chacun peut vous serrer les mains,
Tandis qu'à l'étranger, pour vous fleurit l'absinthe
Ces rochers sont à vous par tous liens humains:
Par la langue, le sang, la fraternité sainte.*

*Restez donc au pays!..... Sous le ciel étranger,
Le soleil chauffe moins que celui du foyer.
Chaque morceau de pain est de saveur amère
Là-bas, où vous n'avez ni compagnon ni frère.....*

X.

ABITIBI

A M. Alexandre Rioux, agronome.

*J'ai revu ton pays aux multiples richesses,
Ses rivières, ses acs et ses vastes forêts;
Or, dans l'âcre parfum des argileux guerêts
J'ai pressenti l'afflux des fertiles promesses.*

*Les chercheurs de trésors, dont les tentes se dressent,
Sur les crans émergés, parmi l'ocre et les grès
Épandent les débris d'éclatants minerais
Et leurs fronts anxieux s'aurole d'ivresses.*

*Parmi les résineux, aux fûts carbonisés,
Surgit la feuillaison verdoyante du tremble
Et des jeunes bouleaux de soie enchemisés.*

*Plus douce que vos lacs, où l'eau s'irise et tremble,
Où la Siouse se mirait et ricana.
Voici votre superbe et brune Harricana.*

ALPHONSE DÉSILETS.

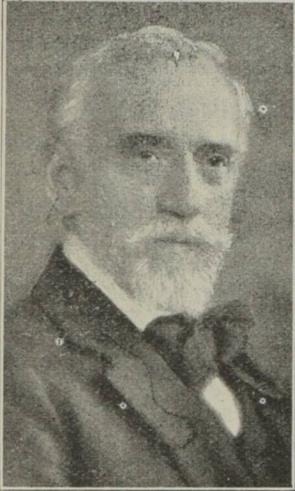
Amos, le 12 juillet 1925.

DEUX MAITRES-TABLEAUX de M. Ch. HUOT

PEINTRE D'HISTOIRE CANADIEN-FRANCAIS

CHARLES HUOT

Notes biographiques



M. Charles Huot

Arrivé à Paris à l'âge de 19 ans, il passa cinq années à l'École des Beaux-Arts, et à l'atelier de Cabanel dont il fut l'un des élèves les plus brillants.

A 21 ans il expose au Salon son premier tableau, "Le Bon Samaritain". Ce tableau est au Musée de Pontoise, près de Paris.

A l'exposition universelle de Paris, 1878, il envoya des esquisses: "Scènes canadiennes".

Ces esquisses obtinrent un succès mérité auprès du public et auprès des artistes.

Charles Huot fut choisi par le célèbre peintre Paul Beaudry, l'auteur des Muses, du Foyer de l'Opéra, pour faire des copies de ses chef-d'œuvres. Ces copies, après avoir été exposées au Palais des Beaux-Arts, furent traduites en tapisseries genre Gobelins.

Il a fait, avec un grand succès, de l'illustration pour les meilleurs éditeurs parisiens. Parmi les livres qu'il a illustrés on peut citer, notamment, "La Civilisation des Arabes", par le docteur Le Bon, et "L'art d'être grand-père" par Victor Hugo. Il exposa au Salon plusieurs années consécutives.

Dans des expositions de dessin il obtint des diplômes et une médaille d'argent.

Dans le grand Dictionnaire des peintres français, il est entré comme peintre d'histoire de l'École française du 19^{ème} siècle.

En 1887, il décora l'église de Saint-Sauveur de Québec, et, depuis, il a fait des portraits et des tableaux d'église. Charles Huot est l'auteur du tableau placé au dessus du trône du président, à l'Assemblée Législative, et de la magnifique verrière "Je puis mais n'épaise" que chacun admire à la Bibliothèque du Parlement.

M. Huot est le plus brillant et le plus sincère de nos artistes. La race a droit d'être fière de lui.

(Suite à la page 35)

"UNE OEUVRE" (1)

Evocation

Les journaux ont annoncé dernièrement que le gouvernement de Québec avait confié à M. Charles Huot la tâche de faire une peinture murale pour orner le plafond de la grande salle des délibérations de l'Assemblée Législative. Je suis allé présenter mes félicitations à l'éminent artiste, que j'ai trouvé dans tout le feu de l'inspiration et qui m'a fait voir une esquisse pleine de promesses, une paraphrase de la belle devise que le regretté M. Eugène Taché donna à la Province de Québec en 1883: "Je me souviens!"

Ceux qui ont vu le grand tableau de l'Assemblée Législative inauguré l'an dernier, tableau où la vérité historique ne laisse

pour ainsi dire aucune place à l'imprécision, trouveront tout autre la nouvelle création de M. Huot qui est surtout et absolument fantaisiste.

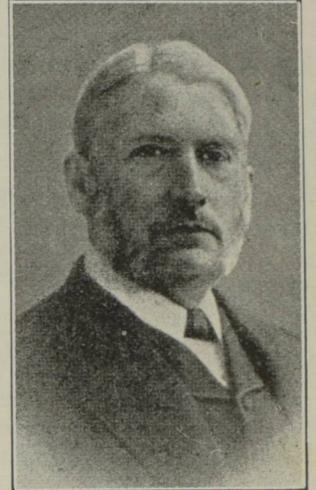
Au bas d'un rectangle représentant le plafond de la vaste salle, se tient assise, le front tourné vers le ciel une jeune femme à la figure idéale, symbole de notre province. Elle contemple, comme dans un rêve, le firmament d'azur et des nuages diaphanes d'où surgissent des objets et des scènes qui sont comme les reflets de sa pensée. Dans le lointain céleste apparaissent les caravelles de Jacques-Cartier, puis un groupe représentant Champlain et les premiers habitants de Québec. Viennent ensuite des missionnaires, des femmes-apôtres, des hommes d'armes déployant le drapeau fleurdelisé au sein des forêts du nouveau monde; et, descendant les degrés du temps sur les nuages qui en marquent les décades, un fils du "premier baron chrétien" conversant avec un chef iroquois; des gouverneurs, des intendants. Plus bas, émergeant du ciel bleu, brille la croix arborée sur le champ de bataille de Carillon après la victoire; et, un peu au-dessous, les Highlanders de l'armée de Wolfe escaladant la falaise du Saint-Laurent. Faisant suite à ces évocations se dresse dans l'espace la silhouette altière du Château Saint-Louis devenu le palais des gouverneurs anglais. Et la vision se termine, toujours en progression descendante, par une théorie de personnages du dix-neuvième siècle où figurent des prélats, des militaires, des écrivains, des légistes, les pères de la Confédération.

Toute cette série d'évocations concourant à une unité d'ensemble occupe le sommet et le côté droit de la toile. A gauche, planant dans les airs, le génie de la paix présente une branche d'olivier aux ennemis de jadis, tandis que le génie de l'abondance étale les trésors tirés de la terre féconde.

Tel est le tableau; telle est cette vision du passé; deux sylphes aux ailes diaphanes viennent en donner l'explication en déployant une banderolle portant les mots: "Je me souviens!"

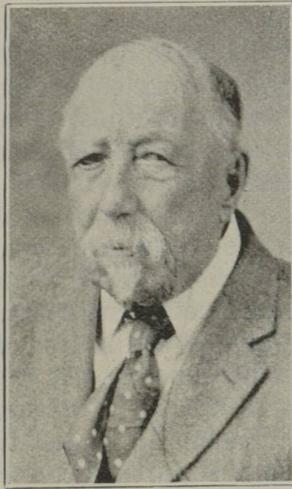
(Suite à la page 38)

(1) Article publié dans un numéro du *Devoir* en 1919 par feu Ernest Gagnon qui signait Pierre Sailly.



Feu Ernest Gagnon

La peinture murale et la peinture du plafond de la salle de l'Assemblée Législative



M. A. L. M. Lovekin

Chacun de nous a admiré les robustes compositions dont M. Charles Huot a orné la salle de l'Assemblée Législative de Québec. C'est vraiment justice de notre part à tous. L'un des nôtres, éminent par le talent et le patriotisme, ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Paris et Canadien-français de vieille souche, a transposé sur la toile les pages glorieuses de notre histoire. Il a voulu nous offrir une leçon de ferveur nationale, en fai-

sant revivre les plus hauts exemples dont nous puissions nous inspirer. Mais M. Charles Huot, profond artiste, ne pouvait pas, en unissant sous un même pinceau la vérité historique et la noblesse d'un art, formé de probité, de mesure et d'élan tout à la fois,—M. Charles Huot ne pouvait pas ne pas léguer à son pays une œuvre d'harmonieuse beauté. Il a donc brossé deux maîtres tableaux d'une vigueur telle, et dans des conditions si difficiles pourtant, qu'on en demeure ébahi, tout profane qu'on soit. Il faut l'avoir vu, notamment, peindre son plafond directement, sur place, au haut d'un échafaudage périlleux, à l'aide d'un pinceau attaché à une longue baguette, pour se demander par quel miracle de science, d'adresse et d'amour il a groupé dans la fierté de leurs attitudes les grandes figures d'un peuple entier en marche vers l'idéal.

M. Charles Huot a voulu que ses peintures fussent "des livres ouverts dans lesquels chacun pût lire". Nous avons lu et nous avons compris.

D'autres également ont lu et compris. C'est à leur honneur autant qu'à celui de l'artiste. Nous en trouvons la preuve dans un récent article de M. A. L. M. Lovekin, critique d'art, attaché à une revue hebdomadaire de Toronto. L'art n'a pas de frontières. Il parle une langue universelle. Et, dans le cas qui nous occupe, il est, certes, un truchement de Bonne-Entente entre Québec et Ontario. Plus élevée est l'intellectualité de deux peuples, plus nombreux sont leurs points de contact et plus vive est la lumière qui découle tout naturellement de ce que les Anglais appellent avec raison "intercourse".



Plafond de l'Assemblée Législative, à Québec, d'après l'esquisse finale de son auteur, le peintre canadien M. Charles Huot.

On remarquera avec intérêt que pour éviter les inconvénients du "plafonnage" des figures [celles-ci étant des portraits] le peintre a simulé une bordure, ce qui permet de concevoir son œuvre comme une vaste tapisserie fixée au plafond par des clous.

Mais laissons parler M. Lovekin. L'on verra, à travers la trop rapide traduction que nous présentons aux lecteurs du "Terroir", quelles excellentes choses il a su écrire:

"On dit qu'après avoir parcouru le palais de "Westminster et en avoir contemplé les murs couverts de tableaux, les mosaïques et les statues alignées, le roi Albert de Belgique s'écria: "C'est

“ ici plus que le lieu de réunion du Parlement, “ c’est le résumé pittoresque de l’histoire d’un “ peuple”. Le roi avait touché la note vraie, dont “ le son est si large et si doux à ceux-là mêmes qui “ s’arrêtent trop peu à l’écouter. La primevère, “ au bord de la rivière, n’est pour le sol qui la “ nourrit rien autre qu’une primevère jaune, nous “ apprend le poète; ainsi, pour la majorité de ceux “ qui traversent les salles et les couloirs de West- “ minster, le passé toujours vivant qu’évoquent “ le pinceau et le ciseau des artistes n’est trop sou- “ vent qu’une peinture ou une statue, et rien “ davantage, lorsque, à la vérité, il est un chapitre “ du “ résumé pittoresque de l’histoire d’un peup- “ le”. Dans la noble pièce où les deux premiers “ Etats du Royaume délibèrent, l’œil est aussitôt “ attiré par la fresque de William Dyce, qui repré- “ sente le baptême du roi Ethelbert, événement “ qui marqua l’acceptation par les Anglo-Saxons “ du christianisme et de la mission augustinienne. “ C’est à l’occasion de cette grande œuvre pic- “ turale qu’un sentiment d’irritation nationale se “ fit jour. Il rendait évident l’esprit latent jusque “ là d’hostilité envers l’influence allemande, sans “ cesse grandissante en Angleterre, depuis la mal- “ heureuse importation de la maison de Hanovre. “ La tournure d’esprit de la jeune reine Victoria “ avait été influencée par une mère, une gouver- “ nante, des conseillers étrangers, et particulière- “ ment par un mari très aimé. Quand on alla “ jusqu’à affirmer qu’il n’existait pas de peintre “ anglais capable d’exécuter convenablement les “ fresques destinées à la décoration des édifices “ parlementaires nationaux, et que l’on requit à “ cette fin les services de l’Allemand Cornelius, “ le prince Albert étant président du comité de “ décoration, le sentiment contenu fit enfin irrup- “ tion. Il s’ensuivit une controverse telle que, “ de ce jour, l’emprise germanique sur la politique, “ l’armée, la marine et, en quelque sorte, sur “ l’église, atteignit sa limite. Mais disons, à la “ décharge de Cornelius, que celui-ci assura qu’il “ n’était aucun besoin de l’envoyer chercher, puis- “ que l’Angleterre possédait un William Dyce, un “ maître dans la renaissance de l’art italien de la “ fresque.

“ Et le Cycle légendaire d’Arthur est peint par “ la même main de maître qui s’inspira de la chro- “ nique de sir Thomas Mallory, intitulée: “The “ Booke of the Noble Historye of King Arthur.” “ Les tableaux représentent la Chevalerie, person- “ nifiée par la Religion, la Générosité, la Magnani- “ mité, la Pitié et l’Hospitalité, vertus qui ont “ grandement contribué à former un caractère “ national bien défini. Les plus grands enlumi- “ neurs de Bretagne ont illustré les événements “ successifs qui jalonnent la route des progrès “ nationaux, et les somptueuses couleurs des vi-

“ traux peints montrent la suite des rois, des reines “ et des dynasties. Des statues de bronze se déta- “ chent ces chevaliers, armés de la lance et de “ l’épée, dont les rudes et sévères silhouettes rap- “ pellent aux spectateurs la foule des barons qui “ obtinrent à l’Angleterre sa Grande Charte de “ liberté. N’est-ce pas cette Charte que gardent “ aujourd’hui aussi jalousement ceux en qui per- “ siste la vieille âme des barons bretons, et qui “ veillent au maintien des libertés qui en découlent, “ jusque dans nos universels Dominions?

“ La province de Québec a suivi l’exemple établi “ à cet égard par l’Europe. Le “Saturday Night” “ s’est chargé, à plusieurs reprises, de témoigner “ du rare bonheur avec lequel cette entreprise a “ été conduite. De même qu’à Westminster, des “ peintures historiques ornent chacune des deux “ vastes salles où se réunissent les législateurs. “ La peinture murale de l’Assemblée législative “ est de M. Charles Huot. Elle est particulièrement “ frappante. Elle représente la séance du Parle- “ ment du Bas-Canada, au cours de laquelle fut “ débattue la question de la préséance des langues. “ Cette peinture déborde de vie. L’émotion sou- “ levée est rendue avec force et, comme l’a noté “ un connaisseur, on croirait entendre résonner la “ voix de l’orateur, M. Chartier de Lotbinière.

“ M. Huot a ajouté à ce tableau une autre évo- “ cation d’histoire. Malheureusement, la position “ de celle-ci empêche qu’on la voie aussitôt. Mais “ en levant les yeux vers le plafond on distingue “ cependant un véritable poème de couleurs, le “ tissu d’une céleste apparition où se déroulent les “ trois époques de l’histoire du pays canadien. “ Dans le rectangle du plafond, M. Huot a inscrit “ la forme gracieuse d’une femme, symbolisant “ la Province, qui contemple la vaste procession “ du passé. Cette peinture s’inspire de la devise “ créée par feu Eugène-Etienne Taché: “Je me “ souviens”. Des sommets de la toile surgissent “ les voiles des frêles barques, montées par de “ hardis aventuriers, et que Jacques-Cartier con- “ duisait vers la terre de ses première découvertes. “ Vient ensuite Champlain, le fondateur, en 1608. “ de Québec et du premier établissement français. “ Bientôt apparaissent ces avant-coureurs du zèle “ apostolique: les missionnaires récollets, puis les “ jésuites et les religieuses ursulines et autres. “ Ensuite Laval, le premier évêque de la Nouvelle- “ France, et Frontenac, les principaux intendants, “ les soldats, les pionniers, les martyrs défilent à “ nos yeux, marquant de leurs empreintes les sables “ du Temps et nous conduisant jusqu’au moment “ où Montcalm et Wolfe entrent en scène et où

...notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche... et repassa les mers!

“ Dans la deuxième époque figurent Murray et ses successeurs, et la cohorte si mouvementée des événements, tant militaires que civils, qui vont jusqu'à l'Union de 1841. La troisième et dernière époque—la Confédération—ramène au premier plan les hautes figures de ceux qui inspirèrent et conclurent le pacte fédératif: sir John Macdonald, sir Georges-Etienne Cartier, sir Etienne-Pascal Taché et les autres Pères de la Confédération. Le cortège s'arrête à notre temps. Là, cardinaux, historiens, poètes, littérateurs et tous ceux qui ont concouru au bien de la Patrie se précisent vigoureusement.

“ M. Huot a donné à sa province et au monde une superbe œuvre d'art,—une œuvre que l'on peut justement décrire par les paroles citées plus haut: “ un résumé de l'histoire d'un peuple”. Résumé harmonieux, poétique, éloquent que nous voudrions tenter de rendre évident par la reproduction photographique ci-contre”.

Remercions M. Lovekin de sa judicieuse appréciation. Félicitons M. Huot d'être ce qu'il est par dessus tout: un initiateur chez nous dans l'art suprêmement difficile de la peinture d'histoire. Félicitons aussi le gouvernement de cette province d'avoir reconnu, comme il ne cesse de le faire dans les divers domaines de notre patrimoine intellectuel, le mérite de l'un des nôtres et d'avoir discerné et mis à profit l'un des caractères essentiels du talent de M. Huot. Le palais législatif, quoique à une échelle moindre, évidemment, serait-il en passe de devenir (M. Lovekin a indiqué lui-même ce parallèle) un second Westminster? Eugène-Etienne Taché en a dessiné les nobles lignes, Philippe Hébert en a sculpté les principales statues, Charles Huot en a peint les plus larges tableaux (2).

Dans la petite maison qu'il occupe à Bergerville près Québec, à l'orée du bois de Sainte-Foy et du bois Gomin, M. Huot vit retiré, au milieu de la plus charmante simplicité. Mais il n'est pas téméraire d'imaginer qu'il caresse toujours de beaux rêves. Ne serait-il pas regrettable de lui permettre de les laisser s'éteindre? Donnons plutôt à l'artiste (en la Chambre des communes et la salle du Sénat, par exemple, à Ottawa,) l'occasion de peindre de nouvelles fresques qui complètent son œuvre. Soyons fiers de posséder en quelque sorte notre William Dyce. Elle s'honore la nation qui honore ses grands hommes. Elle s'honore doublement quand elle confie la mission de les célébrer au peintre dont le talent, toujours sûr, n'a jamais si pleinement correspondu à la pure beauté de notre histoire.

MAURICE HÉBERT.

(2) On doit à M. Henri Beau la peinture murale de la salle du Conseil législatif et à M.M. Henri Hébert et Alfred Laliberté des statues qui ornent la façade du Parlement.

UNE TRADITION

On a tenu compte pendant assez longtemps, à M. Maurice Barrès, de certains propos qu'il aurait tenus lors d'une visite qu'il fit à nos soldats au front, pendant la guerre. Dans la physionomie et l'allure martiale de nos gars, l'auteur de “Colette Baudouche” aurait distingué les traits caractéristiques des vieilles races indiennes d'il y a trois cents ans, et dont il se plut à louer, croyant sincèrement nous faire un compliment, les solides et farouches vertus guerrières.

Mon Dieu! il ne fallait pas tant s'en faire à cause de ces propos: M. Maurice Barrès a suivi tout simplement la tradition, et l'on sait que la tradition à ce sujet remonte à Voltaire, en passant par Flaubert.

“Gustave Flaubert?” demandez-vous, “l'auteur purissimus” de “Madame Bovary”, l'exclusif et à la fois mobile Flaubert?”

Eh! oui, lui-même, cet éternel ennuyé, ce grand enfant gâté qui ne voyait pas grand'chose de drôle ni de bon dans la vie. Si, il avait découvert en lui une chose qui l'amusa bien et qu'il n'aurait pas donné probablement pour ses trois ouvrages qui lui coûtèrent tant de peines et de souffrances, il avait découvert qu'il avait du sang d'Iroquois dans les veines. D'où provenait ce sang de Peau-Rouge dans les veines du dolent Flaubert? Tout simplement d'un de ses ascendants qui avait vécu au Canada. C'est ce que nous apprend, dans ses “Souvenirs littéraires”, Maxime Du Camp, l'ami intime, l'“alter ego”, le “fidus Agathès” de l'auteur de “Salambo”, le Castor dont Flaubert était le Pollux.

Cela vaut la peine de citer: “Il avait dans les veines, par un de ses ascendants qui avait vécu au Canada, quelques gouttes de sang iroquois, dont il se montrait fier”.

Il suffisait donc qu'un ancêtre de Flaubert eût vécu au Canada pour que les descendants fussent injectés du sang de Peau-Rouge. M. Maurice Barrès n'a pas été si loin et vous voyez que l'on a fait des progrès en modifiant quelque peu la tradition. Peut-être que dans cent ans, on ne nous considérera plus que comme des Hurons, ce qui sera un autre progrès très sensible.

Donc, il ne faut pas s'en faire.

D. POTVIN.

(Charles Huot—Suite de la page 32)

M. Charles Huot, par ses tableaux, a contribué à la décoration de plusieurs églises canadiennes. On peut, entre autres, admirer de lui les belles toiles qui ornent l'église de Saint-Sauveur de Québec. Les peintures d'inspiration religieuse que la province de Québec doit au talent de M. Huot sont, croyons-nous, au nombre de plus de soixante et dix-huit.

En outre, M. Huot a peint des portraits de nos hommes d'Etat, des membres de notre clergé, etc. Il excelle à rendre par le dessin le plus fidèle et la couleur judicieusement répartie, l'expression vivante des personnages. Ces portraits sont dispersés un peu partout dans le pays. On en compte un au sénat canadien.

Mais M. Huot est encore un peintre d'histoire, à qui l'Assemblée législative de Québec est redevable de deux compositions vraiment magistrales dont on trouvera ailleurs, en ce même numéro du “Terroir”, une analyse assez complète.

POURQUOI LES TOURTES S'EN SONT ALLEES ?

Deuxième composition au deux ème prix du dernier concours littéraire de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

PAR LE DR

J.-E.-L. CLOUTIER

(JEAN DU CAP)

C'était branle-bas général, cette journée-là, à la maison. On était à la veille des fêtes, et mémère Angèle était venue, tout exprès, pour donner un coup de main à ma mère pour ses fricotages.

Donc, dès le matin, mon père requisitionné, avait apporté de la laiterie deux fesses de petit porc, je ne sais combien de rondes de bœuf, trois ou quatre volailles, la tinette au beurre, la jarre à la graisse, des plats de crème et de lait gelés. On avait descendu du grenier la fine fleur à pâtisserie, soigneusement renfermée dans une belle poche de toile du pays bien blanche, rayée de deux barres noires. Enfin mon père avait trimballé dans la cuisine, la petite huche à pâtisserie qu'il avait installée sur deux chaises, entre le poêle et la grande table de famille.

Puis après son train fait, au lieu d'atte'ler sur la traîne pour aller au bois, il était revenu s'installer, armé de la hache à *doller* bien aiguisée auprès du billot à hacher la viande. Ce billot était fait d'une immense rondelle de trente pouces de diamètre, coupée dans un tronc d'orme, posée sur quatre bâtons faisant office de pattes, et creusée en godet par les innombrables coups de hache qu'elle avait déjà reçus dans le cours de sa longue existence.

Et pendant que ma mère taillait en tranches minces la viande entregelée qu'elle jetait impitoyable sur le billot, mon père, non moins impitoyable, est hachait en menue viande à pâté.

Mémère Angèle, de son côté, ne restait pas inactive: courbée en deux au-dessus de la petite huche, elle y mélangeait force farine, crème, beurre fondu, lait dégelé, pétrissant le tout avec ardeur de ses vieux bras plissés, brunis par le soleil et qui faisaient un étrange contraste avec cette blancheur immaculée de la fine fleur de blé tirée à un seul panneau, pour la confection exclusive des pâtisseries de choix.

Le poêle à trois ponts, bourré d'érable, chauffait comme un damné. Un trépied installé dans le fourneau d'en bas s'appropriait à recevoir les "tourquières" qui toutes pâles et alignées sur la grande table, attendaient leur tour de cuisson, tandis que dans le petit fourneau, le bœuf à la mode, déjà apprêté, mijotait à petit feu, dans son noir chaudron de fonte, remplissant toute la cuisine de son fumet savoureux.

Toute la journée donc, on avait travaillé ferme dans la cuisine: mémère Angèle pétrissant, roulant et découpant en véritable artiste, la pâte qu'elle plaçait dans des assiettes de tôle et qu'elle remplissait ensuite de viande grasse, épicée et appétissante, pendant que ma mère en surveillait la cuisson, retirant du four celles dont la pâte suffisamment dorée lui indiquait qu'elles étaient à point, les remplaçant par d'autres que lui confectionnait à mesure mémère Angèle.

Aux "tourquières" avaient succédé les tartes aux confitures de toutes sortes: tartes aux pommes, dentelées, festonnées, et modestement revêtues du pudique manteau de pâte croustillante, laissant à peine soupçonner à travers de timides échancreures les trésors de douceurs qu'elles révélaient; tartes aux fraises ou aux framboises également dentelées, ciselées, pomponnées, mais elles, exhibant sans scrupule, telles une belle dame par un soir de bal, à travers les fines mailles de frêles pâtisseries, leurs appâts savoureux et parfumés.

Puis, ce fut le tour des croquignols aux membres contorsionnés et tordus, un peu semblables aux vieux doigts de mémère Angèle dont les mouvements d'une rapidité et d'une dextérité étonnantes leur donnaient, dans un rien de temps, cette tournure

à la fois originale et bizarre; jetés sans pitié dans un bain de graisses bouillante, ils y prenaient cette belle teinte dorée qui rend si difficile cette affriolante pâtisserie nationale.

Sur les quatre heures, les enfants de l'école, que mon père avait été chercher en voiture, arrivèrent tout blancs de poudrierie. Puis il fallut interrompre les travaux de la journée pour le souper de famille, frugal autant que bruyant. Mais avec le souper ne se terminait pas la journée de ma mère et de mémère Angèle.

Pendant que ma mère, avec une des aînées, s'occupaient des soins du ménage, mémère Angèle avait entrepris de son côté, de ranger dans une boîte de bois, bien blanche et bien lessivée, dans le fond de laquelle elle avait étendu un essuie-main de toile du pays, les tourquières qu'on avait préalablement mises à la gelée. C'était cette besogne de mémère Angèle qui semblait maintenant éveiller notre curiosité et qui nous tenait tous là autour d'elle.

Tout à coup elle dit en s'adressant à ma petite sœur Alice qui était la plus rapprochée et probablement la plus espiègle;

—Il y en a hein! des belles tourquières? Oui! quarante, ma grosse.....

En même temps, elle recouvrit les blondes pâtisseries qui fleuraient bon, d'un autre essuie-main immaculé et referma la boîte.

La petite Alice enhardie par cette interpellation directe et profitant d'un court répit où mémère Angèle, le doigt sur la joue, semblait chercher à quelle occupation elle allait maintenant employer son temps, lui demanda d'un air espiègle:

—Pourquoi ça donc, mémère Angèle, que t'appelles-ça des tourquières, toi, des pâtés à la viande?

—Ben Dame, mes enfants, en voilà une question? Pourquoi que tu t'appelles Alice, toi? On appelle ça des tourquières parce que c'est des tourquières, quoi...

Y avait bien la petite Jean-Marie, la maîtresse d'école du temps que je restais chez votre mémère Narcisse, qui disait aux enfants qu'on appelait cela des tourquières à cause que dans l'ancien temps, ces sortes de pâtés étaient faits avec des tourtes en guise de viande à pâté. Mais, m'est avis qu'elle disait ça, pour se faire passer pour plus éduquée que les autres. Des tourquières, des tourquières, c'est leur nom de baptême, quoi...

—Des tourtes! Des tourtes, reprit ma grande sœur qui, sa besogne finie, était venue se joindre à nous. Qu'est-ce donc que cela encore des tourtes, mère Angèle?

Nul doute que celle-ci savait fort bien déjà, à cette époque, à quoi s'en tenir sur le chapitre des tourtes; mais cette question n'était tout probablement de sa part qu'une habile manœuvre pour entraîner mémère Angèle sur le terrain toujours glissant pour elle d'une bonne histoire du temps passé à raconter. Aussi ne put-elle résister à la tentation qui se présentait si bien à point.

—Dame! c'est bien vrai! Des tourtes, vous n'avez pas connu ça, vous autres, les enfants, ce gibier-là. Assisez-vous là. Je vas vous conter qu'est-ce que c'était que des tourtes; et puis pourquoi elles sont toutes parties pour ne plus revenir. C'est bien assez de *valeur* allez. Des si belles petites volailles. C'était un p'tit brin plus gros qu'un merle. Ça avait du plumage grison avec une belle falle bleuette. Puis bon à manger donc... L'eau m'en vient à la bouche rien que d'y penser. Ah! pour le pauvre monde, c'était une grande douceur, allez!

Puis il y en avait, puis il y en avait des voliers épouvantables,

tellement que par secousse, cela cachait le soleil comme des gros nuages. Quand ça s'abattait sur un champ, il devenait tout bleu, comme un beau clos d'herbes bleues ou bien une belle pièce de lin en fleur.

C'était ordinairement vers la fin d'août, au temps où le grain mûrit, qu'abondaient ces bandes d'oiseaux. Aussi fallait voir les belles chasses qui se faisaient à ces époques; on prenait ça à la raie par demi-minots.

—Des raies? Comment c'était fait ça des raies, mémère? questionna Louissette.

Espérez un brin, je vas vous le dire, continua mémère Angèle, tout en faisant une légère pose pour plonger ses vieux doigts dans sa tabatière ronde, et humer une bonne prise de tabac.

—Ces raies étaient faites comme ça, tiens.

Sur un gros cadre de bois franc, mesurant 1 ½ aune ou 2 aunes de long par une aune de large, on tendait une raie en fil de lin, du *fil à lames*. Cette raie maillée pouce par pouce, et bien raidie sur son cadre, était tenue relevée à une de ses extrémités, par une baguette de 2 ou 3 pieds de longueur à laquelle était attachée une ficelle. Pour attirer les tourtes, on avait soin de jeter du blé sous la raie, et pendant que le chasseur caché guettait sa proie, ces pauvres petites tourtes s'en venaient sans méfiance manger sous le piège. Quand tout était bien bleu sous la raie, le chasseur tirant d'un coup sec sur la ficelle faisait choir le bâton qui la soutenait et celle-ci s'abattait lourdement sur le sol, emprisonnant des centaines de tourtes.

Il ne restait plus au chasseur qu'à aller tordre le cou à ces innocentes victimes et à les apporter à la maison où on en faisait des fricassées de toutes sortes et naturellement des tourquières aussi.

Cette chasse était, vous le devinez bien, des plus ambitionnantes. Dame aussi, y'avait gros de monde qui se chicanait sans bon sens à propos de ça; et puis bien d'autres allaient, le dimanche, passer le temps de la grand'messe à guetter les tourtes. C'était bien mal ça.

Il y avait donc bien des années que les prêtres tonnaient contre ces abus et suppliaient les habitants de ne pas se chicaner à propos de tourtes et surtout de ne pas manquer la messe pour aller à la chasse.

—Les tourtes, disaient-ils, sont un bienfait du bon Dieu. Si au lieu de lui en montrer de la reconnaissance, vous en faites une occasion de péché, à quelque bout d'heure, il vous retirera cette douceur. Puis c'est connu, quand il y a de la chicane parmi les chasseurs, le gibier s'en va.

Mais l'ambition était plus forte que tous les avertissements des prêtres. Et on continuait à chasser le dimanche et à se chamailler. Le pire de tout, c'est que c'était la même chose dans toutes les places.

Les vieux furent les premiers à s'apercevoir que le gibier diminuait:

—Il s'en manque que ce soit comme dans notre temps, renotaient-ils, à tout bout de champ. Fallait voir ça du temps que j'étais garçon. C'était bien à perte de vue dans les clos. C'était *guernu* (grenu) comme des sauterelles.

Les jeunes repliquaient en se moquant:

—Bah! C'est pas vrai. C'est des *lyres* de vieux.

Mais tout de même, vint un temps où tout le monde dut convenir que les tourtes diminuaient à vue d'œil. Mais ce qui leur donna le dernier coup et les chassa pour tout de bon, ce fut, au dire de tout le monde, la grosse chicane de Jean-Marie Monjoul avec Priscot Albert.

Mon doux Seigneur! On sait bien que c'était pas du bois de calvert, Priscot Albert; cancre, hère, chicanier, passant pour avoir les doigts croches, et avec ça, fêtuux et mal engueulé. Dame, que voulez-vous? c'avait quasiment pas eu de parents. C'avait été élevé, bout-ci, bout-là, par tout chacun, dans le chemin. Il avait fait sa première communion par charité et depuis ce temps-là, il remettait les pieds à l'église bien juste pour faire ses Pâques, et encore?.....

Mais tout de même, malgré tout ça, c'était toujours bien un chrétien qui avait été baptisé comme nous autres. Et puis il était pauvre et avait des enfants bien plus qu'il n'était capable d'en élever. Je dis pas ça pour prendre sa part, mes enfants. Car la pauvreté, vous savez, ce n'est jamais une excuse pour être malvat. Non, non, mieux vaut demander son pain que de voler.

Mais lui, il avait pour son dire que les tourtes et tout ce qui pousse comme ça, tout seul, dans les bois ou sur les grèves, c'était pour le pauvre monde, les emplacitaires; et que les habitants eux autres, avaient assez de leurs terres pour vivre. Donc il ne se gênait pas pour aller tendre ses raies dans les champs, partout où cela lui adonnait.

Il y en avait beaucoup qui l'enduraient, comme de raison, parce qu'ils avaient peur de lui. On le craignait. Car bien du monde pensait qu'il avait le pouvoir de jeter des sorts.

C'était surtout chez Tanis Rigaud, chez Jean-Marie Monjoul, chez Glodiche Thomas et chez Baptiste Charlis qu'il allait tendre ses agrès. Bien souvent, sans soucis, comme il était, il oubliait de fermer les barrières, ou bien il passait en plein au milieu des clos de grain.

Donc, une bonne fois que les vaches chez *Benoni* avaient passé toute une nuit dans un beau champ de blé chez Jean-Marie à cause d'une barrière restée ouverte, le bonhomme s'était fâché noir.

Jean-Marie, c'était pourtant bien dévotieux, c'est homme là, mais il était prompt comme la grêle. Puis avec ça, c'était un homme quasiment pas abordable: marabout sans bon sens; gouincheux et grimaçant tout le temps; avec ça pas avenant, moins qu'on peut dire, regardant sans *émities*; un vrai mal à main quoi! Jamais un mot d'amitié pour personne: "Pourtant une bonne parole n'écorche jamais la bouche", dit le proverbe. Mais lui, il ne connaissait pas ce dicton-là.

Tout de même, faut pas dire qu'il n'avait pas raison pour ce coup-là. Oui, c'est bien de *valeur* quand un homme a bien travaillé sur un bon morceau de terre, qu'il l'a ensemencé comme il faut, dans le bon temps, puis quand le grain est à pleines clôtures et quasiment mûr, de le voir ainsi tout galvaudé par les bêtes des autres, c'est bien choquant, je le sais.

Et puis dame! Jean-Marie, c'était pas rien que son bien! On aurait dit que c'était consacrée cette terre-là. C'est pas tout le monde qui avait le droit d'y mettre les pieds! Les enfants n'avaient seulement pas le crédit d'aller aux fruitages sur ses buttes ni dans ses rochers.

Les voisins, pour s'accorder avec Jean-Marie, fallait quasiment que ce fussent des saints. Si un mouton avait le malheur de sauter chez lui, c'était des remontrances à n'en plus finir. Si le cheval du voisin prenait une gueulée par-dessus la clôture ou bien si le bœuf d'à côté avait l'audace de regarder ses vaches de travers, Jean-Marie avait la gueule grosse pour jusqu'à la semaine qui vient. Aussi ça le *chicotait* bien gros de voir que Priscot venait tendre ses raies sur ses terres. Mais comme tout le monde, il en avait peur. Et puis de temps en temps il avait besoin de sa femme, Bibiane et de ses petits gars, les plus vieux, pour lui aider à couper dans les travaux. Car la femme à Priscot était une maîtresse faucille qui ne se laissait pas enlever la planche du bord. Je vous dis que ça prenait une bonne jeunesse pour lui tenir tête.

Donc pour revenir à mon histoire, Jean-Marie n'avait fait ni un ni deux, il était parti avec son garçon Titave; puis il avait été droit à la cache à Priscot qui était dans les aulnes, un p'tit brin en haut des buttes. Puis là, il avait mis la hache dans tous ces agrès qu'il avait jetés sur un tas de "fardoques", puis ensuite avec son briquet il avait mis le feu dedans.

Pour bien dire c'était son droit, quand bien même ça avait l'air bien durson. Dame! on est maître chez soi, pas vrai? Toujours je vous dis que ce fut pas drôle quand Priscot vint pour aller tendre ses raies puis qu'il trouva tout son butin en *gandole* comme ça. Il en braillait de rage quoi! Puis il disait:

“Avec quoi que je vais donner à manger aux enfants à c'te heure?” Parce, que quand bien même il était bien hérisson et bien crapaud, faut lui donner ce qui lui appartient, il avait de l'amitié et du naturel pour ses enfants qu'il aimait à sa manière.....

Jean-Marie, dré qu'il vit qu'il était “arquelleure” de revenir s'en fut le guetter à la barrière près le *parc aux vaches*.

—Tu sais, Priscot, qu'il lui dit en le voyant, t'as pas besoin de chercher qui c'est qui a détruit tes agrès de chasse qui étaient sur ma terre, c'est moi. Ça t'apprendra, sans souci, coureux de chemin que t'es, à ne pas laisser les barrières ouvertes, pour faire tout galvauder le grain par les *tarailles* de tout chacun. Puis dore en avant, je te fais défense de mettre les pieds sur ma terre, t'entends? D'abord t'es rien qu'un sans talent, un valtreux, puis un fainéant qui ferait bien mieux de travailler chez les habitants à faire de l'abatis plutôt que de *varnousser*, comme tu fais d'un bord à l'autre, sur les terres de tout chacun.

Une pareille réception n'était pas pour amadouer Priscot qui était déjà furieux.

Dame aussi! ce ne fut pas drôle après ça. Priscot était effroyable à voir. Il avait l'écume à la bouche, les yeux gros comme le poing, le visage rouge comme une forsure, puis avec des cris et des gestes épouvantables il se mit à invictimer Jean-Marie.

—Rongoux d'balustres, licheux d'curés! T'es rien qu'un vieil avaricieux, un sans cœur qui a pas pitié du pauvre monde..... Brûler mes agrès de chasse! C'est-il toi, à c'te heure qui vas donner à manger à mes enfants, sans genie, mauvais riche.....

Ah! Veut Dieu, veut diable, je te par souhaite que tu ne l'emporteras pas en paradis... Je te souhaite que le diable t'emporte, toi, tous les tiens, tes terres et puis toutes les tourtes passées et à venjr.

Ah! mes enfants, c'est pas pour cent louis que je voudrais répéter devant vous autres toutes les vilaines paroles que vomissait Priscot dans sa fureur.

Quand Jean-Marie entendit tout ça, il ne put s'empêcher d'avoir souleur. Il avait commencé à reprendre ses sens. Puis comme nous autres, quand il tonne bien fort et qu'on a peur à cause que le bon Dieu est bien irrité, il fit un grand signe de croix.

—Priscot, qu'il dit, c'est bien vrai qu'on est fâché sans bon sens, tous les deux. Mais c'est bien mal, ça, de parler comme tu viens de le faire et de jeter des mauvais sorts à ton semblable. N'importe, Priscot, je te redoute trois fois, qu'il dit, tout en faisant des espèces de signes avec ses mains. Puis si ces mauvais souhaits retournent contre toi, et bien, ce sera tant pire.

Priscot répondit:

—Tu peux garder tes sermons pour toi, ratatouille! N'importe! Si je te vois jamais dans le chemin, c'est pas moi qui pleurerai sur ton sort, vieille canaille. A cause que ça quelque chose sous les pieds, que son père lui a ramassé à force de gratter et de faire manger des *cailles* à ses engagés, ça croit que ça peut écraser le pauvre monde. Ah! prends garde à toi, Jean-Marie Monjoual, on en a vu de plus riches et de plus futés que toi qui sont morts le derrière sur la paille. Prends garde à toi, c'est moi, Priscot Albert qui te le dit.

En disant cela, il montrait le poing à Jean-Marie. On aurait dit qu'il allait *fesser* dessus; mais il n'y avait pas de danger, parce que Jean-Marie était bien plus capable que lui, et Priscot le savait bien. Tout de même il lui jeta un œil si méchant que les cheveux de Jean-Marie se dressèrent sur sa tête; et ce fut en tremblant qu'il regagna sa maison tandis que l'autre, inventant les sacres et faisant toutes sortes de menaces, descendait à la grève où était bâtie sa cabane.....

..... Après ça ce fut fini pour les tourtes. Elles ne faisaient plus seulement que passer d'un champ à un autre. Elles s'abattaient quelquefois un peu sur les quintaux de blé, puis elles repartaient tout aussitôt à tire d'ailes, comme si ces champs eussent été du poison pour elles. On aurait dit que ces terres-là

leur brûlaient les pattes. Elles n'étaient plus prenables à la raie. Il y avait bien encore quelques chasseurs qui en tuaient quelques-unes, par-ci, par-là, au fusil; mais ça ne valait pas la peine d'en parler. Puis vint un temps où l'on n'en vit plus la queue d'une. Tout ça, c'était la faute de la chicane et de la désobéissance aux prêtres. Tôt ou tard le bon Dieu a son tour, mes enfants.....

Tout de même, c'est bien de *valeur*, du si bon p'tit gibier, là.....

“JEAN DUCAP”

LA SOLUTION DU PROBLÈME

On parlera longtemps de ces problèmes de tempérance, de prohibition et de licences, mais sans trop s'entendre. Nous avons fait bien du chemin dans ces questions compliquées et épineuses et là-dessus bien de nos bonnes traditions se sont en allées à vau-l'eau, comme tant d'autres.

Que ne revenons-nous au temps heureux des bonnes liqueurs de nos bonnes grand-mères!

En ce temps-là elle avaient, entre autres, la petite bière d'épINETTE qui n'était pas ce qu'un vain peuple pense, puisque M. de Chateaubriand en a parlé dans son “Voyage en Amérique”.

“Les vallées”, dit-il, “sont semées dans différentes parties de cette espèce de pin dont les jeunes pousses servent à faire une bière amère”.

Evidemment, c'est de nos épINETTES que Chateaubriand voulait parler. Vous voyez, la petite bière d'épINETTE était déjà découverte dans ce temps-là, qui était l'heureux temps, il faut le croire.

Et puis, au temps jadis, nos mères ne savaient-elles pas fabriquer une délicieuse chartreuse qu'elles faisaient déguster aux visiteurs avec une grande fierté? M. René Bazin, qui a puisé dans son voyage au Canada, des tas de notes qu'il a su condenser avec l'art qu'on lui connaît en une quinzaine de pages, petit format, a dit de notre chartreuse ancestrale qu'elle était faite avec des herbes que nos grand-mères allaient cueillir dans la montagne. Il faut bien le croire.

Et voilà deux de nos boissons nationales chantées par deux de plus grands écrivains de France, à un siècle d'intervalle.

Nous avons bien encore notre vin de bleuet, qui est notre bourgogne nationale et notre vin de gadelles, qui fut le sauterne de nos grands parents, lesquels une fois dépouillés à point ont un bouquet exquis. Il est vrai qu'ils n'ont pas encore été consacrée par aucun écrivain français de première grandeur, mais ils n'en sont pas moins dignes d'être appréciés par les gourmets.

Ah! revenons à ces breuvages d'antan trop oubliés; revenons-y et l'on verra que le problème de la prohibition est moins difficile à solutionner que l'on pense.

D. P.

(“Une œuvre”—Suite de la page 32)

L'esquisse entière est d'une tonalité légère, gaie, suave, très claire. Un ovale de belles proportions renferme la composition qui vient à être décrite, laissant libre les quatre coins de la toile remplis par des médaillons représentant les travaux des classes rurales, à chacune des saisons de l'année. Partout, pour atténuer ce que le caisson rectangulaire a de trop rigide, les lignes courbes de l'ornementation se multiplient avec un art consommé.

A l'évocation délicieusement fantaisiste créée par l'artiste, il fallait, me semble-t-il, ce gracieux encadrement tout à fait dans le goût italien.

Cette composition de M. Huot est de réalisation difficile à cause de l'altitude de la surface horizontale qui doit la recevoir, à cause aussi de la nécessité d'éviter tout ce qui pourrait heurter la texture architectonique. Notre peintre distingué a, fort heureusement, acquis beaucoup d'expérience en ce genre de travaux par des ouvrages exécutés à Paris et à Québec. En tout cas le projet qu'il vient d'élaborer est très original, très brillant et d'une noble inspiration.

Pierre SAILLY.

LE MONUMENT JACQUES CARTIER



Le monument Jacques Cartier

Nous nous sommes réjouis, l'autre jour, d'apprendre que nos amis de Saint-Roch avaient gagné leur point dans cette épineuse et délicate question de l'emplacement du monument Jacques-Cartier que la Commission des Monuments Historiques a commandé, naguère, au sculpteur français Bateau et qui est une réplique au monument qui a été élevé à Saint-Malo à la mémoire du découvreur du Canada.

Généreusement, la Commission des Monuments Historiques, devant les réclamations des citoyens de Saint-Roch, a sacrifié l'endroit où elle avait

décidé d'ériger ce monument et a gracieusement offert ce dernier à la ville qui l'érigera sur la place qui porte déjà le nom du célèbre Malouin.

C'est là que dans quelques mois, en plein cœur de Saint-Roch, l'on verra le découvreur fièrement campé sur son socle, la tête rejetée en arrière, bravant la tempête, les cheveux au vent et une main crispée à la barre du gouvernail de l'une de ses caravelles; paraissant, en somme, absolument semblable, du moins nous avons raisons de le croire, à ce qu'il était cet été de 1534 alors qu'à travers les embruns il aperçut la terre canadienne.

Plusieurs de ceux qui ont vu la statue de Bateau et qui verront la belle photographie que nous en publions, seront sans doute surpris de voir Jacques-Cartier sans son légendaire béret; tant mieux s'il nous apparaissait ainsi et si son sculpteur a eu le courage de transformer enfin notre Jacques-Cartier à tête de carabin en un rude navigateur à la figure énergique, aux traits rudement taillés, aux cheveux embroussaillés, mêlés par le vent, à l'épaisse capote de cuir avec, à ses côtés, la hache d'abordage et une main crispant avec force la barre du gouvernail, encore une fois, tant mieux!

On reconnaît mieux, vraiment, ici, le hardi marin qui a abordé, le premier, la lointaine terre canadienne.

SAINTE-FOY.

AVICULTEURS EN HERBE



MARGUERITE-MARIE, CARMEN et LAURIER, enfants de M. Eugène Turcotte, cultivateur prospère de St-Bonaventure, comté d'Yamaska. Les poules que soignent ces juvéniles aviculteurs ont des maîtres qui les aiment et rendent lucrative l'exploitation avicole. Troupeaux sélectionnés, poulailler bien construit, alimentation appropriée, ponctualité des repas, exercice suffisant; un maître doux et soigneux, voilà les conditions du succès de l'aviculteur.

CHAMPLAIN A-T-IL MONTÉ LE SAGUENAY ?

PAR JEAN VIEZ

Dans sa "Monographie de Tadoussac", l'abbé Georges Tremblay, à la suite de Dean Harris, ("Tadoussac and Its Indian Chapel," p. 19), (p. 21) dit que Samuel de Champlain en 1603, "remonta le Saguenay sur un parcours de 75 mille environ, jusqu'aux rapides au-dessus de Chicoutimi."—Cette assertion a surpris plus d'un lecteur, car personne n'avait encore ouï dire que Champlain eût poussé ses explorations jusqu'à Chicoutimi; elle a arrêté davantage l'attention de ceux qui s'intéressent à notre histoire régionale. Il ne peut être indifférent à ceux-ci que notre coin de terre ait été visité ou non par le Fondateur de Québec. Notre histoire locale commence-t-elle donc à 1603? L'immortel Champlain est-il celui qui en a vécu et écrit le premier feuillet? La question mérite bien un peu d'étude.

C'est dans les relations écrites par Champlain lui-même qu'il faut aller tout droit.—Dans le "Voyage du Sieur de Champlain fait en l'an 1603" (pp. 4-5) on lit: "Le 24. dudict mois (de mai) nous vinsmes mouiller l'ancre devant Tadoussac, & le 26. nous entrasmes dans le dict port qui est fait comme une anse, à l'entrée de la rivière du Saguenay où il y a un courant d'eau & marée fort estrange pour la vitesse & la profondeur..... L'on tient que laditte rivière a quelque quarante-cinq ou cinquante lieues iusques au premier sault, & vient du costé du Nort-Norouest."

Plus loin (p. 20...) au chapitre IV, intitulé: "Rivière du Saguenay et son origine", il écrit:

"Le 11. jour de juin, ie fus à quelques douze ou quinze lieues dans le Saguenay, qui est une belle rivière, & a une profondeur incroyable: car je croy, selon que j'ay entendu deviser d'où elle procède que c'est d'un lieu fort hault, d'où il descend un torrent d'eau d'une grande impetuositè; (On pense à la Grande Décharge; mais on voit bien que le contacte que les sauvages ont décrit leur route ordinaire: rivière Chicoutimi, lac Kénogami, etc.) mais l'eau qui en procède n'est point capable de faire un tel fleuve comme celui-là, qui néantmoins ne tient que depuis cedict torrent d'eau, où est le premier sault, iusques au port de Tadoussac, qui est l'entrée de la ditte rivière du Saguenay, où il y a quelques quarante-cinq ou cinquante lieues, & une bonne lieue & demye de large au plus, & un quart au plus estroit; qui fait qu'il y a un grand courant d'eau. Toute la terre que j'ay veu, ce ne sont que montaignes de rochers la plupart couvertes de bois, des sapins, cyprez & bouille, terre fort malplaisante, où ie n'ay point trouvé une lieue de terre plaine tant d'un costé que d'autre. Il y a quelques montaignes de sable & isles en ladite rivière, qui sont haultes eslevées. Enfin ce sont de vrais deserts inhabitables d'animaux & d'oiseaux; car je vous assure qu'allant chasser par les lieux qui me sembloient les plus plaisans, je ne trouvay rien qui soit sinon de petits oiseaux, qui sont comme rossignols & aironnelles, lesquelles viennent en esté, car autremet ie croy qu'il n'y en a point, à cause de l'excessif froid qu'il y fait, cette rivière venant de devers le Norouest.

"Ils me firent rapport qu'ayant passé le premier sault, d'où vient ce torrent d'eau, ils passent huit autres saults, & puis vont une journée sans en trouver aucun, puis passent autres dix saults, & viennent dedans un lac, où ils sont deux jours à rapasser (le lac Saint-Jean); en chaque iour ils peuvent faire à leur aise quelques douze à quinze lieues. Audict bout du lac, il y a des peuples qui sont cabannez, puis on entre dans trois autres rivières, quelques trois ou quatre journées dars chacune; où, au bout des dites rivières, il y a deux ou trois manières de lacs, d'où prend la source du Saguenay, de laquelle source iusques audict port de Tadoussac il y a dix journées de leurs canots..... Voylà ce que j'ay appris de la rivière du Saguenay."

Dans l'édition de 1613 des "Voyages du Sieur de Champlain," l'auteur (pp. 138, 142-144) répète, avec quelques variantes les passages cités plus haut. Il parle alors de son voyage de 1608: "Cependant (i. e. pendant que des charpentiers travaillaient à "accommoder une barque") i'eu moyen de visiter quelques endroits de la rivière du Saguenay.....;" mais sa mention du "grand saut d'eau" n'est plus précise que celle de 1603 et s'appuie sur les dires des sauvages: "comme dit est"..... Il conclut comme la première fois: "Voilà au certain ce que j'ay appris de ce fleuve." Et il ajoute: "T'ay désiré souvent faire cette découverte, mais ie n'ay peu sans les sauvages, qui n'ont voulu que i'lasses avec eux ni aucuns de nos gens: Toutefois ils me l'ont promis".

C'est là, je crois, tout ce que Champlain dit de ses voyages dans le Saguenay. J'ai cité au long la relation de 1603, parce que la question est posée au sujet de ce voyage; et ailleurs je ne trouve rien qui puisse en modifier les données.

Que pouvons-nous en conclure?

Ces textes fournissent à la solution les éléments suivants: 1o, Champlain dit expressément s'être rendu à "douze ou quinze lieues" dans le Saguenay; distance qui l'a porté aux environs du cap Eternité, au plus loin vers le Tableau ou la Descente-des-Femmes. 2o Sa description ne fait pas supposer qu'il a vu plus que cette partie-là de la rivière. 3o Il parle du "premier saut" uniquement d'après les dires des sauvages.

La conclusion est donc que *Champlain ne s'est pas rendu à Chicoutimi en 1603.*

Elle me paraît hors de doute.—En effet: 1o On ne peut admettre sans preuve que Champlain s'est trompé de moitié dans l'estimation de la distance qu'il a parcourue; s'il était venu "jusqu'aux rapides au-dessus de Chicoutimi," qui sont à 28 lieux de Tadoussac, et que lui-même, à trois reprises, dit devoir être "à 45 ou 50 lieues, il n'aurait pu écrire simplement: "le 11 de juin je fus à 12 ou 15 lieues dans le Saguenay."

2. La description des lieues qu'il a visités ne correspond qu'à cette partie limitée de la rivière —Nulle mention de l'étrange baie des Ha! Ha! dans laquelle la poursuite de sa course le menait directement. Pour l'éviter, il fallait un exprès: tourner brusquement vers le Nord et s'engager, par la brèche entre le Cap-à-l'Est et le Cap-à-l'Ouest, dans le détour qui débouche perpendiculairement à la direction générale du Saguenay. (C'était un peu comme laisser la grande route pour prendre un chemin de traverse). Il n'eût pas manqué de remarquer, à sa gauche, la grande baie s'ouvrant en profondeur dans les terres.—Plus loin en face de St-Fulgence, la rive Sud s'abaisse et change d'aspect; il y a des "battures"; la rivière n'est plus d'une profondeur incroyable, son lit est semé de roches à fleur d'eau, son courant rapide; sa largeur diminue bien en-deça de la mesure minima qu'il en donne, "un quart de lieue au plus estroit"; à Chicoutimi les rives ne sont plus qu'à 2300 pieds l'une de l'autre, exactement 12 arpents ou moins d'un demi-mille.

De tout cela Champlain ne fait aucune mention pour corriger ou compléter ses données générales. Le talent exceptionnel d'observation qu'on lui connaît, le souci de la précision qu'il montre en tous ses écrits, la curiosité particulière qu'éveillent chez lui les mystères du Saguenay, nous empêchent de supposer qu'il n'a pas fidèlement relaté ce qu'il a observé dans son exploration.

3o Enfin il est impossible d'admettre qu'il a vu "les rapides au-dessus de Chicoutimi."—S'il avait réellement atteint ces rapides, il ne les placerait pas à "quelques cinquante lieues" de Ta-

(Suite à la page 42)



LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE

Par Aimé Plamondon, de la Société des Auteurs Canadiens.

FIN DE RÊVE

Vous avez fait une pièce, votre première pièce, et vous êtes persuadé qu'enfin le théâtre va naître puisque vous y arrivez, que les acteurs vont pouvoir donner toute leur mesure, puisqu'ils animeront les personnages créés par vous et que le public en aura au moins une fois pour son argent puisque c'est pour voir votre œuvre qu'il paiera.

Tout cela est fort bien, personne n'en doute, vous moins que tout autre, et il n'y a plus que quelques petites questions de détail à régler avant de convier les populations assoiffées d'idéal à venir acclamer votre chef-d'œuvre.

D'abord, comme vous êtes honnête jusqu'au scrupule envers les autres comme envers vous-même, peut-être aussi parce que vous ne doutez de rien, vous décidez d'aller porter votre pièce chez un critique de compétence reconnue afin qu'il augmente si possible, est-ce possible? la bonne opinion que vous en avez en vous analysant au long tous ses mérites, toutes ses beautés.

Vous prenez donc votre manuscrit et votre meilleur sourire et vous vous rendez chez le critique où vous avez une conversation très favorable au cours de laquelle vous exposez longuement vos intentions, vous attardant savamment à définir l'heureuse manière dont vous les avez réalisées. Vous quittez le critique convaincu que vous avez su l'emballer et vous ne pouvez vous tenir de faire quelques réflexions spirituelles et tout à votre avantage sur la manière de s'y prendre avec les gens en général et sur votre habileté en particulier.

Vous laissez passer une huitaine, puis, reprenant votre même sourire, vous retournez chez le critique de compétence reconnue pour y chercher votre manuscrit.

Cette fois encore, l'entrevue dure à peu près le même temps et comporte seulement quelques légères variantes qu'il est à peine utile d'indiquer. Bornons-nous à dire seulement que c'est le critique qui semble maintenant avoir votre sourire que c'est lui qui cette fois parle à peu près tout le temps pour, vous dire exactement et exclusivement le contraire de ce que vous attendiez.

Votre pièce est mal conçue, mal bâtie, mal écrite; vos scènes ne s'enchaînent pas du tout entre elles, votre dialogue est banal et prétentieux, vos personnages ou falots ou grotesques et votre conclusion absolument fautive.

Quant à vos actes, ils sont on ne peut plus mal coupés; le premier devrait être plus long, le second beaucoup plus court, le troisième ne tient pas debout et le quatrième est entièrement superflu.

Vous repartez enfin avec votre manuscrit, laissant votre sourire d'autrefois sur les lèvres du critique où il semble se trouver tout à fait chez lui.

Vous vivez alors quelques mauvais jours: "Où sont donc

les orgueils d'antan?" mais si vous êtes véritablement un auteur dramatique, vous ne vous découragez pas pour si peu et un beau matin, vous repartez avec votre manuscrit et un nouveau sourire, d'une teinte un peu plus pâle il est vrai, mais que vous vous efforcez de raffermir en chemin, et vous allez sonner à la porte d'un autre critique, également en vue, mais d'une nuance totalement opposée au premier.

Nouvelle entrevue ou plutôt nouvel "interview", puisque c'est vous qui vous racontez sans arrêt, et vous repartez cette fois avec dans tout votre être une chaude sensation de définitif triomphe, convaincu que celui-là au moins a su vous comprendre et vous faisant fort d'imposer son verdict incassable à la foule ébahie de vos concitoyens: "Attends un peu, mon bonhomme, vous dites-vous, songeant au premier critique, je m'en vais te montrer comment on doit traiter les jeunes écrivains de mérite et qui ont conscience de leur valeur!"

Nouveau délai, moins long que le premier toutefois, car la cause étant gagnée d'avance, il n'y a pas de raison de prolonger inutilement la période du délibéré, et nouvelle visite chez le critique également en vue,

Ce dernier vous serre la main, vous fait asseoir, vous offre un cigare, puis chevauchant son nez d'un autoritaire lorgnon d'or, il vous tient en substance ce langage: "Mon cher, votre œuvre sent beaucoup trop l'huile, c'est trop maniéré. Il n'y a là dedans aucune aisance de facture, aucune élégance de construction, aucune trouvaille de pensée et votre style est insupportable à force d'être précieux et recherché."

"Et puis, je regrette bien de vous le dire, mais mon pauvre ami, ça ne tiendra pas la scène: votre premier acte est incomplet, il n'expose rien; votre second est long et diffus; le troisième n'apporte aucun élément d'intérêt à l'action et le quatrième tourne court d'une manière absolument ridicule."

Et voilà pourquoi vous repartez de chez le second critique sans savoir comment il se fait que vous trouviez le courage de remporter votre manuscrit et surtout sans savoir comment il se fait que vous parveniez à ne pas le lancer dans les bouches d'égout qui s'offrent tout le long du trajet. De sourires, il n'est évidemment plus question: ils sont morts comme meurent les roses.

Vous vivez cette fois plusieurs mauvais jours, puis vous réagissant enfin, vous défaites entièrement votre pièce pour la rebâtir de cent manière différentes, ce qui fait qu'à la fin vous ne la reconnaissiez plus du tout.

Après cela, vous adressez une copie du manuscrit accompagnée d'une lettre humble et fleurie à un directeur quelconque d'une troupe d'artistes professionnels. Ici, rien à dire d'intéressant, car dans l'immense majorité des cas, vous ne recevez aucune réponse ou si, par extraordinaire, vous en recevez une,

c'est un refus sec et pas même motivé. Comme si l'on avait besoin de vous dire que votre nom étant absolument inconnu ne saurait valoir autre chose qu'un four de première grandeur au directeur qui serait assez stupide pour l'imprimer sur une affiche.

Vous n'avez plus qu'une ressource, c'est de confier votre pièce à des amateurs. S'ils la refusent, le cas est définitivement réglé; s'ils l'acceptent, tant pis pour ce qui vous reste d'illusions.

D'abord, cela prend des mois et des mois avant qu'on vous joué. Dans l'intervalle, vous remaniez chaque rôle une dizaine de fois en moyenne; vous recevez force admonestations et injures du directeur, de son assistant, du régisseur; vous êtes vivement pris à partie par le décorateur et le metteur en scène qui prétendent à qui mieux mieux que vous n'entendez absolument rien à la manière de "monter" une œuvre, ce qui est d'ailleurs très vrai; enfin vous bénéficiez, bien malgré vous, d'une foule d'observations plus judicieuses et plus pressantes les unes que les autres, de la part de plusieurs personnages qui n'ont absolument rien à voir avec la pièce et qui n'en donnent que plus volontiers leur avis, lequel n'admet jamais aucune réplique.

Et que dire des acteurs qui, du premier au dernier, avec un esprit de solidarité qui les honore et qu'ils ne possèdent peut-être que sur ce point, vous annoncent deux ou trois fois la semaine qu'ils sont absolument incapables de jouer dans votre pièce et qu'ils vont incessamment remettre leurs rôles.

Vous endurez tout, vous supportez tout, vous acceptez tout, car vous voulez être joué, confiant que l'enthousiasme, que dis-je, le délire, l'affolement du public, au soir de la première, vous vengeront cent fois de tous ces ennuis, de toutes ces rebuffades.

Il arrive enfin ce "grand soir" comparable à plus d'un égard à l'autre, si cher aux communistes du monde entier.

Un public quelconque où la plupart de ceux que vous avez spécialement invités se font brillamment remarquer par leur absence, se réunit dans une salle quelconque et en échangeant des propos quelconques attend sans impatience le commencement et la fin du spectacle très quelconque que constitue pour lui votre œuvre.

Le rideau se lève enfin, emportant vers les brises un dernier lambeau de votre cœur meurtri, et tantôt vous cachant derrière un portant, tantôt vous dissimulant dans un angle obscur de la salle, vous regardez vivre, marcher, parler, ce qui fut autrefois votre rêve.

Mais vous ne reconnaissez presque plus rien et tout vous paraît étrange, lointain, banal, sans saveur ni couleur. C'est qu'on a trop piétiné vos illusions, trop torturé vos enthousiasmes, trop défloré vos songes: vous n'êtes plus qu'une plaie saignante incapable de ressentir aucun plaisir, de goûter aucune douceur.

Si encore votre œuvre rencontre un demi succès, soyez fier, criez victoire, c'est un résultat merveilleux, le meilleur que vous puissiez souhaiter.

Après les quelques représentations de votre pièce, si elle "fait" quelques représentations, vous jurez avec ardeur de ne plus recommencer, de renoncer à jamais au théâtre à ses pompes et à ses œuvres.

C'est précisément pour cela que l'année d'après, ou deux ans plus tard, si vous préférez, vous recommencez une autre pièce que vous écrivez cette fois sans aucun emballement, sur un sujet qui vous est indifférent, surtout que vous ne soumettez à aucun critique avant de la confier aux artistes qui doivent l'interpréter.

Vous vous montrez intransigent et maussade aux répétitions, n'acceptant aucune observation, refusant impitoyablement de faire subir à votre texte les plus légers changements, et répondant du tac au tac à tous les brocards de vos acteurs.

C'est dans ces conditions absolument différentes des premières que se réalise votre seconde aventure dramatique, par un beau soir, où, la cigarette aux lèvres, vous attendez le lever du rideau, inspectant la salle par le trou du voyeur, sans aucune espèce d'émotion.

Cette fois, par exemple, vous avez de bonnes chances que cela réussisse, que votre œuvre connaisse la dixième, la vingtième, la trentième et même au-delà, que les gens s'y empressent, y retournent, y envoient leurs amis et que les applaudissements, les ovations et les rappels enthousiasmant vos artistes, les transfigurant, leur fassent trouver des effets que ni vous ni eux n'avez osé rêver et qui vous forcent à les acclamer, vous, l'auteur, comme les autres.

— 0 —

On vient de publier un recueil de contes d'écrivains français édités en anglais par Richard Eaton: *The Best French Stories of 1923-24*. On y trouve les noms d'excellents écrivains comme Paul Bourget, Colette, Georges Duhamel, Drieu La Rochelle, Henri Duvernois, Marcel Boulanger, Joseph Kessel, Jacques de Lacretelle, Paul Morand, Mac Orlan, Rosry airé, Jérôme et Jean Thaeau, etc.

A la fin de ce livre se trouvent plusieurs index et répertoires des magazines et des volumes contenant des "french short stories". C'est ainsi qu'on peut lire cette très curieuse annonce:

"Hemon Louis. La belle que viola Bernard Grasset."

Une lettre déplacée et en voilà assez pour ternir la réputation d'un des plus sympathiques éditeurs français.

La Musique intérieure, de Charles Maurras, vient enfin de paraître. On sait que le retard apporté à sa publication "attendue" depuis des années (puisque ce livre devait être le quatrième Cahier Vert) était dû surtout aux successifs besoins de corrections qu'éprouvait Charles Maurras devant son texte. Il n'y aura pas eu moins de huit épreuves. Il y en aurait même eu davantage si l'éditeur ne s'y était refusé; ne voulant pas céder, le poète alla donc chez l'imprimeur à Abbeville, revoir à nouveau sa longue introduction et ses poèmes.

Il paraît que Renan avait aussi la même religion du texte définitif, et l'on raconte qu'une fois il ne fallut pas moins de 17 épreuves pour qu'il donnât son bon à tirer d'un article de la Revue des Deux Mondes. Hélas! lorsque l'article parut, Renan, consterné, constatait avec horreur qu'à deux lignes d'intervalle, il y avait une répétition du mot "guerre" et qu'il n'y pouvait plus rien.

Le français se recommande par la clarté, la limpidité, la correcte ordonnance de la syntaxe qui place le sujet en première ligne, son adjectif le suivant comme un satellite, le verbe venant avec l'adverbe et le régime fermant la marche.

C'est net, c'est transparent; la phrase coule comme un ruisseau à l'onde cristalline. Ce sont là les qualités qui, pendant des siècles, ont valu à notre langue d'honneur d'être adoptée comme langue diplomatique.

(Suite de la page 40)

doussac, dans sa relation de 1613 aussi bien que dans celle de 1603; il ne les confondrait pas avec le "torrent d'eau" descendant "d'un lieu fort hault", le premier "d'une série de "huict autres saults" conduisant à une navigation "d'une journée" en eau morte, et qui appartient à la rivière Chicoutimi; il ne croirait plus que le fleuve qu'il décrit "ne tient néanmoins que depuis cedict torrent d'eau"; ayant pu voir que le fameux "torrent d'eau d'eau" n'est qu'un affluent du Saguenay, il ne s'inquiéterait plus de ce que "l'eau qui en procède n'est point capable de produire un tel fleuve comme celui-là."

En attendant que des documents positifs et précis puissent établir, contre ces textes, que Champlain s'est rendu au-dessus de Chicoutimi, je crois que cette supposition n'a rien de certain, ni même de probable.

Si quelque érudit avait de quoi fixer davantage cet intéressant point d'histoire, nous lui saurions gré de nous en faire part.

*Ce que l'on pense et ce que l'on dit de nous
... en bien et en mal.*



Un récent numéro de l'ILLUSTRATION de Paris contient un article, le premier en tête, intitulé "Chez Nos Frères du Canada", par François Porché, un littérateur à la mode aujourd'hui, en France.

M. Porché n'est pas un inconnu au Canada, puisqu'il y a fait maints séjours. Il y a à peine un an il donnait des conférences à Québec et à Montréal. Les voyages qu'il a accomplis dans la province de Québec, en particulier, lui ont permis d'observer nos coutumes, nos mœurs, notre parler, notre mentalité, et ont supplémenté chez lui, la lecture d'auteurs qui ont écrit sur le Canada français. Nous nous faisons donc un plaisir de reproduire ci-après une page ou deux de son dernier article paru dans l'ILLUSTRATION du 6 juin dernier.

Après avoir rapporté certains traits ou fables recueillis chez nous, il rappelle nos origines pures et en vient à faire allusion au miracle de notre survivance et de notre multiplication, qui étonne toujours les Français.

Nous lui laissons la parole:

Et le miracle de la foi unie à la volonté c'est la survivance intacte, chez les descendants, de tous les traits des ancêtres. C'est, au bout d'un chemin de neige où nous enfonçons jusqu'aux genoux en riant, cet homme à la forte carrure, là-bas, qui rit aussi en nous regardant venir; c'est, quand je parvins à l'aire balayée qui s'étend devant la ferme, cette face rouge et ronde que j'ai devant moi, vraiment si ronde! C'est l'œil rusé et gentil, la main tendue avec politesse, et ce "Bonjour, monsieur!" si clair!

L'endroit s'appelle Charlesbourg. Le corps de logis principal date du temps où les fleurs de lys flottaient sur la citadelle de Québec. Le toit de vieilles tuiles est énorme et descend très bas, comme en Beauce.

Désireux de surprendre dans son intimité quelqu'un de ceux que les bourgeois canadiens appellent "nos gens", nous sommes venus ici sans nous être annoncé. M. Villeneuve, le fermier qui nous précède, est un homme de cinquante-cinq ans. Il est, de souche normande et, de fait à le voir, à l'entendre on croirait un herbager des environs de Gournay, mais un herbager qui "a du foin dans ses bottes". C'est, en effet, un des principaux fournisseurs des laitiers de Québec. Son étable, que nous visiterons tout à l'heure, abrite plus de vingt-cinq vaches. Pour l'instant, nous passons le seuil de la maison d'habitation, avec les "Pardon!" d'usage, en tapant des talons pour faire tomber la neige de nos souliers, et nous voici dans la salle commune.

En voyage, je ne note jamais rien. J'ai horreur des carnets qui contrarient les éliminations naturelles de la mémoire et substituent aux souvenirs vivants une poussière de détails secs. N'attendez donc pas de moi un exact inventaire du mobilier. Mais l'impression générale que je reçus en entrant, et qui me paraît plus significative qu'une nomenclature, est celle d'une pièce vaste et ensoleillée, où tout étincelait dans un ordre méticuleux, alors que Mme Villeneuve, surprise et confuse, s'excusait, avec l'accent de mes Charentes natales, que tout fût sans dessus dessous et que rien ne fût propre. Oui, le bois était ciré, le cuivre était

fourbi. Les photographies sous verre, représentant des ecclésiastiques (car quelle famille, au Canada, ne compte pas un ou plusieurs prêtres?), les photographies miroitaient. Et tous les visages des hôtes de la maison tournés vers moi brillaient aussi, bien frottés, la fermière était nette comme une assiette blanche. Son gendre, ou plutôt l'un de ses gendres, nerveux et brun, était luisant comme un fusil. La servante ne rutilait pas moins que ses casseroles. Huit ou dix enfants, soigneusement récurés, se tenaient immobiles. Les salutations échangées, il se fit un silence. Tous les points lunineux des prunelles, avivés de curiosité, d'émotion et de joie, regardaient fixement le Monsieur qui vient de France, l'homme des "vieux pays"

Et moi, je contemplais, tour à tour, ces honnêtes figures, ces attitudes aimables et réservées, cette décence des habits; j'admiraï cette ribambelle d'enfants; le dernier-né, dans son hamac suspendu à une poutre, et ses frères et sœurs, de taille différentes, qui s'échelonnaient entre un et douze ans, comme un tableau de la croissance enfantine dans un traité de puériculture. Et notez que j'avais là sous les yeux seulement la progéniture d'une des filles de M. Villeneuve, et ces gamins éveillés avaient eux-mêmes une kyrielle de cousins et de cousines, essayés dans cette campagne neigeuse. Je songeais au chemin que j'avais parcouru pour venir, à l'océan qui sépare du vieux tronc d'où il est issu ce rameau transplanté de notre race, demeuré, dans un sol nouveau, si vigoureux, si pur! Et plus encore qu'à l'énorme distance, je pensais au temps écoulé, à notre abandon coupable, à la longue lutte que les abandonnés ont dû soutenir pendant plus d'un siècle, avec le vainqueur, pour que continuât de vivre, sur les lèvres de leurs descendants, ce français courtois dans lequel j'étais, moi, passant, salué ici à cette heure. Qui dira tout ce que contient d'images associées à un sentiment fort qui, brusquement, vous remonte du cœur à la tête, dans l'espace de quelques secondes! Ah! sans doute, dans un tel afflux, les idées ne sont pas toutes immédiatement précises, instantanément ordonnées. Ce n'est que plus tard qu'on les clarifie, qu'on les classe, comme on met au net un brouillon fiévreux. Elles étaient là, cependant, en vous, charriées toutes ensemble dans cette onde obscure et chaude qui vous battait les tempes. Je voyais, "avironnant" le long des rapides, ou passant les chutes, le bagage sur le dos, le canot sur la tête, les premiers Pionniers, et, parmi eux, le gars normand Villeneuve, l'ancêtre du fermier actuel de Charlesbourg. J'entendais, loin, très loin, dans le passé, quelque soir d'été d'il y a deux cents ans, à l'orée des immenses forêts encore non défrichées, résonner la voix d'un bûcheron qui chantait "A la claire fontaine" ou "Par derrière chez nous y'a-t-un étang". Et je te rendais hommage, missionnaire, évangéliste, toi que les Indiens appelaient la Robe Noire. Tu as mené, d'abord le bréviaire au cou et les rames aux mains, la dure vie des "avironeurs". Tu as organisé les paroisses, ces cellules de la colonie, tu as fondé les couvents, multiplié les écoles. Et quand, après la capitulation de Montréal, vint l'acte de cession, qui donc a groupé les énergies pour la défense de la langue française, si ce n'est encore toi? Toi toujours, l'homme du presbytère, seul en face du Royaume-Uni!

Mais ce n'est même là que le quart des choses qui se pressaient tumultueusement, dans mon esprit, à cette minute émouvante. Réfléchissez que le traité de Paris, qui sanctionne la mainmise de l'Angleterre sur le Canada, est de 1763, et que nous sommes en 1925. Comprenez bien que, cette famille assemblée, d'une part, et moi, de l'autre, nous devenions, dans cet instant, des

personnages symboliques, dont l'âge, excédant la durée actuelle de notre propre vie, représentait comme le total de plusieurs générations. Bref, j'avais, il y a cent soixante-deux ans, repassé la mer sur le dernier vaisseau du Roi, j'avais laissé mes frères se débattre, je les avais oubliés. Puis, un jour, par hasard, je m'étais souvenu d'eux, je reparaisais à leur foyer, et je les retrouvais tels, absolument tels qu'ils étaient quand je les avais quittés.

De là notre silence, de là l'intensité des regards échangés, où nos âmes remouaient leurs liens, après une séparation si longue. Mais pareilles reconnaissances ne vont point sans quelque picotement des paupières, et nous n'aurions pas été, ces Canadiens et moi, de la même race toujours un peu "crâneuse" en matière de sentiment, si nous n'avions pas ensemble coupé court à notre trouble commun. La visite de la ferme nous offrit alors du bon prétexte de secourer notre attendrissement. Des chambres à coucher, je ne dirai qu'une chose, c'est qu'elle me rappelèrent ces ders de Péguy :

*Quatre siècles d'honneur et de fidélité
Faisaient des draps du liti une couche éternelle.*

Mais ce qui excita surtout mon enthousiasme, ce fut le grenier. Au-dessus de l'étage habité, il s'étendait sur toute la maison. J'ai dit que le toit était énorme. Ce grenier, sous la tuile inclinée, était donc haut, en son milieu, comme une chapelle. Les grosses poutres enchevêtrées y gardaient, dans leur puissance, une bonhomie que n'ont point les charpentes de fer. Outre les armoires et les buffets pleins de conserves, le nombre d'objets hétéroclites qui se trouvaient réunis en cet endroit était inimaginable. Mais la singularité de ce vaste capharnaüm, c'est que tout y était aussi bien rangé que dans une pharmacie. Et, vu les dimensions du lieu, l'espace qui demeurait libre était considérable on aurait pu y danser à la fois cinq ou six quatrilles. Sur une des cotés, contre le mur, de longs coffres étaient alignés, pareils à des sarcophages. Mme Villeneuve souleva, non sans peine, le lourd couvercle de l'un d'eux, et une odeur de poivre me piqua le nez. Il y savait là du linge et des vêtements, tout le trousseau demodé des ancêtres, de ceux-là mêmes qui, l'instant d'auparavant, dans une seconde de rêverie, avaient défilé devant mon regard intérieur : des chemises écrues, râpeuses au toucher, aussi résistantes que de la toile à voile, et d'étranges pantalons de drap gris, tissés à la maison, plus indéchirables que du cuir. À côté de ces témoignages d'une rude existence, quelques fichus brodés, quelques bonnets tuyautés parlaient grâces, amours, accordailles. Le vieux grenier immense, paraissait, autour de ces nippes surannées, s'animer d'une vie mystérieuse, d'une palpitation invisible.

Je redescendis l'escalier, tout songeur. Il était urgent que je fisse un tour à l'étable pour chasser cette mélancolie et me remettre d'aplomb dans le présent. Vingt-cinq vaches ruminant à la fois font un bruit calmant par sa réalité même. Et il me plut de prendre congé de M. Villeneuve sur cette vue positive. Après toutes les images qui attestent les trésors spirituels du fermier candide, il est reconfortant qu'un dernier tableau fasse aussi la preuve matérielle de sa propriété.

On m'objectera : "Ce Villeneuve n'est peut-être qu'une exception, et sa ferme modèle aussi !" Non, car j'ai vu, au Canada, bien bien d'autres exploitations agricoles. Elles ne respirent pas toutes une égale aisance, mais aucune ne sentait la gêne ; et choses et gens, en tous lieux, montraient cette aptitude à persévérer, à durer, qui est la vertu essentielle de la race française sur les rives du Saint-Laurent.

Et, pour finir, voulez-vous voir à quel point la vieille galanterie du grand siècle s'est conservée là-bas chez les gens les plus simples ? Nous rendons visite, dans l'île d'Orléans, à un autre fermier qui, lui, s'appelle Sansregret. Des dames, cette fois, nous accompagnent. Elles souhaiteraient de pouvoir s'avancer jusqu'au bord du fleuve, mais une barrière les en sépare. Sans regret se précipite. En un tournemain, il fait voler en l'air les pieux et les treillages, brise la clôture de son propre champ, puis, dans une superbe révérence, ôtant son chapeau d'un geste large, dit : "Passez, mesdames !"

Nos lecteurs auront sans doute goûté cette page sympathique à l'endroit de nos compatriotes, page qui sent le bon parfum du terroir.

■ *Si certain aborigène de la tribu des Cris n'y trouve pas de délectation, tant pis pour lui.*

Qu'il prenne son carquois, son arc et ses flèches et, répétant le mot de l'orgueilleux philosophe : "plus je fréquente les hommes et plus j'estime les bêtes", qu'il s'enfonce de nouveau dans la brousse, son habitat naturel, pour y vivre librement, avec des bêtes libres.

Quant à nous, nous sommes reconnaissants à M. Porché de ses belles et reconfortantes paroles à notre endroit et nous l'en remercions cordialement.

NOS NOMS GÉOGRAPHIQUES

La Commission de Géographie de Québec continue de faire du bon travail, si l'on en juge par un dernier ordre en conseil signé par le lieutenant-gouverneur et passé à la suggestion de cette commission. Par ce document, l'on voit que plusieurs noms géographiques de la province ont été corrigés selon leur véritable épellation.

L'on peut s'apercevoir, en lisant les rectifications de ces noms combien d'erreurs l'on commet en écrivant les noms de nos places même les plus généralement connues. Par exemple, tout près de Québec, nous avons un joli endroit de villégiature que nous appelons couramment Boischastel et qui est écrit ainsi dans les guides officiels, c'est pourtant Beauchastel. On dit Cap-Rosier quand il faudrait écrire Cap-des-Rosiers. On parle du canton De Quen quand c'est Dequen. On croit à tort qu'il y a un canton La Fontaine quand il n'y a qu'un canton Lafontaine. On écrit Rocmont quand c'est Roquemont. Shawenegan au lieu de Shawinigan, Signai au lieu de Signay, Courcelle à la place de Courcelles, Johanne à la place de Johannès, Lallement, quand c'est Lalemant. Le Jeune au lieu de Lejeune, Mal Bay au lieu de Malbaie. Il y a une rue à Québec que l'on appelle toujours la rue De Salaberry, quand c'est la rue Salaberry tout court sans particule.

Que d'autres fautes nous commettons a nsi bien innocemment, bien involontairement, mais qui n'en sont pas moins des fautes. Il est aujourd'hui facile de les corriger quand nous avons l'autorité de la Commission de Géographie de Québec, formée d'excellents étymologistes versés dans les études linguistiques géographiques, qui ne fixent définitivement un nom qu'après en avoir soigneusement étudié l'origine, fût-elle au plus profond de l'histoire, l'usage qui l'a consacré ou déformé, la tradition qui l'a conservé intact ou qui l'a modifié.

À ce propos, nous voudrions voir nos géologues et nos étymologistes locaux consultés plus souvent sur le choix des épellations et appellations géographiques définitives dans notre province ; nous voudrions que leur opinion, généralement basée sur des études sérieuses, ait la priorité quand il s'agit de noms de chez nous. Chacun chez soi est une formule qui devrait être mieux observée dans la nomenclature géographique. Nos géologues québécois n'ont jamais cherché à imposer leurs vues au sujet de noms géographiques des autres provinces ; qu'on les laisse libres alors de déterminer les noms du "pays de Québec" et qu'on accepte volontiers leur opinion.

Des pouvoirs étrangers cherchent trop souvent à nous faire accepter chez nous des noms que la traduction défloré ; on va jusqu'à les "embochiser" par un ou deux "k" qui n'ont pas du tout leur raison d'être. Pourquoi, par exemple, cherche-t-on à remplacer Esquimau par Eskimo ? Pourquoi voudrait-on que nos Iles Pélerins devinssent The Pilgrins ? Pourquoi Timiskaming à la place de Témiscamingue ? Pourquoi Pointe-de-Monts au lieu de Pointe-des-Monts ? Pourquoi Escoumains et non plus Escoumins, comme écrivait Champlain ? Pourquoi ? . . . Mais nous n'en finirions plus de donner des exemples de ces déformations stupides de nos plus beaux noms géographiques pourtant bien historiques.

SAINTE-FOY.

LES POÈTES CANADIENS EN FRANCE

Par JEAN BRUCHÉSI

Les poètes canadiens ont eu, ces mois derniers, les honneurs de la presse française. Le courant de sympathie manifeste qui pousse la vieille France vers la France d'Amérique réjouit le cœur du Canadien fidèle à ses origines. Que les poètes y aient une large part, rien de plus naturel. Ils sont au premier rang des gardiens du souvenir. Après la cession, ils ont chanté les vieilles gloires, entouré de sollicitudes l'image de la France et préparé, avec joie, le retour du drapeau sur les rives du St-Laurent.

Aujourd'hui comme hier, ils peuvent être les ouvriers du rapprochement intellectuel entre les deux pays, les agents de liaison nécessaires, les sentinelles qui montent la garde autour du parler français, des deux côtés de l'Océan.

Voilà, du moins, ce que pensent les poètes français rencontrés durant un séjour de neuf mois aux vieux pays. Quiconque fréquente le milieu de la *Revue des poètes* en emporte l'impression très nette.

Dès le premier contact avec le très aimable et distingué directeur de la Revue, M. Eugène de Ribier, on se sent pris du désir de faire quelque chose pour le rapprochement des deux groupes.

Chaque mois, par un après-midi de dimanche, poètes et poétesses se dirigent vers le lycée Lakanal (Sceaux) dont M. de Ribier est le proviseur. — Heureux lycéens qui ont pour mentor un artiste et un poète! —

Et là, dans ces salons où la cordiale sympathie entoure le jeune voyageur qui représente les poètes de Québec — Mme et Mlle de Ribier reçoivent à la française — je serais tenté d'écrire: à la canadienne.

On cause, on écoute M. G. Héritier dire de fort jolis vers. Et puis ce sont les auteurs eux-mêmes qui interprètent leurs œuvres. Gustave Zidler, Charles le Goffic, Lucien Pathé représentent la vieille génération. Ernest Prévost dont la réputation n'est plus à faire, nous enlève au souffle vibrant de ses poèmes toujours applaudis. Mme M. Louise Dromart, Mlles Amélie Murat, Lucie Mayer, Georgette Nicolitch, Hélène Séguin et Marguerite Duportal nous font goûter toute la délicatesse de l'âme féminine. Que de noms à citer encore: Auguste Dupouy, Jean Larcena, Charles Dronier. Enfin, pour M. de Ribier et ses hôtes français, les réunions seraient incomplètes si une voix canadienne n'apportait, en ce coin de la banlieue de Paris, la chanson des Erables.

Et ce fut ainsi de novembre à juin. Le dimanche 7 juin, la Revue des Poètes donnait sa matinée annuelle. Dans l'amphithéâtre Richelieu, celui-là même où la voix chaude de M. Montpetit avait magnifié le Canada, 5 à 600 personnes venaient applaudir les lauréats du concours de poésie.

La comtesse de Noailles préside avec une grâce

charmante, et tout à l'heure elle aura pour les Canadiens qui sont de la fête, les plus fins sourires et les mots les plus heureux. A ses côtés, on voit Pierre de Nolhac, M. de Ribier, Ernest Prévost, Auguste Dupouy, Armand Praviel, Gustave Zidler, Auguste Dorchain, etc., etc.

Quand M. de Ribier a lu le rapport du concours annuel de la Revue et salué aimablement les poètes du Canada, commence l'audition des poèmes couronnés et de quelques autres. De brillants artistes de la Comédie française et de l'Odéon, Mmes Madeleine Roch, Suzanne Rouyer, Gladys Mahence, MM. Georges Le Roy, Albert Reyval, et Georges Héritier se font les interprètes magnifiques des poètes français, belges, canadiens, suisses, égyptiens et même arméniens. Ces poètes ne sont pas des inconnus, qui vont de la comtesse de Noailles à Georges Rollin et à Armand Praviel, y compris les Canadiens, Alphonse Désilets, Robert Choquette et Jean Bruchési. Nos amis Désilets et Choquette ont pris part au concours avec succès, obtenant le 2^{ème} prix (ex-æquo), sur 156 concurrents dont un bon nombre de compatriotes.

Sur les lèvres des artistes, les vers prennent une saveur particulière. Qu'il me soit permis de remercier ici nos bons cousins de France pour les applaudissements, je dirai même les acclamations, qui saluèrent la poésie canadienne et le représentant des poètes de Québec.

Encore une fois, ils ont eu pour nous les plus délicates attentions. Ils s'intéressent, non sans raison, aux poètes qui rêvent et agissent au pays de Québec. La *Croix* de Paris (29 mars 1925) sous la plume du sympathique Charles Baussan consacrait un très bel article à la jeune poésie canadienne "Qu'ils restent des poètes canadiens! Qu'ils gardent leur pensée et la fleur de leur sensibilité nationale!" "écrivait notre ami.

Et quelque temps plus tard, dans la *Vie Catholique*, le grand poète Louis Mercier saluait à son tour les "cousins" du Canada. "C'est une chance heureuse que d'être poète canadien... Votre art se caractérise par une santé, une robusse, un je ne sais quoi de salubre qui nous réjouit comme une tranche de bon pain bis après des nourritures trop exquises, ou trop épicées."

Des conversations que nous eûmes au cours de l'année avec maints poètes de là-bas, il se dégage la même pensée qui doit reconforter les chœurs du terroir: La source de notre inspiration est là. Joignons-y les sentiments éternels du cœur humain; gardons cette simplicité, ce naturel que les Français, de leur propre aveu, ne retrouvent presque plus et qu'ils nous envient.

Montréal, juillet 1925.

SOUVENIRS NORMANDS

(Pour le Terroir)

“Je veux revoir ma Normandie
C'est le pays qui m'a donné le jour”.

Le Normand qui navigue vers le Canada, tout en se sentant attiré par ce pays, ne se fait pas une idée bien nette de la Nouvelle-France.

Dans quel état va-t-il retrouver sa langue? Quel paysage lui offrira la terre d'Amérique? Qu'est devenu le type du Français canadien? Autant de questions que le navigateur pose dans son imagination pendant la traversée de l'Atlantique.

Mais, lorsqu'au printemps, il s'éveille à la Pointe-au-Père, et qu'il aperçoit une terre verdoyante, peuplée de petites maisons blanches, groupées autour d'une église, alors, il se sent “chez lui”. Quelle joie de retrouver son terroir par delà les mers!

A Québec, le normand entend partout sa langue. Et les petites rues tortueuses, et quelquefois un peu sales, lui rappellent ses petites rues normandes, où l'on voit toujours les vieilles maisons de bois.

Mais c'est quand le voyageur pénètre dans la campagne que le spectacle est le plus frappant. Le type du Canadien a bien conservé les traits physiques du Normand; et ses expressions ont bien gardé les caractéristiques et l'accent traditionnel du parler normand. Seulement la campagne canadienne unit un paysage plus sauvage à une organisation de confort plus pratique. Quant à la religion, elle ne craint pas de s'affirmer avec moins de respect humain que sur le vieux continent.

Si les Canadiens ont maintenu les caractères de leurs provinces d'origine, c'est qu'elles en étaient dignes.

La Normandie est une magnifique province à tous points de vue!

Quelle variété du Tréport à Granville! C'est une province essentiellement maritime. Les premiers Normands qui sont venus au Canada étaient de ces marins qui, les premiers, ont fait le tour du monde. On rencontre leur trace aussi bien au Cap de Bonne-Espérance, qu'à l'Île Maurice, la mer des Indes, sur la route de l'Australie.

Quelle plus belle race que cette race de la mer, — hommes enivrés de liberté, pleins de vaillance et de cœur! Les Normands, hommes du nord, n'ont-ils pas fait trembler plus que tous les autres leurs ennemis? Sans parler du célèbre Rolen et d'illustres pirates, la ville de Dieppe, une des villes les plus pittoresques du monde, ne s'enorgueillit-elle pas de Duquesne, — de Yehan Augo, qui traitait d'égal à égal avec les rois?

Le langage des marins est particulier, mais il est bien caractéristique, et comme certains d'entre eux cultivaient un peu la terre, entre leurs expéditions, il renferme un bon nombre de mots paysans.

Chère Normandie, verdoyante et fertile, pays du cidre d'or, des herbages et des frais ombrages! Les Canadiens la connaissent-ils dans ses détails

cachés? . . . Rouen, la Seine et ses falaises, que d'art en ces lieux. Que de temps il faudrait pour lire avec profit les “Poètes du Terroir Normand”.

. . . La revue canadienne “Le Terroir” porte un beau nom. Il faut que les Canadiens deviennent une race nouvelle, qu'ils s'imprègnent du caractère de leur nouvelle terre, et qu'ils créent une littérature de leur sol. — Et pour cela, il n'est pas nécessaire qu'ils approfondissent trop la littérature française en général, et qu'ils visitent les endroits trop mondains de la France. Il est préférable qu'ils aillent dans les provinces de leurs ancêtres, qu'ils les visitent à fond, en goûtent tous les charmes et se pénètrent de leur littérature. Ils prendront ainsi davantage conscience de leur personnalité, et pourront créer des œuvres originales en rentrant au Canada, dans leur terroir.

La Normandie, pour ne citer que cette province parmi celles qui ont donné le jour aux premiers Canadiens, est une des plus intéressantes à étudier.

Sur la frontière de la Picardie est située la petite ville du Tréport, qui est une des plus curieuses à connaître. Elle est toute en côte, sans aucune symétrie; mais quelles délices dans ses minuscules rues enchevêtrées, ses petits toits biscornus et ses petites statues de saints dans les murs. Le port de pêche, peuplé de deux ou trois gros navires et de nombreuses barques, est animé par un monde de bons marins, calmes et virils.

En descendant la côte de la Manche, on passe par de ravissantes petites plages, répondant aux doux nom de *Mesnil-Val*, *Newillette*, *Penly*, *Berneval*, *Belleville*, *Braquemont*, etc. jusqu'à Dieppe. Du sommet des falaises blanches, hautes d'une centaine de mètres, c'est une merveille de humer l'air pur et frais, assis dans les champs de blé, d'avoine, de seigle, d'orge, de luzerne, de trèfle, de sainfoin, de lin, de betteraves, de colza et autres cultures de couleurs si variées et de parfums si doux.

Et quelle jolie vie ancestrale dans ces petits villages calmes et laborieux. La religion y a conservé ses droits. Ne voit-on pas au mois de mars le pain béni des hommes? Ce jour-là tous les hommes assistent à la messe dans le chœur, et vont à l'offrande un cierge en main. Après la messe, une grande brioche en couronne est vendue aux enchères devant le portail de l'église, et le produit de la “vendue” est remis au curé.

Toute la journée, les hommes portent à leur boutonnière le signe de la fête, généralement une fleur rouge, et l'après-midi, tous sont présents aux vêpres solennelles. Enfin, à la sortie de l'office, les hommes sont conduits en procession sur la place du village, au café; et là, réunis à table autour de leur curé, ils mangent de la brioche, boivent du vin blanc, du café, quelques verres de Calvados, liqueur nationale de Normandie, et s'entretiennent en fumant des affaires de la commune, de leurs

affaires personnelles, et des affaires de la paroisse.

Beau tableau d'union et de concorde...

D'autres belles coutumes de jadis sont traditionnellement conservées dans nos braves pays de la côte.

Le jour de la fête du village commence par une grand-messe, chantée en l'honneur du Saint-Patron. Un grand repas de famille a lieu ensuite. Puis les vêpres et les complies occupent le milieu de la journée. Après quoi les vieux vont se promener dans les champs, tandis que la jeunesse danse sur la place des quadrilles, des valse, des polkas, des scottiches, des mazurkas, au son d'un orgue de barbarie. Il y a aussi des attractions: montagnes russes, chevaux de bois, tirs, cinémas, etc...

Le lendemain au matin, un service est célébré pour les morts de l'année, ... et la fête poursuit son cours jusqu'à la fin de la nuit.

La première communion est un grand jour pour toute la paroisse. On repeint toutes les maisons à cette époque. Les réjouissances consistent en repas, copieusement arrosés de cidre mousseux, de plusieurs vins et de nombreuses liqueurs, et terminés par de joyeuses chansons et de gaies promenades du mois de mai, sous un ciel généralement serein, au milieu des prés et des bois déjà garnis de fleurs et surtout de roses idéales...

Les noces durent deux jours au moins. Le cortège traverse le village au son des coups de fusil, et si l'un des époux n'est pas du "pays", on se rend dans l'autre village par une procession de voitures. Le lendemain est offerte la messe d'action de grâces.

Enfin, les baptêmes eux-mêmes sont solennels. Le parrain et la marraine, généralement choisis dans la jeunesse, défilent bras dessus, bras dessous, entourés des enfants qui lancent des pétards, — pour distribuer dans le village les cornets de dragées réservés aux "personnalités" de la commune; et la fête ne se termine qu'à l'aube du jour suivant.

La Normandie est toujours le pays des "Cloches de Corneville".

Dieppe est une ville émouvante. Son industrie des ivoires date de ses premiers navigateurs. Bien qu'elle se soit modernisée par un beau casino, de superbes concerts, des tournois d'escrime et de tennis, des régates, des courses passionnantes, un golfe, des chasse à courre, etc... elle demeure une ville de mer. Un des six grands ports de pêche de France; sa population marine est composée de vieux Dieppois, de hardis Berckois (venus de Picardie), et de Polletais, célèbre colonie vénitienne.

La pêche au chalutage à vapeur et aux harengs anime la ville jour et nuit, surtout l'hiver. Dans les vieilles petites rues cahoteuses, à l'architecture tourmentée et curieuse, marchent la nuit des matelots titubants dans leurs sabots qui meublent l'air d'un lourd bruit répandu par l'écho. Revê-

tus de leur vareuse jaune, coiffés de leur Suroît, ils portent à la main le panier qui contient leur nourriture d'une semaine: de l'alcool, du cidre, du café, du pain, beurre et fromage, quelques légumes et le tabac à chiquer.

A la saison du hareng, dans le froid et le mauvais temps, le port est en mouvement perpétuel. Les navires, rouges de rouille, noirs de fumée, arrivent tout blancs de harengs. Toute la ville est couverte des écailles de ces poissons, comme de flocons de neige. Pendant que les navires se balancent et s'entre-choquent dans le port, à cause de la grosse mer qui mugit au large, les matelots et les matelotes se dandinent et remplissent l'air de leurs cris, à la foire! Car l'argent circule à cette époque, et les forains en profitent pour venir offrir leurs distractions aux travailleurs de la mer...

Varengeville, l'Ailly, Sainte-Marguerite, Veules-les-Roses, Saint-Valery-en-Caux, — autant d'exquises petites stations qui se baignent dans la mer, entourées de verdure et qui précèdent Fécamp, — sans oublier le *Manoir Ango*, régal d'art!

Fécamp, encore un des grands ports de pêche de France, armé spécialement pour Terre-Neuve. Le départ des Terre-Neuvas donne lieu à de grandes fêtes entre autres, la bénédiction de la mer et des nouveaux navires.

Fécamp est encore célèbre par la Bénédictine, une des meilleures liqueurs françaises! Toutes ces villes ont leur grand calvaire au bout de la jetée et une belle église de marins sur la haut de la falaise...

Après cela, la côte descend vers le *Havre*, puis elle devient mondaine avec *Deauville*, et alors, cela, c'est moins "terroir"!

Cherbourg, port d'arrivée des Canadiens, leur est suffisamment connu. Et dans la baie du Mont-Saint-Michel, le port historique de *Granville*, qui arme également pour les grands Bancs, se ressent déjà de la proximité de la Bretagne et de Saint-Malo, le plus grand port d'armement pour les goélettes à morues, — la ville de Jacques Cartier...

Plusieurs Canadiens sont déjà allés voir le village de leurs ancêtres, en Normandie, en Vendée ou ailleurs. Il y auront sûrement été bien reçus, car les Français aiment les Canadiens.

Les Canadiens reprochent à la France de les avoir abandonnés jadis. Puissent-ils ne pas en vouloir à leur mère-patrie, en pensant aux difficultés vitales du gouvernement d'alors. Et qu'ils soient convaincus que les Français sont tous sympathiquement attirés par le beau Canada, et que c'est avec une véritable affection que certains d'entre eux débarquent sur la terre si hospitalière et la Nouvelle-France!

ANDRE DE COUDEKERQUE LAMBRECHT,

Armateur Dieppois.

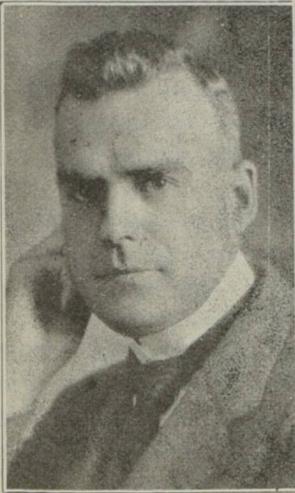


ARTHUR BUIE alias BUIES

Conférence faite par M. E.-Aug. Côté, devant la Société des
Arts Sciences et Lettres de Québec, le 1925

PAR

E.-Aug. COTE



M. E.-Aug. Côté

Monsieur le Président,

Mesdames,

Messieurs:—

Arthur Buies n'est pas un inconnu chez vous. Plusieurs se souviennent de ce vieillard, que l'accumulation des ans n'avait pu courber; qui, chaque jour, bien droit et d'un pas alerte, arpentait les rues de votre cité. Sa haute stature, son regard vif et perçant, ses cheveux blancs ondulés, son teint hasané, tout chez lui captait l'attention. Le voyant, on se sentait en présence d'une personnalité.

On le connaissait d'un bout à l'autre de la Province; on l'estimait pour sa franchise, on l'aimait parcequ'il avait beaucoup aimé et sa patrie et sa langue; parcequ'il avait donné le meilleur de lui-même pour faire respecter la culture française chez nous; parcequ'il avait, par sa plume et sa parole, fait connaître à ses concitoyens les richesses, jusqu'alors insoupçonnées, de notre domaine nationale.

Mesdames et messieurs, si, ce soir, je viens apporter mon faible tribut d'hommage à ce grand disparu, c'est que Buies, habitant de Québec, vivait beaucoup en mon petit coin de terre de Rimouski. De votre cap, il dominait de son intelligence, entrevoyait les jours ensoleillés du Canada futur, prévoyait l'aube du progrès naissant pour la patrie canadienne; mais il puisait chez nous, dans la brise du large et la santé et l'inspiration d'envergure. C'est chez nous, peut-être plus que nulle part ailleurs, dans le silence et le recueillement, en face du grand fleuve qui lui apportait l'écho de l'océan immense, que Buies a compris qu'il avait ici-bas une mission à remplir, celle d'inculquer au cœur de ses concitoyens l'amour du sol et le culte de la langue maternelle.

Buies écrivain, fut aussi patriote sincère. Dès sa jeunesse, conduit presque pas à pas, par une main invisible, il faisait, sans bien s'en rendre compte alors, l'apprentissage pour la rude tâche à laquelle il semblait destiné.

Arthur Buies naquit à la Côte-des-Neiges, près Montréal, le 24 janvier 1840, du mariage de William Buie, banquier, et de Marie-Antoinette-Léocadie d'Estimauville.

Son père, écossais de naissance, est né en 1805, sur l'île de Wiay, petite île formant partie du groupe des Hébrides, située au nord-ouest de l'Ecosse. Jeune homme encore, il émigra au Canada pour y tenter fortune. Le 25 janvier, 1837, il épousa mademoiselle d'Estimauville, descendante directe, dans la ligne paternelle, de Jean Baptiste d'Estimauville de Beaumouchel, qui est venu au Canada, pour la première fois, en 1748 avec le brevet de capitaine d'infanterie. Du mariage de Monsieur Buie et de mademoiselle d'Estimauville sont nés deux enfants. Marie-Isabelle-Victoria, née à New-York, le 17 octobre 1837 et qui sera plus tard l'épouse du regretté Edouard Lemoine, notaire à Québec, et Arthur Buies.

Dès son arrivée au Canada, monsieur Wm. Buie s'occupa d'une maison de banque et en devint bientôt le chef. En cette qualité, il fut obligé de voyager souvent entre Montréal et New-York où il avait de grandes affaires en mains. Il était l'ami intime de

Sir Francis Hinks, qui occupa un temps, au Canada, le poste de ministre des finances et lorsque plus tard, il fut nommé gouverneur de la Guyanne anglaise, monsieur Buie ira s'y établir.

Ce fut au mois de janvier, 1841. Vu le bas âge des enfants, craignant qu'un changement subit de température pourrait avoir sur leur santé une influence néfaste, on les confia, en partant, aux tantes Casault et Drapeau, tantes du côté maternel, seigneuresse de Rimouski, avec l'intention, après s'être fixés définitivement à la Guyanne, de venir les chercher.

Malheureusement, à peine rendue à la Guyane, madame Buie tomba gravement malade, atteinte des fièvres du pays, et mourut le 29 avril 1842. Monsieur Buie demeuré veuf, ne pouvant prendre soin lui-même des enfants, les laissa aux soins des vieilles tantes de Rimouski.

Privé des mille et un soins d'une mère, loin du foyer paternel, Buies se ressentira sa vie durant, de ce premier deuil puisque sur le cœur chaud et béni d'une mère adorée, sur ce cœur tendre, aimant et fort, il n'a pas grandi; sa raison nous l'égide d'une mère ne s'est pas ouverte, son esprit ne s'est pas illuminé, sa volonté ne s'est pas affermi et le jeune homme qui naît de l'enfant s'est formé seul, ballotté de vague en vague, n'ayant pas la main tendre, mais ferme d'une mère pour le guider, l'enseigner, l'aider et lui montrer la voie. Il est bien vrai qu'une tante s'est chargée des premiers soins, qu'elle s'est ingéniée à remplacer ici-bas celle qui n'était plus, mais quelle que fut sa bonté, sa tendresse, tous les soins qu'elle lui prodiguait, le cœur, le cœur unique, le cœur qui ne se remplace jamais, celui d'une mère manquait et ce vide eut une influence considérable dans la vie de Buies.

Madame Casault qui semble s'être spécialement chargée de l'éducation de son petit neveu s'est dévouée pour lui, n'a pas épargné ni son temps, ni son argent. Mais le jeune Buies avait une nature difficile, écoutait souvent plus sa tête que son cœur; ce qui lui causera souvent au cours de sa jeunesse des contrariétés et des ennuis. A l'âge de treize ans, il est pensionnaire au collège de Ste-Anne de la Pocatière.

L'année scolaire 1854-55, il l'a passée au collège de Nicolet. Mais à Nicolet comme à Ste-Anne, Buies ne semble pas avoir remporté bien des palmes et des lauriers; il semble s'être plutôt irgéné à tuer le temps et à se laisser vivre comme, hélas, bien des jeunes de notre temps, qui ne comprennent pas encore l'importance, à leur âge, de l'effort et du travail.

Vers janvier 1856, Buies, anxieux depuis longtemps de faire connaissances avec son père, peut-être déjà épris de ce goût des voyages qu'il a toujours gardé jusqu'à sa mort, eut enfin le bonheur de voir un de ses rêves se réaliser. Il part pour New-Amsterdam, Bernice, en Guyanne Anglaise, où il rencontrera son père qu'il n'a pas jusqu'à là eu le bonheur de connaître. Monsieur William Buie, qui depuis son départ du Canada avait fait fortune, mais en avait perdue une bonne partie, était à l'arrivée du jeune Buies propriétaire de la succession de plantation de cannes à sucre, connue sous le nom de Smithson's place. Il s'était remarié avec dame Eliza Margaret Shields, veuve Percy, originaire de Montserrat. De cette seconde union, étaient nés deux fils et une fille, dont l'ainé William demeure à Demerera, une fille à Georgetown en Guyanne Anglaise, et un autre fils John, actuellement de Chicago.

Buies fut reçu comme l'enfant de la maison, non seulement par son père, mais aussi par sa belle-mère, qui en a gardé jusqu'à sa mort, survenue à l'âge de soixante-dix-huit ans, le 28 septembre 1905, un bien bon souvenir.

Malgré ses seize ans, Buies était bien dissipé, bien espiègle; et

pendant six mois qu'il est demeuré chez son père, il n'a eu, semble-t-il, rien de mieux à faire que s'amuser et jouer des tours aux pauvres nègres et nègresses employés sur la plantation.

Monsieur Buie voulait faire de son fils un citoyen honorable; un homme utile à la société, mais il fallait que son fils fut d'avantage armé pour les luttes de la vie; vu les dispositions qu'il semblait avoir pour l'étude, et désirant par dessus tout que ses études se fassent en langue anglaise, il décida de l'envoyer parfaire son cours à Dublin. Il proposa donc cette dernière université, s'engageant à lui payer annuellement une somme de cent vingt louis aussi longtemps qu'il n'aurait pas terminé ses études. Cette proposition ne fut pas agréée tout d'abord, le jeune Arthur Buies voulait faire son cours à Paris en cette langue qu'il avait apprise et qu'il aimait déjà beaucoup. Malgré ses supplications quelquefois même ses larmes, il ne put rien gagner et dut se soumettre à la volonté inflexible de son père et sans tarder faire ses préparatifs de départ pour Dublin. Il partait, mais avec l'ordre formel de faire son cours, tout son cours à l'Université de Dublin, sans quoi, son père lui refuserait tous secours et ne lui aiderait jamais plus.

Au mois de juillet 1856, de la Guyanne il s'embarque directement pour Dublin laissant son père qu'il ne reverra plus et de qui bientôt il se séparera à jamais. Monsieur Buie mourut à l'âge de soixante ans en 1885 à Amsterdam.

Il est heureux cependant, s'il n'a pas obtenu tout ce qu'il désirait, il a au moins obtenu de se rendre en Europe pour parfaire ses études, s'approcher un peu de ce Paris où son imagination d'enfant lui faisait voir de si belles et grandes choses.

A peine à Dublin, le cœur bien gros de joie, il se hâte d'écrire à sa tante Casault pour la remercier de ce qu'elle a fait pour lui et lui faire part de son bonheur.

"Je sens, lui dit-il, au fond de mon cœur, un désir que suscite la reconnaissance jointe à l'affection, c'est celui de me rappeler les jeunes années de ma vie, où j'ai vécu et grandi sous ta protection. Maintenant que le temps est passé, maintenant que ton aile bénie ne me couvre plus, il reste un souvenir auquel se dilate ma jeune âme et que la séparation ne saurait éteindre. La reconnaissance, peut-être un peu comprimée, chez moi, jusqu'à ce jour réclame ses droits oubliés, et j'aime à croire qu'ils ne seront plus méconnus" et plus loin: "Me voilà lancé seul au milieu d'un monde vaste et inconnu; je ne crains pas de m'y égarer; car j'ai confiance dans mes destinés, je crois que c'est la Providence qui m'y a appelé pour jouer quelque rôle futur, pour remplir un vide dans le monde."

Il avait à peine seize ans et sa vie qui devait offrir tant de soubresauts n'était qu'à son début. Sa tante sur réception de cette lettre, n'a à peine le temps de le féliciter, "tu le vois, cher Arthur, lui disait-elle le 18 novembre 1856, par le soin que ton père apporte à te procurer et faire continuer ton éducation, tu vois combien l'étude est essentielle pour devenir, comme tu le dis, un homme brillant et j'espère que tu ne manqueras pas de mettre tout à profit pour devenir un grand homme, savant....." que déjà Dublin ne peut satisfaire ses goûts, combler ses ambitions. Au risque de tout perdre, et il a tout perdu; au risque de se brouiller à jamais avec son père qui lui payait une pension annuelle de cent vingt louis, il quitte Dublin pour Paris. Il n'a pas le sou,

il ne connaît personne, qu'importe, il semble uniquement se fier à son étoile et ne songer qu'à l'heure qui passe. Perdant de vue les côtes d'Irlande, il perd en même temps l'affection de son père qui ne répondra même jamais plus à ses lettres. Il s'en va à l'aventure, ignorant absolument si demain il pourra subsister, mais que lui importe le lendemain, à lui le bohème! pourvu qu'il obtienne le but que depuis si longtemps il caressait en silence. Il est à Paris sans argent, sans amis, sans aucune personne sur laquelle il puisse compter; mais ces gravoche ont de l'aplomb, et, Buies, plus que tout autre, saura bien attendrir sa bonne tante du Canada et vaincre sa résolution de ne plus lui aider, nous le voyons par une lettre du 9 janvier 1857 qu'elle lui écrit elle-même: "Je ne veux plus m'immiscer entre toi et ton père, et avant que de faire toutes les folies mentionnées dans ta lettre, réfléchis. Plutôt songe à te réconcilier avec ton père, à te conformer à sa volonté en tout." Mais Buies reste sourd à ces recommandations et inébranlable dans ses résolutions. Heureusement pour lui, il rencontrera Monseigneur Hamel alors élève à l'école des Carmes à Paris, lequel connaissait madame Casault; il voulut

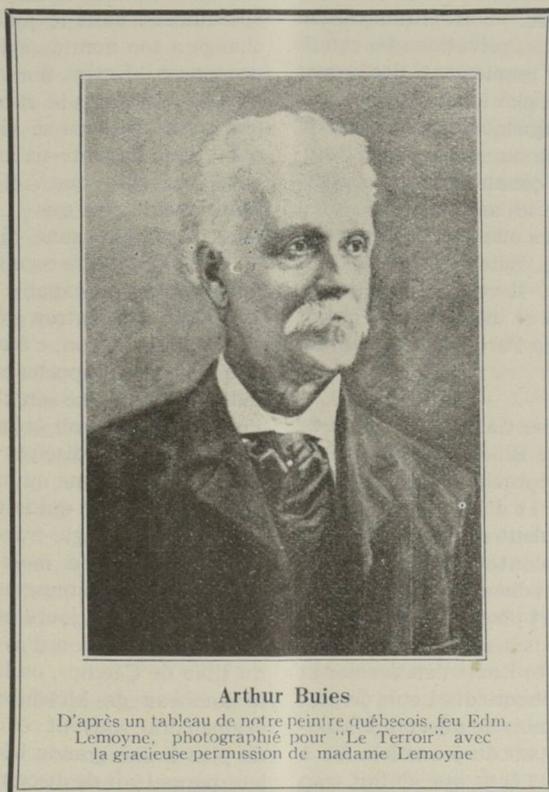
bien se charger d'intercéder pour obtenir le pardon et faire consentir cette bonne Dame à payer les études de son neveu au Lycée impérial St-Louis. Et c'est ainsi que Buies, aidé financièrement par sa tante, et avec les quelques revenus qui lui appartenaient de droits lui venant de la seigneurie Rimouski, a pu entrer au Lycée le 1er octobre 1857. Buies est au comble de la joie, il voit devant lui s'ouvrir les portes d'un collège bien français, il est heureux, d'autant plus heureux qu'il avait beaucoup souffert depuis son départ de Dublin. Apprenant l'heureuse nouvelle, il écrit immédiatement à sa sœur le 15 septembre 1857.

"Ce dont j'ai à t'entretenir, tu le sais, c'est de mon bonheur, et j'espère que celui-là ne sera pas passager ou factice comme beaucoup de ceux que j'ai goûtés dans ma vie. Oui, toutes mes tribulations vont enfin finir; j'entrevois le terme prochain de mes longues souffrances et cette vie d'angoisses que j'ai passée à Paris va bientôt s'effacer sous une ère de bonheur et de satisfaction. Maintenant que me voilà au port, je remercie le ciel de m'avoir fait passer par la tem-

pête de l'épreuve. Je te remercie de m'avoir montré les écueils tout en m'arrachant au naufrage, et de m'avoir réservé pure et entière cette joie que l'on goûte au sortir d'un grand danger..... tu as prié pour moi; tu as invoqué la mère du Christ, Celle que les marins aiment à appeler l'Etoile de la Mer, Etoile mystérieuse et touchante dont le reflet lumineux m'a montré à nu les récifs ou j'allais me briser..... J'ai donc fini de souffrir; ce rêve atroce qui me pesait comme le cauchemar poursuit le coupable va donc en s'enfuyant me laisser voir une douce réalité..... bientôt, je reviendrai ce que j'étais, et tu sais ce que je suis".

Du mois d'octobre 1857 au 1er juillet 1859, Buies suit avec ardeur les cours du Lycée, il fait l'apprentissage de la vie en même temps qu'il acquiert les connaissances indispensables qui lui seront si utiles sous peu. Mais en 1859, pour une raison qu'on ignore, il abandonne, momentanément du moins, le Lycée.

Quelques mois plus tard, cependant, il reprendra ses études soit au même Lycée, soit dans quelques autres institutions; c'est du moins ce que laisse à entendre Madame Casault dans la lettre qu'elle lui adresse le 22 mars, 1861, en réponse à celle de son



Arthur Buies

D'après un tableau de notre peintre québécois, feu Edm. Lemoine, photographié pour "Le Terroir" avec la gracieuse permission de madame Lemoine

neveu, datée de Paris le 2 février et dans laquelle elle semble se disculper des quelques reproches que ce dernier lui faisait: "Je te dirai que la lettre que je t'ai écrite en 1859 était dictée par la douleur profonde et la grande surprise et le désappointement que je ressentais de ta sortie du Lycée St-Louis, moi qui me flattait que tu parviendrais au titre de bachelier... Cependant, quelques mois plus tard, et apprenant que tu n'étais remis à l'étude..." Il me semble qu'il ressort des termes mêmes de cette lettre que Buies a repris ses études en cette année 1859.

En 1860, il les abandonnera de nouveau. Il semble que Buies ne peut longtemps rester heureux, il lui faut toujours d'autres aventures pour satisfaire ses goûts. C'est vers l'automne, 1859, que Garibaldi défait les Autrichiens à Varèse et à St-Ferno et ses succès enthousiasment la jeunesse française. Buies, fasciné, par ces victoires rapides, toujours en quête d'aventures nouvelles, peut-être escapade d'écolier, s'engage volontaire au nombre des mille qui en 1860, commandés par Garibaldi, iront faire la conquête des deux Siciles. Il passe en Italie, se prépare aux manèges des armes avec ses autres camarades, et fait la vie des camps. Cette vie à la longue devient monotone et n'est pas faite pour le caractère indiscipliné de Buies. Son enthousiasme guerrier ne se maintient pas longtemps. Les privations des camps, les marches forcées, le dur exercice au maniement des armes ne conviennent pas à ce fougueux qui se plie à contre-cœur aux commandements. A peine y passe-t-il quelques mois que déjà il déserte l'armée, bousculant la sentinelle sur son passage, insultant même son capitaine. Il aurait vite connu le donjon, peut-être même le poteau d'exécution si un de ses amis n'était venu à son secours et obtint de le faire entrer dans une autre compagnie. Dans une compagnie comme dans l'autre, Buies n'était pas plus heureux, sa carrière militaire était finie. Il voulait maintenant retourner en France à tout prix, grâce à ce même ami il obtint son congé et le 16 septembre, 1860, rentra à Paris où il put reprendre ses études.

C'est encore sur cette lettre de madame Casault, écrite le 22 mars, 1861, que je m'appuie pour dire que Buies a repris ses études en 1860. Dans cette lettre, elle lui reproche une fois de plus d'avoir désobéi à la volonté de son père et d'agir toujours sans prendre les conseils des personnes qui veulent son bien. "Voilà, lui disait-elle, le résultat de faire à ta volonté aussi bien que ta sortie du Lycée, aussi bien que cette malheureuse déroute de l'été dernier", (elle lui écrivait en 1861); et plus loin: "il me reste à répondre au long aux plaintes que tu fais sur tes privations; c'est bien vrai que tu n'as eu que soixante Louis l'an dernier et comme je te l'ai dit de l'autre côté, c'est encore dix Louis de plus que tes revenus te rapportent. Dans le mois de décembre Monsieur Jouby, (qui entre parenthèse s'occupait du jeune homme à Paris pour les Dames Seigneuses) ayant écrit que c'était trop peu, j'ai écrit que j'ajouterais trente Louis de plus."

Et dans une autre lettre en date du 12 août, 1861, elle lui dit: "Je suis très à la gêne... heureusement Arthur qu'une lettre de Monsieur Rameau adressée à Monsieur Tessier est venue à propos nous donner de très bonnes nouvelles de toi; il écrit à monsieur Tessier qu'il t'a vu, mais des dispositions les plus désirables pour un jeune homme; celles de te trouver à l'étude avec ardeur pour te préparer à l'examen du baccalauréat:

Ce qui d'ailleurs est confirmé par Buies lui-même lorsque plus tard il écrit: "Lorsque je revins de France, en 1862, après avoir passé six années, pour refaire entièrement le cours d'études: etc", qu'il a passé réellement six ans à étudier, avec peut-être quelques mois d'absence; et je suis porté à croire que l'assertion de monsieur Charles Ab Der Ealder n'est pas fondée lorsqu'il écrit dans la "Nouvelles Etudes de littérature canadienne française" à la page 73;" La partie scolaire de ces six années se borne à deux ans de Lycée. Le reste du temps, le futur pamphlétaire s'instruit à l'école de la vie, dans les brasseries et sur les grands chemins de Sicile:"

Je crois que nous devons conclure que Buies a quitté le Lycée en 1859 pour reprendre ses études quelques mois plus tard; qu'en 1860, il a passé quelques mois dans l'armée Garibaldienne, pour après continuer ses études. S'il en était autrement, monsieur Jouby, l'ami, le confident de madame Casault, qui était, si je ne fais erreur, prêtre, se serait bénévolement prêté à servir d'intermédiaire entre une tante qui se confie et un neveu sans conduite, et avec ce dernier, aurait machiné tout un plan pour frauder. Monsieur Rameau, un homme des plus respectables, auteur admiré de "Une colonie féodale en Amérique" n'aurait certainement pas menti à l'honorable Juge Tessier, son bon ami canadien, en lui affirmant que Buies, son cousin par alliance, se conduisait bien à Prais, qu'il travaillait avec ardeur pour subir bientôt l'examen redouté du baccalauréat, alors que Buies passait son temps "dans les brasseries et sur les grands chemins de Sicile".

Si Buies a laissé le Lycée St-Louis en 1859, rien ne prouve qu'il n'ait pas suivi d'autres institutions à Paris, où elle sont si nombreuses.

Quoiqu'il en soit, Buies revient au Canada au printemps 1862, heureux de revoir les siens qu'il n'a pas vu depuis 1856 et se jette éperdument dans le journalisme. C'est à cette époque qu'il changea son nom de Buie en Buies afin de le rendre plus facile à prononcer. Entre temps, il étudie le droit et se fait recevoir avocat. Laissons-le raconter lui-même l'aventure, car ce fut une aventure dans sa vie: "C'était, disons en 1866. Ce siècle avait donc soixante-six ans, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est-à-dire, deux ans de plus que Victor Hugo qui naquit en 1802, et quarante-huit ans de plus que moi, qui suis né en 1840. Veuillez me faire ni comparaisons, ni calculs.

"Je venais d'être reçu avocat, grâce à des traits d'audace, dont je ne serais plus capable aujourd'hui, et à d'heureuses supercheries, dont mon patron s'était fait le bienveillant complice.

"Or, mon patron, c'était précisément M. Rodolphe Laflamme, que je viens de rappeler et à qui je demande pardon de ne pouvoir oublier d'avoir été son clerc, lui qui s'est désolé plus d'une fois, j'en suis sûr, d'avoir été mon patron, fatalement, inévitablement.

"Comme tout disciple d'avenir, je n'avais paru au bureau des mon patron qu'une quinzaine de jours, durant mes trois années de cléricature, ce qui fait que je connaissais très imparfaitement la procédure anglo-franco-canadienne; mais, en revanche, je savais encore bien moins le droit. Les examinateurs d'alors n'étaient pas heureusement des tigres altérés de sang de clerc, comme ceux d'aujourd'hui. Ils ne demandaient pas à un aspirant à la profession d'avocat de leur donner la longueur exacte du tibia de Cécrops, ou la quantité de poussière accumulée dans le tombeau de Melchisédech; ils se contentaient d'un simple examen oral, souvent réduit à d'infimes proportions: ils joignaient de plus à une grande bonté un flair remarquable, ce qui leur permettait de discerner quelque-fois, dans le candidat, déplorablement étranger aux défenses en droit, aux répliques et aux tripliques, un grand jurisconsulte futur.

"Monsieur Laflamme, qui connaissait mes faibles, et ils étaient nombreux, Dieu merci, avait, par complaisance et par amitié pour moi, chargé sa conscience d'une gigantesque imposture, que n'ont jamais pu lui pardonner les Castors, pourtant les plus accommodants des hommes, comme le ciel dont ils sont l'image sur la terre.

"Il m'avait donné un certificat d'assiduité à son bureau, ce qui était aussi fort que de donner le serpent qui capta indignement notre mère Eve pour celui qui est entrevu périodiquement par différents capitaines ou voyageurs, tous plus distingués les uns que les autres.

"Je me présentais donc devant les examinateurs, avec tous les documents essentiels... moins un, la connaissance du droit. Mais celui-là se compensait par l'assiduité.

"Tous mes examinateurs d'alors sont aujourd'hui des juges, à l'exception d'un seul, qui doit probablement d'être écarté du banc judiciaire à une question qu'il m'avait posé, tandis que je

dois, en grande partie peut-être, à ma réponse à cette question, d'avoir été reçu dans le docte corps où fleurissent d'autres publicistes que moi, tel que Charles Thibault. Cet examinateur, peu satisfait des réponses à peu près évasives que j'avais faites jusque là à ses confrères, voulut me pousser une question qui demandait absolument une réponse directe, droite et raide comme un paronnerre. Aussi, son tour venu de m'interroger: "Quel est, me dit-il brusquement, quel est le principal fonctionnaire du mariage?" Pour un vieux garçon en herbe cette question était terrible, remplie d'horizons séduisants et menaçants, de dangers et d'attraits tout à la fois. Aussi demeurai-je interloqué, avec un courant d'air dans le dos et un poids de trois livres sur la langue. Mais, me ravissant aussitôt: "Comment: Le principal fonctionnaire du mariage, m'écriai-je, mais c'est le mari."

"A cette réponse un immense éclat de rire parcourut le gosier des quatre futurs juges, mon examen fut déclaré très satisfaisant et je passai avocat, avec droit de posséder diplôme, de porter toge et bonnet carré, d'être inscrit sur le tableau en payant mes taxes; avec espoir "de conseiller la reine" un jour ou de devenir magistrat stipendiaire, et, en attendant, avec pouvoir de défendre la veuve, privée de son principal fonctionnaire, et de cultiver la patrimoine des héritiers présumptifs."

La carrière légale de Buies n'est pas de longue durée, un seul succès le met au comble de ses désirs et ne voulant peut-être pas essuyer de revers, il se repose sur ses lauriers discontinuant la pratique du droit.

Il se livre au journalisme et fréquente alors assidument les salles de l'Institut Canadien où il prononce souvent des discours mais toujours sur le ton badin, ce qui ne le fit jamais prendre au sérieux. Esprit pétillant de verve, il avait le don de s'attacher et de se faire de nombreux amis; mais il était alors trop bohème, aimait trop la vie aventurière pour se fonder un foyer et se caser dans la vie.

Dans les derniers jours du mois de mai, en l'année 1867, sans avertir ses parents, ni ses amis, Buies disparaît de Montréal et seule une lettre adressée à sa sœur, madame Lemoine, en date du 29 mai, 1867, indique l'endroit de sa destination.

Montréal, 29 mai 1867.

Je quitte Montréal à quatre heures cette après-midi; demain matin, je serai à New-York: le premier juin, je m'embarque, et le 10 ou 15 je serai à Paris, dans trois semaines.....

Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous, ô habitants du Canada.....

Je te promets, ma chère sœur, d'être le plus grand écrivain de mon siècle avant trois ans.

Vous, mon cher Lemoine, vous voudrez bien administrer mes affaires en bon père de famille, et ne pas oublier de me faire un état nouveau de ce que je puis vous devoir, aussitôt que le shérif sera payé, et tout réglé.

"Ayez beaucoup d'enfants; soyez comme Abraham, patriarche à longue barbe qui, lorsqu'il voulait savoir combien il avait d'enfants, regardait le ciel et y comptait les étoiles..... L'humanité ne se perpétue qu'à cette condition.

"Je vous recommande de dire énormément de prières pour moi, et de croire que, si je me noie en route, ça en sera pas ma faute. Dans ce cas, je ne demande qu'une chose, c'est d'être avalé par une baleine, et vomé sur les côtes de France.

"Allons, vogue la galère, à la grâce de Dieu...

"Je vous écrirai encore le jour où je m'embarquerai, à moins que je ne me casse le nez sous le chemin de fer, ce qui peut fort bien arriver, attendu que mon nez, de ce temps-ci, est très fragile.

"Je vais donc voir ma vieille France où j'ai tant souffert, et que j'aime par dessus tout. Quand je serai devenu un grand homme, je vous le ferai savoir.

"Adieu, Adieu donc, sèche tes larmes, ma bonne Victoria, je ne veux pas que tu pleures pour moi; nous nous reverrons là où il

n'y a plus de regrets. Embrasse bien tes petits enfants pour leur oncle Arthur, oui, beaucoup de baisers; qu'ils ne m'oublient pas, et le soir, avant de s'endormir, apprends-leur à joindre leurs petites mains en murmurant mon nom.

"Adieu; je t'embrasse et te serre de loin sur mon cœur; adieu, Lemoine, je pars sans peur et sans reproche, et j'affronte la destinée comme tous les héros."

Et de New-York le 1 juin, 1867, il écrit:

Ma chère Victoria: "Je m'embarque dans une heure à bord de l'Europe; un temps splendide; nous allons avoir une traversée sublime. Le 13, je serai à Brest, et le 14 à Paris.

"Je t'embrasse mille et mille fois ainsi que tes petits enfants. Bien des amitiés à ton mari.

"Le ciel est pur (comme le fond de mon cœur); mon âme sourit à l'espérance et je n'ai pas de papier à lettres.

"Les vagues bleues soupirent sur les quais l'écho lointain de la France, mais je sens déjà mon cœur qui tourne. Adieu..... Adieu

Et de Paris, le 13 juin: "Me voilà donc de nouveau dans ma vieille France, et cette fois, je le pense bien, pour ne plus en sortir. J'ai d'excellentes lettres de recommandations pour des écrivains distingués qui me feront, j'espère, parvenir promptement. L'âge des illusions est passé: celui de l'ambition est venu, je saurai subir ce nouvel état sans faiblir..... Apprends à tes enfants à aimer leur oncle Arthur; le cœur d'un enfant est une chose douce comme les légers souvenirs qui restent des premières années. Te souviens-tu quand nous étions enfants? Adieu..... La grande ville m'attend; le gouffre des grands noms et des grandes chutes me tend les bras; qu'y vais-je trouver? La gloire ou le néant?..... Compte sur moi."

C'était la nostalgie du grand Paris où il croyait trouver la gloire et la renommée; il part sans réflexion, sa vie vagabonde l'y pousse; ce qu'il entrevoyait n'était qu'un mirage que l'aube de la réalité vite dissipera; son enthousiasme sera de courte durée, car en France comme au Canada, trop idéaliste, il ne sait pas vivre la vie. Débarqué depuis quelques semaines à peine, que déjà il regrette sa fougue; il constate que le talent court les rues à Paris; que l'avenir, là plus qu'ici peut-être, n'appartient qu'à ceux qui luttent, qui travaillent jour et nuit; à ceux qui savent attendre sans désespérer, malgré les déboires, les deveines, et les revers; qui ont enfin la force de combattre même l'adversité. Plus que tout autre, il avait besoin d'une main forte et puissante d'un quelqu'un pour l'encourager et le soutenir dans l'effort, ce quelqu'un lui faisait défaut; il était sans parents et sans amis.

L'ouvrage manque, les grands quotidiens n'ont cure des écrits de ce jeune homme de 27 ans; sa prose n'intéresse guère leurs lecteurs, puisque ce qu'il peut dire n'est pas du terroir français, de politique française, de choses de chez nous.

Un Monsieur Cortambert, le géographe, qui prépare un travail sur la géographie universelle, lui offre de collaborer à son œuvre, en lui confiant la partie géographique de l'Amérique du Nord, mais l'ouvrage que M. Cortambert veut lui confier est un ouvrage de géant, qui exigerait sept à huit heures de travail par jour pendant trois mois, pour gagner au plus \$20.00

Il fait appel à sa sœur afin qu'elle lui procure au moins une somme de 50 louis pour lui permettre de passer l'hiver, de subsister jusqu'au printemps: il espère, entre temps, faire reconnaître son talent, se créer une position enviable, faire honneur aux siens. Si par hasard, d'ici là, il ne réussit pas, alors il reviendra au Canada. Il termine une de ses lettres en disant: "Embrasse bien les chers enfants qui prient pour moi. Oh! qu'il est beau d'avoir trois ans; on n'a pas besoin d'écrire dans les journaux pour vivre à cet âge-là; et l'on s'imagine qu'un oncle est un millionnaire."

L'adieu contenu en sa lettre du 29 mai, 1867, il le reprend, dès les derniers jours de juin; ce n'est pas déjà l'adieu éternel; il se promet bien de revenir: ce sont des illusions de jeunesse, des mirages où il entrevoyait dans Paris la fortune et la gloire.

Les amis d'autrefois ne sont plus, ou s'ils y demeurent encore,

Ils sont dans la lutte pour la vie, dans cet engrenage qui broie sans miséricorde sur son passage les parasites qu'il rencontre; c'est l'éternelle lutte. Buies sent plus que jamais dans son cœur le vide de l'affection; il trouve qu'il a violemment brisé les liens qui l'unissaient à sa sœur et l'amour de la patrie. Il déclare hautement ne pas faiblir, mais il a des regrets amers. Personne qu'il peut aimer; chacun pour soi maintenant, il n'y a plus de jeunesse. "N'en parle pas, dira-t-il à sa sœur, de crainte qu'on croit au découragement alors que ce n'est que de la désillusion; ce n'est que le cœur qui souffre, la tête est toujours forte et énergique."

L'année 1868 venait à peine de commencer qu'un matin Buies arrive à Québec, chez monsieur le notaire Lemoine, son beau-frère, qu'il est enchanté de revoir, se promettant bien dorénavant de chercher au Canada ce qu'il n'a pu trouver à l'étranger.

Le 31 janvier, 1868, le fils de Monsieur Cortambert, Richard, lui écrit: "Vous partez, vous abandonnez la lutte, alors que le journalisme allait vous ouvrir ses deux bras; le Globe, le Globe illumine Paris et c'est Noé, un patriarche, qui décidément le met en mouvement. Bref, on est venu vous chercher, on vous réservait une place dans les cadres de la nouvelle feuille."

Cette lettre a dû le laisser indifférent; l'expérience qu'il venait d'acquérir devait l'assagir au moins pour quelque temps et lui enlever toute valléité de courir après l'ombre de la renommée. Il ne faut pas croire cependant que Buies, arrivé depuis peu, restera inactif. Sa nature, surtout à cette époque de sa vie, est par trop impulsive pour qu'il devienne oisif.

Alors qu'il poursuivait ses études en France de 1856 à 1862, la libre pensée française se manifestait dans les écrits de certains grands écrivains. C'était au temps où Michelet exhalait son libéralisme naturel et qu'il combattait dans des polémiques acerbes ceux qu'il nommait les ultramontains, Veuillot et Montalembert. Edgar Quinet, l'ami de Michelet, de Bruxelles où il fut obligé de s'installer dans son exil, ne cessait pas moins d'inonder la France des productions de son esprit libéral.

L'air était, en France, à la satire, au pamphlet. Victor Hugo, du 12 juin au 14 juillet, 1852, avait écrit: "Napoléon le Petit;" virulente attaque contre Louis Napoléon et cette satire courait la rue, pénétrant les jeunes intelligences avides de s'insurger contre l'ordre établi. Il avait en 1853 publié les "Châtiments" peut-être son chef-d'œuvre, mordant, satirique et révolutionnaire. Rochefort, frondeur et sarcastique, publiait des articles acerbes et préparait son livre "Les Français de la décadence", songeant peut-être déjà à sa "Lanterne" qu'il lancera bientôt. Pour un esprit combatif comme celui de Buies, toujours en guerre contre l'ordre régnant, il avait dans ces livres, revues et articles de journaux, une nourriture qui devait lui plaire et qu'il a dû pardessus tout goûter.

Né au lendemain de 1837, il a dû sans doute, dans sa prime jeunesse, prendre partie pour les siens opprimés; sa jeune âme a dû se développer avec la haine contre le plus fort, l'opresseur. Des son retour au Canada, en 1862, il a coudoyé les hommes de la "Pléiade rouge" au temps de l'Institut; comme eux, plus qu'eux peut-être, puisqu'il en avait déjà vécu, il se nourrissait des doctrines subversives que la France du temps déversait sur nos bords. Tous ces jeunes de 1862 guerroyaient et par la plume et par la parole, dans les salles de l'Institut contre le fait établi, tout ce qui existait; on détestait l'anglais qui depuis la conquête jusqu'à date leur paraissait le spoliateur, celui qui a leurs yeux n'avait eu qu'un but: ocraciser et vilipender tout ce qui était français, sur ce sol d'Amérique; on détestait aussi le clergé, on l'accusait d'être anglophile et francophobe, parce qu'il prêchait la soumission à l'ordre et à l'autorité; parce qu'il prêchait le pardon de l'offense, et qu'à la force et à la colonie on opposait la douceur et le pardon; on l'accusait de favoriser le vainqueur au détriment du vaincu. On jetait un regard de convoitise au-delà de la ligne quarante-cinquième, vers les Etats-Unis d'Amérique où on croyait entrevoir la liberté et la justice, l'égalité et le progrès; on se souvenait encore de l'appel de Franklin et peut-être sincères, mais découragés parce-

que leurs idées ne prenaient pas rapidement racines; qu'elles étaient partout victorieusement combattues en brèche, ces jeunes prêchaient l'annexion en faisaient miroiter les avantages aux yeux de leurs compatriotes. Le vingt-neuvième article du programme du second "Avenir", formulé en 1856, décrétait, "L'indépendance, république, annexion aux Etats-Unis. "Séparation du Haut et du Bas-Canada".

C'est à son retour d'Europe, dans les premiers jours du mois de février, 1867, que Buies, imbu de ces idées, fait paraître deux nouvelles lettres sur le Canada. Lettres d'un style correct, bien françaises, mais dont l'idée prédominante est l'histoire et la défense de l'Institut. Il en profite pour attaquer l'instruction qui se donnait alors dans nos collèges et nos couvents; y regardant de près, c'est en résumé la thèse qu'en France avait développée Michelet.

Ces dernières lettres publiées respectivement en février 1867, sont, ce me semble, un pendant de l'étude écrite par Buies sous le titre "L'Amérique Britannique, Confédération canadienne" éditée à Paris. Je suis porté à croire que ces lettres, comme cette étude, avaient été écrites alors qu'il était en France, destinées à des lecteurs français, mais refusées par les journaux de Paris; car, c'est vers cette date que son ami Cortambert lui écrit: "au lieu de m'adresser de la politique, faites donc quelque article sur le Canada au point de vue descriptif et adressez-moi le accompagné de photographies de vos merveilles naturelles et autres, le placement en sera facile, soit à l'"Illustration", soit ailleurs".

Loin de moi, l'idée de justifier Buies pour cette partie littéraire de sa vie, soit pour ses "Lettres", soit pour sa "Lanterne" en 1868, soit pour ses écrits dans l'"Etendard" en 1870, soit enfin pour le "Réveil" en 1876; lui-même d'ailleurs, avec l'âge, a envisagé les faits sous un angle nouveau, et assagi, il a regretté je n'en ai aucun doute, ses œuvres de prime jeunesse, ou imbu encore des idées qui ravageaient la France et son pays, à son arrivée, l'avaient embauché, sans trop s'en rendre compte. Jeune, bouillant, enthousiaste, il s'était placé à l'avant-garde espérant, sans aucun doute, atteindre par là à la célébrité. C'est une parcelle de l'œuvre de Buies, mais ce n'est pas l'œuvre de Buies qui s'en est aperçu et qui a, je n'en ai aucun doute, racheté de beaucoup par le bien qu'il a fait, le peu de mal qu'il aurait pu faire.

L'Italien dit: "*Il frutto che più lenio matura à l'anima dell'uomo*"; Ce qui signifierait dans une traduction libre, qu'il faut bien du temps à l'homme pour s'assagir, pour s'orienter définitivement dans la vie.

L'état d'âme bien complexe chez Buies, le force à lutter encore, assez longtemps, avant de s'acheminer dans la véritable voie; avant qu'il puisse en sortir victorieux il lui faudra apprendre au creuset de la souffrance le véritable sentier qui le conduira, sinon au bonheur parfait, puisqu'ici-bas il n'y en a pas, du moins au bonheur relatif et à la renommée.

S'il est vrai de dire que chaque individu trouve un jour ou l'autre dans sa vie, le chemin de Damas, ce chemin Buies le trouvera sur le parcours de son voyage en Californie de juin à juillet, 1874. C'est la répétition de son second voyage à Paris en 1867. Sans raison aucune, sans argent, sans but bien déterminé, il part de Montréal, pour faire onze cent lieues, avec l'idée qu'il n'en reviendra jamais plus.

Il souffre au moral, comme au physique, la vie lui pèse, il a le désespoir dans l'âme.

Il faut de grandes souffrances, ce semble, pour dompter ce géant et Buies les a connues, en a beaucoup souffert; à peine arrivé à San Francisco, ne pouvant plus contenir le chagrin qui déborde, il nous peint entre deux sanglots, l'état de son âme: "J'étais parvenu à ce rivage lointain, épave brisée, reste mutilé et sanglant d'une vie sans cesse portée d'aventures en aventures. A cet âge où la plupart des hommes ont trouvé une carrière définitive ou du moins une base pour le prochain édifice de l'a-

venir, moi, proscrit volontaire, j'errais encore et j'allais demander à l'inconnu de nouveaux mystères et sans doute aussi de nouvelles douleurs. Ah! seulement deux mois auparavant, je n'aurais pas cru devoir être jeté en proie à de nouveaux souffles du destin; j'avais tout fait de cœur et de tête, pendant plusieurs années, pour prévenir le retour des orages; je m'étais assis à l'ombre d'une espérance bien chère, et j'avais cru que cela me suffirait pour donner un objet désormais bien déterminé à tous mes travaux; j'étais las des secousses et des ballottements continuels d'une vie que rien n'avait pu ni fixer, ni contrôler."

Cinq jours après son arrivée à San Francisco, il se reprend à vivre et rebrousse chemin vers la Patrie, voyageant tantôt sur les convois de premières, tantôt sur les convois d'émigrés; le gousset est vide, mais la joie de revoir sa terre natale, les amis qu'il a sans raison quittés, lui donne le courage de tout affronter, de tout souffrir, et cette fois, il ouvrira enfin les yeux à la réalité. Les tribulations auront bientôt un terme. C'est dans la misère qu'il s'est assagi, qu'il a fait l'apprentissage de la vie, qu'il a appris à dédaigner l'ombre pour ne s'attacher désormais qu'à la réalité.

Buies, malgré ses nombreux voyages, avait déjà en 1878, à l'âge de 38 ans, un actif littéraire qui le fait envier. Dès sa jeunesse, il eut un goût marqué pour la littérature, il se sentait déjà le prophète qui prêche l'amour et le culte de la langue maternelle; tout le premier, il jettera le cri d'alarme à ses compatriotes, les mettant en garde contre les barbarismes, les anglicismes et les canadianismes qui se sont infiltrés dans le langage écrit ou parlé.

Le Canada français était à un tournant de son histoire, le peuple n'avait plus à lutter pour sa survivance, il lui fallait maintenant lutter pour sa langue, l'émonder de tous ces termes étrangers qui l'appesantissaient, qui l'éloignaient de plus en plus du doux parler de France; il lui fallait donner à notre littérature nationale un essor nouveau sinon la fonder; car, nous avions alors notre nationalité et notre histoire, il nous fallait avoir une littérature propre pour exprimer nos idées, nos habitudes, faire valoir nos aspirations, recueillir et transmettre nos traditions.

A peine âgé de dix-huit ans, en avril, 1858, Buies connaît déjà le mal dort souffre la langue française au Canada et se prépare par l'étude aux combats qu'il livrera bientôt.

"Ne vas pas croire, écrivait-il à sa sœur, qu'il soit facile d'écrire le français correctement, les fautes les plus grossières contre la langue passent fort bien au Canada parcequ'on n'y sait pas le français; voilà pourquoi l'on y prend de si mauvaises habitudes, non seulement dans la conversation mais encore dans le style. Je me fais corriger ici des tournures, des phrases, des expressions qui passaient pour superbes aux yeux de mes professeurs du Canada, et qui ne sont, pas même françaises; j'ai une peine infinie à écrire le français correctement non seulement à cause de mes mauvaises habitudes prises au Canada, mais parceque je n'ai pas bien le génie de la langue. Nous n'avons pas chez nous de langue maternelle, nous savons un jargon de langue; soit sûre que nous ne parlons pas du tout français; nous ne parlons pas non plus l'anglais; ce que nous parlons c'est un galimatias des deux langues, un galimatias corrompu. Si les Anglais nous entendaient parler leur langue ils nous prendraient pour des Scythes qui s'imaginent parler anglais parcequ'ils balbutient quelques mots vicieux qui ressemblent aux mots anglais; ceci va te surprendre, et cependant c'est vrai; nous ne parlons ni anglais, ni français; pour avoir le génie d'une langue, pour s'en servir sous toutes les formes qu'elle est susceptible de revêtir, il faut vivre au milieu du peuple qui la parle; ce n'est pas en Allemagne qu'on apprend l'anglais, ce n'est pas non plus au Canada qu'on apprend le français; on peut écrire une langue selon les règles de la grammaire, et n'avoir pas du tout le sentiment des variétés, des différents sens en un mot du génie de cette langue. Que diraient les latins d'autrefois s'ils nous vo-

yaient écrire le latin, s'ils voyaient les thèmes modernes même les plus purs? Ils diraient: "Ce sont des barbares qui ont écrit cela". Qu'est-ce qui fait la langue? Ce ne sont pas tant les hommes que le pays, le caractère des lieux, les changements qui surviennent, dans une nation, les circonstances, le caprice..... C'est ce qui fait que nous qui ne vivons pas en France ne parlerons jamais le même français que les français véritables; nous pourrions l'avoir aussi pur, mais ce ne sera jamais le même, car nous n'éprouvons pas les mêmes modifications, nous ne subissons pas les mêmes influences locales que nous faut-il donc faire pour avoir une langue maternelle? Il n'y a qu'à la construire avec les bons matériaux que nous possédons déjà. Et quels sont-ils? Ce sont la lecture des modèles classiques du XVIIIème siècle, l'étude de la langue française dans sa pureté et sa perfection, la connaissance de la signification des mots (Chose que nous avons fort peu cependant) enfin, les efforts pour bien parler; nous ne manquons pas de toutes ces choses mais nous les possédons à un petit degré. Si nos jeunes gens étudiaient crois-tu qu'ils ne sauraient pas mieux le français? S'ils soignaient mieux leur langage, ne parleraient-ils pas plus purement? Une autre chose à faire c'est de bannir les anglicismes; et lorsqu'enfin nous serons parvenus à parler correctement et purement, nous pourrions donner libre cours à notre langue, et la laisser subir en sûreté les influences des lieux, le caractère, le génie des habitants, le caprice des circonstances. Toutes ces choses n'altèrent pas la pureté d'une langue, mais lui donnent au contraire un caractère original, une physionomie qui lui est propre. Et notre langue devenue ainsi originale et adaptée aux habitudes, aux tendances des habitants, au cachet des lieux, tout en étant la langue que l'on parle en France n'en sera pas moins notre langue maternelle. Les peuples des Etats-Unis ont bien une langue maternelle, et cette langue cependant, c'est l'anglais, mais l'anglais avec une physionomie différente de celle qui caractérise en Angleterre. Franklin, Cooper, Howe, n'ont pas emprunté d'une langue étrangère, ce qu'ils ont écrit; ils ont cherché dans leur nature, dans l'atmosphère qui les entoure le langage qu'ils devaient parler. Un anglais n'aurait pas parlé comme Cooper; un américain chez lui, ne saurait parler comme un anglais, et cependant tous les deux s'entendent; à quoi donc tient ce prodige? C'est que les mots sont les mêmes mais les lieux différents."

Le jugement que rendait Buies à l'âge de dix-huit ans est peut-être un peu sévère, n'est peut-être pas tout à fait juste, mais il sent bien qu'il faut faire quelque chose, et dès son arrivée au Canada, il se met résolument à l'œuvre. Il lutte et luttera sa vie durant pour la conservation de la langue française sur ce sol d'Amérique. Il ne se permettra jamais, soit dans ses écrits, soit dans ses discours ou conférences, l'emploi du mot impropre. Il sera le puriste infatigable; il ne se borne pas à prêcher d'exemple, il se fait même professeur; et en 1865, il publie dans le "Pays" de Montréal, une série d'articles intitulés "Barbarismes canadiens".

C'est avec force et véhémence qu'il s'insurge contre les journalistes débonnaires qui écrivent sans études préalables, sans avoir les connaissances requises; il combat les jeunes téméraires qui remplissent les pages des revues et des journaux de leurs écrits sans en avoir les aptitudes, sans vouloir rien apprendre et rien étudier; ces jeunes qu'il qualifia un jour de "jeunes barbares". Ses enseignements ne produisent pas toujours les résultats attendus. "Mon Dieu! mon Dieu! s'écrivit-il, Et dire que j'aime mon peuple, que je crois à l'avenir d'une race comme celle-là!....."

Cependant, il ne désespère pas, il s'applique davantage si possible à n'écrire que dans un style châtié, se servant toujours de l'expression et du mot juste afin de faire aimer davantage la langue. Croyant alors que le cri d'alarme par lui lancé était la "Vox clamantis in deserto" pour quelques-uns du moins qui lui semblent réfractaires, qui continuent à abreuver le public

d'une littérature insipide et fade, il déclanche une offensive contre tout ce qui n'est pas écrit en français, et suivi d'Oscar Dunn, Hubert Larue, Tardivel, Fréchette et Lusignan, il entreprend une guerre sans merci pour la révéndication des droits sacrés de notre langue. Pour sa part, il publie les articles intitulés "*Anglicismes et canadianismes*", où il fait ressortir toute l'inconséquence d'employer comme français l'expression anglaise, alors que notre langue, si riche de mots, nous offre l'opportunité d'exprimer si élégamment toutes nos pensées.

Il s'efforce dans des conférences publiques à inculquer à ses auditeurs le goût de l'effort et du travail, à embaucher tous ceux qui ont des aptitudes pour faire partie de la croisade qu'il a entreprise afin de conserver à notre langue toute sa pureté et sa richesse. Semence féconde, je n'en ai aucun doute, et qui a aidé puissamment à rendre notre langue ce qu'elle est aujourd'hui.

Ce travail d'épuration n'était pas assez pour l'activité de Buies. Depuis 1862, il collabore à plusieurs journaux, mais c'est en 1871, qu'il aborde un genre nouveau en introduisant la chronique au Canada. Il excelle en ce genre, il en est le Maître incontesté. Spirituel, mordant quelquefois, la sallie ne lui fait jamais défaut. C'est surtout dans ses chroniques écrites sur les plages, tantôt à la Malbaie, tantôt à Kamouraska ou à Rimouski, qu'on peut le mieux juger, le mieux goûter (en ce genre.)

Si la plupart du temps, il provoque le rire dans ses chroniques, n'en concluons pas qu'il est de sa nature jovial et gai, bien au contraire; il a un fond de tristesse, son rire apparent n'est, le plus souvent, qu'un rire de façade, qui cache des sanglots comprimés.

Cette partie de l'œuvre de notre écrivain étant la plus connue qu'il me soit permis de la passer rapidement, attirant, cependant, votre attention sur les chroniques, qui, pour moi, sont de ses meilleures, et révèlent bien l'âme de leur auteur, intitulées "*Despérance*" et "*Chroniques d'outre-tombe*", et de dire avec Rossel, dans sa "*Littérature française hors de France*" qu'aucun des représentants de la Presse contemporaine au Canada n'égale Arthur Buies pour le mordant, la saveur, l'entrain, la fougue du polémiste et du moraliste. "Dans une littérature un peu fade, en somme, et fort timide, M. Buies à l'air d'un capitane égaré en un troupeau de pensionnaires". "Quelle verdure de style et de satire", dit-il plus loin.

Mesdames, Messieurs, depuis 1850, un grand malaise se faisait sentir dans toute la province française de Québec, un courant migratoire vers les Etats-Unis se faisait de plus en plus considérable, allant s'accroissant sans cesse, avec les années, jusqu'au point d'émouvoir les gens soucieux de l'avenir du pays. On s'efforçait de découvrir les raisons immédiates et cet exode, on voulait en connaître les causes afin d'y apporter si possible le remède approprié, afin de conserver à notre nationalité cette sève qui lui était, pourtant, si nécessaire. On constata bien que de riches spéculateurs s'étaient fait concéder d'immenses réserves dans notre domaine forestier, qu'ils s'emparaient des richesses mais ne souciaient pas de procurer aux colons les moyens de subsistance. Spéculateurs sans pitié, bien souvent, qui se servaient du colon comme d'un instrument pour s'enrichir, d'un moyen pour augmenter leur fortune, rien de plus. Ce qu'ils voulaient du colon, c'est le travail que ce dernier faisait pour eux; que leur importait son bien-être, son avenir? De chemins de communications, le défricheur n'en avait aucun de praticable, et isolé, il se voyait privé de tout moyen de transport pour écouler ses produits, pour sortir et transporter son bois. Sans secours de personne, sans appui morale, se voyant délaissé, le découragement le prenait et il gagnait le chemin des Etats-Unis.

Triste exode qui allait s'accroissant de jour en jour, où les enfants du sol n'ayant que le tort d'être nés les premiers, dans une famille trop nombreuse, s'expatriaient et gagnaient l'exil volontaire dans l'espérance de se créer, à l'ombre du drapeau étoilé, le foyer, le chez-soi.

Il n'y avait pas de système de colonisation raisonné, régulier, méthodique; on ne savait pas mettre un frein aux prétentions outrées des accapareurs, et notre sol, riche, bien riche pourtant, semblait refuser le pain quotidien.

Il appartenait au curé Labelle de concevoir un projet de colonisation adapté aux circonstances, si vaste qu'il tenait presque du rêve. Il appartenait à cet apôtre de proclamer la devise: "Le Nord, boulevard de la race française sur ce sol d'Amérique"; afin d'enrayer la désertion du sol natal et de contrebalancer l'influence considérable de l'émigration allemande, slave, danoise, dans les vastes plaines de l'ouest canadien. Fort de son grand amour pour sa chère province, il veut d'abord garder ici ses compatriotes en les attirant dans les contrées inhabitées et que l'on croyait inhabitables, dans ces immenses forêts au nord du comté de Terrebonne jusqu'à l'Outaouais; et pour contrebalancer l'influence de l'émigration intense qui se faisait dans l'ouest canadien, immigration qui s'accroissant dans les circonstances, devenait une menace pour la survivance de la race canadienne française et catholique sur ce sol d'Amérique, il ouvre les yeux à son tour vers l'Europe, afin qu'elle lui vienne en aide dans son entreprise; il fait appel à son illustre et savant ami, Onésime Réclus, le grand géographe, afin qu'il le seconde de sa science et de sa longue expérience; qu'il lui fournisse les renseignements précis pour faire de son œuvre un succès. Il lui faut des individus de nos croyances, aptes à se fondre dans notre nationalité, pour que de ce tout puisse sortir une race forte et prospère, à tendance et à aspirations uniques. Il lui faut connaître les terres les plus propices afin de ne pas décourager le défricheur à ses débuts. Réclus, dans des pages et des pages, renseigne, encourage et incite son ami, le grand apôtre du Nord.

Le meilleur enseignement, celui qui porte le plus de fruits est l'exemple donné. Le curé Labelle paie de sa personne; il se met à la tête du colon, la hache à la main, il fait et aide à faire cette trouée à travers la forêt à la conquête du sol, où naitront sous peu des villages et des villes prospères.

A l'apôtre du sol il manquait quelqu'un. Sa voix, bien forte cependant, ne pouvait pas se faire entendre aussi loin que son cœur le voulait, il ne pouvait pas crier assez fort cet amour qui le consumait pour la terre canadienne, les défricheurs ne venaient pas assez vite, au gré de ses désirs; le son de la pauvre petite cloche de la chapelle perdue dans les montagnes appelait bien le colon aux heures de la prière, mais se perdait dans les vallons voisins. L'élan du curé Labelle ne pourrait se borner, il lui fallait à ses côtés le publiciste épris du même idéal, du même amour; il fit appel à Buies; à Buies qui à l'âge de seize ans, en 1856, écrivait de Dublin, à sa tante "Me voilà lancé seul au milieu d'un monde vaste et inconnu, je ne crains pas de m'y égarer; car j'ai confiance dans mes destinés; je crois que c'est la Providence qui m'y a appelé pour jouer quelque rôle futur, pour remplir un vide dans le monde"; à Buies, qui de Paris, à l'âge de dix-huit ans, disait à sa sœur qu'il fallait au Canada former une littérature nationale, "adaptée aux habitudes, aux tendances des habitants cachet des lieux"; et Buies répond à L'appel, il emboîte le pas et continuera, le prêtre colonisateur disparu, l'œuvre commencé pour lui-même remettre à d'autres, la mort venue, la hache du pionnier.

Il avait écrit des chroniques, la plupart pour amuser, pour faire rire, pour se distraire, peut-être pour déverser le trop plein de sa verve intarissable, mais surtout comme gagne-pain; maintenant, il comprend la mission plus noble qu'il doit remplir et au cri du curé Labelle "Le Nord, boulevard de la race française sur ce sol d'Amérique; Buies répondra: "Toute considération doit s'incliner devant la question de race; qu'il faut coloniser et nous répandre comme une marée montante dans l'est de l'Amérique Britannique afin de contre-balancer l'ouest colossal où se déverse déjà l'élément anglais de nos cantons ruraux et une grande partie de celui d'Ontario même;

De Gaspé à l'Outaouais, dans les forêts de l'Est, de l'Ouest

ou du Nord, c'est toujours le voyageur infatigable, mais non plus le voyageur d'autrefois; c'est l'écrivain maintenant qui voyage, l'écrivain avec toute son âme d'artiste, pour, par sa plume, décrire les beautés, les richesses du sol qu'il foule, le faire apprécier, le faire aimer.

Buies, convaincu plus que jamais de la survivance de la nationalité canadienne-française, chante la terre natale, les forêts immenses, les lacs nombreux, ces perles enchassées dans nos monts. Il se fait le barde de toutes les espérances du défricheur, partage ses fatigues et ses labeurs; avec lui, il s'enfonce au fond des bois pour observer, méditer, s'imprégner davantage, si possible, de la beauté du terroir, afin de pouvoir, en des pages magnifiques, presque poétiques, en décrire les richesses et les attraits.

Au gouvernement de Québec qui l'avait chargé de faire une étude sur le Saguenay et le lac St-Jean, il rapporte en 1880 un livre des plus instructifs, dans lequel, il se fait tour à tour géographe, historien et même poète. Livre précieux où l'homme soucieux de s'instruire trouvera ample moisson; où l'historien pourra puiser de nombreux renseignements; où le lecteur savourera le style et la poésie;

Buies ne s'arrête pas en si bonne voie; il se fait conférencier et s'efforce de pénétrer ses auditeurs des beautés et des richesses du Saguenay et du Lac Saint-Jean. Le vicaire du curé Labelle, comme ce dernier l'appelle familièrement, met tout son talent, tout son génie au service de sa Patrie.

Onésime Réclus, écrivant au curé Labelle, lui disait: "Essayez de me procurer enfin, la suite des chroniques de Buies, dont vous m'avez envoyé le premier volume, qui est fort intéressant, à cause de la verve gouailleuse et les saillies inattendues de l'auteur."

"Qu'il a gagné depuis! alors, il était surtout spirituel et sceptique, avec le défaut, grave à mon sens, d'admirer les Etats-Unis, c'est-à-dire, la force, le nombre, le bruit et l'argent. Peut-être les admire-t-il encore, mais chez lui le poète a pris le dessus sur le rieur, et il chante la patrie, les eaux, les bois, les vents, le colon, son humble demeure, les villages commençants, les défrichements au bord du lac. Cela est à mille lieues au dessus de la chronique boulevardière et des caquets parlementaires. Pourtant, vu le talent de Buies, j'attends, non sans impatience, le second tome des chroniques, et surtout, très surtout son livre sur les cantons du Nord. C'est ça qui sera du bon Buies, sans calembourg."

Ce livre ne devait pas tarder; un jour, en 1887, qu'il se dirigeait vers l'Outaouais supérieur, en quête de renseignements pour son livre prochain, sur cette région, il sera arrêté, fasciné momentanément par la femme qu'il épousera, rien d'étonnant maintenant de voir Buies épris d'amour, puisque déjà un ami l'a vaincu. Au bonheur qu'il possède d'avoir à ses côtés l'amie qui l'aime, il ajoute celui de fonder un foyer. Il épouse le 8 août, 1887, Marie Mila, fille de M. Ludger Catellier, alors sous-secrétaire d'Etat, à Ottawa. De cette union naîtront cinq enfants dont deux survivent encore.

Buies est au comble du bonheur, il a maintenant un but dans la vie; ses écrits s'en ressentent, plus de ces désespoirs, de ces découragements; la nature même lui semble plus belle; dans ces pages où vibre l'âme du poète, se reflète aussi le bonheur de l'écrivain.

Il publie alors l'"Outaouais Supérieur," qui a sa répercussion au pays de France.

Valbert Chevillard, un écrivain français à qui monsieur le Curé Labelle avait fait parvenir un exemplaire de ce dernier volume de Buies, lui en accusait réception en ces termes:

"Ca été pour moi qui ne cherchais que des renseignements une surprise..... et une surprise charmante, que de rencontrer une œuvre aussi distinguée.

"Monsieur Buies sent en plein la nature de son pays et l'exprime dans une forme littéraire d'une exquise pureté, avec cela modeste, il s'excuse vraiment d'être au-dessous de la grandeur de son sujet. Non, il n'est pas inférieur à "son nord immense".

Il rend ses impressions fortement et les fait passer dans son âme. Il faut seulement regretter que les pages où il se livre ainsi à nous ne soient pas plus nombreuses. Il a voulu simplement faire œuvre de propagande colonisatrice, le talent du lettré à passé au travers'.

Cette partie de l'œuvre de Buies peut, de prime abord, nous paraître un peu trop aride; la peur des chiffres et des descriptions du sol peut empêcher le lecteur de s'aventurer à travers ces pages; ne nous arrêtons pas pour si peu; Buies a conservé du chroniqueur assez de verve pour rendre sa prose attrayante; il a, comme Réclus, Flammarion ou Moreux, une façon spéciale de nous présenter les chiffres, de divulguer la science, qui attire, capte et retient l'attention du lecteur de la première à la dernière page de ses livres.

Le bonheur, ici-bas, est hélas de courte durée; la Providence se charge, dirait-on, de rappeler l'heureux humain à la réalité. Buies perd deux de ses enfants et en 1891, on lui apprend la terrifiante nouvelle que son bon ami, le curé Labelle, s'en est allé cueillir là-haut, la palme des élus.

C'est le coup de foudre, un deuil après un autre; Buies épanche son chagrin dans le magnifique fascicule "Au Portique des Laurentides", ou il nous livre toute sa riche nature: "Le livre de ma vie, s'écrie-t-il, je le sens, se referme maintenant sur moi rapidement, page par page. Les jours qui me séparent des amis qui ne sont plus, et dont j'ai longtemps contemplé le sillage laissé derrière eux, ne sont plus désormais ni bien nombreux, ni bien longs à parcourir. Ma tâche ici-bas, que j'ai bien des fois désertée pour la poursuite d'ombres funestes, me réclame aujourd'hui et s'impose à moi impérieusement."

Aujourd'hui, au contraire d'hier, il espère; plus philosophe, il regarde là-haut et s'incline. Il n'est plus seul, il lui reste une épouse tendre et dévouée pour le soutenir, l'aider; des enfants, sa consolation; il puisera dans l'amour du foyer la force pour espérer et vaincre. Il continue avec ardeur l'œuvre du grand Disparu et fait paraître successivement ses "Récits de Voyages", "À Travers les Laurentides", ses "Études sur les comtés de Matapédia, Rimouski, et Témiscouata" et enfin "La Province de Québec", pour nous faire mieux connaître lors de l'exposition de Paris en 1900.

L'œuvre littéraire de Buies est considérable, il n'y a pas un seul coin de notre province, je crois sur lequel il n'a pas écrit. Il avait chez lui, toutes les qualités du patriote, il les a toutes mises à contribution pour servir sa Patrie.

Jusqu'à 1880, il a combattu pour la langue française, pour la revendication de ses droits les plus sacrés; de cette époque jusqu'à sa mort, Buies enrichit notre littérature nationale. Jusque là, nous avions quelques œuvres frappées au coin du terroir, elles étaient malheureusement bien rares et Buies fidèle à sa mission, se faisant géographe et le chantre du sol, contribue, pour une large part, à faire de notre littérature, une littérature "adaptée aux habitudes, aux tendances des habitants, au cachet des lieux", une littérature enfin, qui nous est propres, une littérature nationale celle de chez nous.

Buies, un de nos meilleurs, écrivains celui qui nous a le mieux fait connaître, qui a consacré sa vie pour sa langue et sa patrie n'a jamais fait partie d'aucune société, n'a jamais reçu de décoration. Par plaisanterie, parodiant Piron, il avait fait imprimer en ces termes, une carte qu'il distribuait à ses amis.

ARTHUR BUIES

Historiographe, monographe, Chroniqueur, etc.....

Chevalier..... errant

Membre d'aucune société

Décoré d'aucun ordre.

Cette plaisanterie n'était pas le produit de la haine ou du mépris; Buies au sommet de sa vie, contemplant son œuvre, recevait la récompense de ses labeurs par la satisfaction d'avoir rempli "un vide" dans notre petit monde québécois; il récoltait déjà, à

pleines mains, le produit de sa semence féconde, puisque la terre qu'il avait pronée était habitée; puisque les forêts qu'il avait parcourues, avaient fait place à des villages nombreux, à des villes déjà florissantes; puisqu'enfin, son rêve le plus cher, celui qu'il caressait depuis de longues années, celui de voir un jour cet immense territoire du nord devenir "le boulevard de la race française en Amérique", il le voyait en réalité avant de clôturer l'œil à jamais.

Il voyait grandir ses enfants pour qui maintenant, il vivait et à qui il voulait laisser un nom; et c'est au sein de sa famille, près de sa femme, entouré de ses enfants, au milieu de ses livres qu'il passe ses jours, qu'il goûte la vie.

Travailleur infatigable, il a beaucoup à faire encore avant de clôturer son œuvre et il touche déjà au déclin de sa vie. Il veut pour terminer sa carrière, faire mieux connaître la Gaspésie et écrire ses mémoires.

Dans le courant de l'automne 1900, il avait fait construire une maison près du fleuve qu'il a aimé, dans cette petite ville de Rimouski, où il a passé sa jeunesse et où il voulait finir ses jours, dans le travail et le recueillement; il avait hâte au printemps 1901, pour pouvoir en prendre possession et l'habiter. "L'homme propose, mais Dieu dispose", la mort vint mettre le terme à cette vie de labeurs et forcer l'écrivain à laisser son travail inachevé.

Dans les premiers jours de janvier, 1901, Buies se sent frappé d'une maladie implacable, qui ne pardonne pas; il sait que ses jours sont bien comptés, qu'il n'en a plus pour longtemps à vivre. De face, il envisage la mort, qui parmi les siens, avait déjà fait si souvent, des ravages cruels; il la voit venir en chrétien, encouragé pour franchir l'au-delà par Monseigneur Faguy, curé de la cathédrale de Québec, qui le réconforte, par son Archevêque qui lui apporte les consolations et les paroles d'espérances.

Mais, Buies, jusqu'au dernier moment, tient à continuer le travail et mourir, comme le soldat, à l'avant-garde. Il ne peut rester coucher, ne peut non plus s'asseoir; pour travailler, il s'agenouillera près d'une table et à la clarté d'une petite lampe, dont la lumière vacille, pâle, décharné, paraissant l'être davantage sous les rayons de cette lumière blafarde, il écrit, il écrit des pages et des pages; il prolonge, bien avant dans la nuit, ses heures de travail; il a tant à dire; son esprit, de jour en jour plus dégagé de la matière, est, semble-t-il, plus lucide que jamais, les idées se précipitent plus nombreuses, plus limpides.

Ce sont maintenant des considérations sur la vie, sur l'au-delà. Il a toujours été croyant, il l'est davantage; il a comme un besoin impérieux d'écrire, d'extérioriser sa pensée et son dernier écrit, resté inachevé le 26 janvier, 1901, lors de sa mort, traite de l'immortalité.

La mort fut douce, bien douce pour Arthur Buies, il avait été sincère, il le fut en franchissant le pas de l'Éternité; ses concitoyens en le perdant ont perdu un ami dévoué, un fervent patriote, un écrivain distingué. Mais Buies n'est pas tout parti, il nous a laissé son œuvre, grande d'enseignements et d'énergie, où, tous et chacun de nous, et ceux qui dans la vie nous succéderont, puiserons de grandes leçons, apprendrons ce que peut faire la volonté tenace, le travail soutenu.

De cette œuvre enfin, se dégage une leçon plus haute encore celle que formulait, il n'y a pas très longtemps, un homme d'État qui lui aussi a fait sa marque, qui, s'adressant à une assemblée de jeunes gens, leur disait: "Qui que vous soyez, soyez quelqu'un". C'est l'enseignement qui se dégage de l'œuvre de Buies, "Soyez quelqu'un". Soyons quelqu'un pour nous-même et notre famille, mais surtout, soyons quelqu'un pour l'honneur et le nom de notre Patrie. J'ai essayé de prouver et j'espère que vous en êtes convaincu réellement que Buies fut un quelqu'un. Ce sera de bronze le plus pur que ses compatriotes pourront élever à la mémoire du grand disparu, à la mémoire de celui qui, de son vivant, à tant aimé le beau verbe de France, qui a si bien chanté sa Province, les beautés et les richesses de son pays.

LES VIEILLES CHOSES

Le 16 janvier, 1911, les accents indignés d'un maître éloquent l'une des gloires littéraires dont s'honore l'Institut de France, se sont élevés pour défendre les églises de nos ancêtres menacées dans leur existence et dans leur destination. Beaucoup de Français, artistes, savants, lettrés, sans distinction d'opinion, politique et religieuse, ou confessionnelle, unirent leurs efforts à ceux de l'éminent écrivain dont la parole autorisée les entraînait vers le bon combat; et bientôt, toute une armée de pacifiques protecteurs des anciens monuments religieux de la France se rangea, dévouée, sous la bannière du chef. A Maurice Barrès, dont la France pleure encore si douloureusement la perte, revenait l'honneur de cette noble croisade en faveur des vieux temples, de ce mouvement patriotique où l'esthétique et le respect de traditions françaises occupent une si large place.

Et nous aussi, du pourtant jeune Canada français, nous avons été appelés à participer à une croisade de même objet, mais pacifique et qui ne mériterait pas même ce nom belliqueux, où il n'y a aucun ennemi à pourfendre, aucune législation à combattre ni sectarisme à dénoncer; tout au plus un peu d'indifférence à secouer.

Mais si la nature du mouvement protecteur des vieilles églises de France et l'objet de la campagne de protection en faveur des quelques vieux temples qui restent encore du Canada français, sont différentes les obstacles n'existent que là-bas; le but est le même: garder intacte l'âme des vieilles églises qui symbolisent l'âme de la patrie, l'âme du vénéré patrimoine des aïeux.

La vieille église n'est-elle pas un peu comme le drapeau du pays qui garde en ses plis de marbre et de granit le cœur du peuple, avec ses trésors d'art, de patriotisme et d'histoire?

Classées désormais parmi nos monuments historiques, certaines de nos vieilles églises du Canada français présentent, encore que peut-être primitivement d'architecture uniforme et simple, une intéressante variété d'ordres très différents et successifs, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; elles sont les témoignages irrécusables des années et même des âges qu'elles traversèrent, même des intempéries qui les assaillirent comme, entre autres dégradations, ces traces d'incendie revêtant d'un crêpe funèbre certains de leurs reliefs, ou même ces blessures de boulets et de balles qui évoquent si mélancoliquement un âge guerrier disparu de longtemps.

Et nous avons le droit d'être émus lorsque, un jour de l'hiver dernier dans la salle du Conseil Législatif, nous entendions deux des distingués membres de notre Sénat québécois nous rappeler ce que la Commission de Conservation des Monuments Historiques dont le président est celui-là même du Conseil Législatif, avait déjà accompli, depuis sa nomination pourtant si récente, en faveur non seulement de nos vieilles églises du temps du régime français mais de toutes nos autres vénérables reliques d'un temps déjà si éloigné.

SAINTE-FOY.

LA REVUE DES LECTURES



LE RÉGIMENT DE CARIGNAN.

Par Régis Roy et Gérard Malchelosse. Un volume in-8, 130 pages, Montréal, 1925. En vente à \$1.00 à 529 rue Leclaire, Montréal.

Ce livre est toute une révélation. Les historiens étaient unanimes à dire qu'il était impossible de refaire les cadres du fameux régiment de Carignan, et comme le dit si à propos M. Aegidius Fauteux, le préfacier, c'est à peine si nous connaissons les noms de quelques-uns des officiers, lorsque Benjamin Sulte aborda de front le sujet dans une étude qui forme le 8e volume des *Mélanges Historiques*. "Cependant", continue M. Fauteux, "quelque satisfaction que M. Sulte éprouve d'avoir jeté une véritable lumière dans cette question si trouble, il ne s'est jamais flatté d'avoir levé complètement le voile mystérieux dont était enveloppé le régiment de Carignan. Tout ce qu'il avait rêvé, c'était d'ouvrir dans la paroi du mystère la large fissure ou d'autres passeraient à sa suite. C'est ce qu'ont tenté de faire deux des plus dignes héritiers de sa passion historique, MM. Roy et Malchelosse, et nous avons ici même le résultat de leurs explorations dernières. Ce résultat est considérable et dépasse tout ce que l'on aurait pu espérer."

Cette préface de M. Fauteux rend trop bien justice aux deux infatigables auteurs de cette étude pour que nous leur répétions d'éternels louanges. Avec le souci historique qui les caractérise et surtout avec cette connaissance de leur sujet que nul ne leur a jamais contesté, MM. Roy et Malchelosse ont fait une mise au point réglée de ce qui était connu sur l'envoi du fameux régiment de Carignan. Leur travail repose sur des documents nouveaux irréfutables; il nous explique la formation des compagnies, la hiérarchie militaire, l'équipement, le costume, etc., puis il passe en revue l'expédition au Canada de 1665, l'esprit de corps des officiers, l'organisation et le fiasco des deux campagnes de 1666 sous la direction de MM. de Courcelle et de Tracy. Il considère ensuite leur effet sur l'esprit des Iroquois et se termine par des listes d'officiers et le rôle des soldats qui prend tant de place dans notre histoire et que l'on considérerait jusqu'ici comme indéchiffrable.

Si MM. Roy et Malchelosse n'ont pas tous les vaillants soldats de cette troupe, ils ont si largement contribué à notre histoire qu'on ne pourrait plus écrire sur ce régiment sans leur concours. Ils se sont, pour ainsi dire, emparé du sujet, avec une documentation merveilleuse, un tact pénétrant et une thèse que de nouvelles découvertes historiques, ne pourront pas détruire ni atténuer en quoi que ce soit

D. P.

On sait que la partie inédite du fameux journal des Goncourt doit être publiée cette année. On se demandait si le nouveau ministre de l'Instruction Publique allait encore une fois ajourner cette publication; il paraît que M. de Monzie est décidé à donner l'autorisation si longtemps attendue.

L'ALLEMAGNE ⁽¹⁾

Comme je viens de la voir, avec 125 dessins de Roger Prat, par Jean de Granvilliers.

C'est le livre qu'attendaient la France et tous les pays qui se sont battus contre l'Allemagne.

Jean de Granvilliers, qui fait preuve dans ces pages d'autant de sens historique que de psychologie politique, nous montre, par une analyse irréfutable, ce qu'a été l'évolution du peuple allemand depuis l'armistice jusqu'au printemps de 1925 et à quoi il doit son formidable redressement.

L'ouvrage résout ce problème passionnant pour l'esprit et angoissant pour le cœur, comment les Allemands, après avoir élu Ebert président du Reich, au lendemain de la guerre, ont-ils pu, il y a quelques semaines, choisir Hindenburg pour le mettre à la tête de l'État.

Ceux qui savent le temps qu'il faut pour composer de tels livres, penseront que celui-ci n'a pu être écrit depuis l'élection de Hindenburg. En effet, il a déjà paru dans la *Revue de France* en février-mars de cette année. Mais l'auteur avait si bien senti, au cours de ses derniers voyages outre-Rhin, le mouvement qui entraînait l'Allemagne à droite, en ce printemps, de 1925, que l'élection de Hindenburg, si elle l'a forcé à ajouter un chapitre, ne l'a pas obligé à changer un seul mot aux pages déjà écrites.

Une telle *vérification* et les cent vingt-cinq dessins pris sur le vif par Roger Prat, donnent à l'ouvrage un intérêt sensationnel.

Le romancier, Jean de Granvilliers, auteur du "*Prix de l'Homme*", roman couronné par l'Académie française, est aussi un écrivain politique de grand talent et un des hommes qui connaissent le mieux l'Europe centrale et l'Allemagne.

Déjà, en 1914, deux jours avant la mobilisation, il a publié un *Essai sur le Libéralisme allemand* dont Emile Faguet disait: "Il est vivant, profond, exact."

Mais le nouvel ouvrage que Jean de Granvilliers vient d'écrire à Berlin, n'est pas seulement un livre qui dénote de grandes connaissances historiques et juridiques, c'est une relation de voyage extrêmement captivante, pleine de traits et d'anecdotes, pleine de saveur et d'esprit. Elle vaut un long voyage outre Rhin.

Un petit journal toulousain, "Le Travail," a retrouvé ces quatre vers de Paul Bourget datés du 2 août 1888:

J'ai connu le chagrin des pâles Danaïdes.

Celui du grand labeur recommencé dans fin.

T'ai-je assez prodigué de tendresses en vain,

Pour remplir de douceur tes yeux à jamais vides!

Et l'échotier du Travail conclut:

Ces vers s'adressaient-ils à une femme ou..... à l'Académie qui ne lui avait point encore ouvert ses bras?

Cruelle énigme!

(1) Un volume in-16 illustré sur velin Outhenin-Chalandre. Prix: 9 francs. LES EDITIONS DE FRANCE, 20, avenue Rapp, Paris-VIIe.

“A TRAVERS LES VENTS”

Poésies du terroir; un volume, 75 sous, chez Edouard Garand, éditeur, à Montréal.

La Revue des Poètes de France, dans son édition de mars, annonçait les résultats de son dernier concours de poésie, ouvert à tous les poètes de langue française du monde entier. Des écrivains Français, Belges, Suisses, Canadiens, Italiens, Espagnols, Egyptiens, Grecs et Roumains y ont pris part. Le Canada-français s'est marqué une place fort honorable dans ce tournoi de la pensée et des belles-lettres.

Un poète montréalais, M. Robert Choquette, avec qui le sousigné a eu l'honneur de partager les palmes du couronnement, s'est rangé du coup parmi les premiers ouvriers du vers français, en décrochant le second prix dans la troisième section du concours, et la Revue des Poètes lui a décerné une médaille d'argent.

Or, voici que M. Choquette publie son premier recueil de vers “A Travers les Vents” auquel la critique autorisée et le public intellectuel feront un accueil chaleureux. Petit-fils de terrien, ce poète a gardé, dans son cœur et dans son âme, le souffle héréditaire qui donne à sa poésie une vigueur et une beauté qui attirent et qui élèvent.

On y retrouve la pureté du verbe, son harmonie et sa clarté, l'ampleur de vision, la franchise des sentiments et leur élévation, toute cette musique et toute cette lumière qui charment les esprits cultivés parce qu'ils s'en nourrissent et qu'ils s'en réconfortent.

Et ce poète, tout jeune encore, est solidement étoffé. Ce n'est point là une métaphore qu'on peut prendre plaisir à énoncer. C'est une vérité d'ordre pratique et constatée. Car M. Robert Choquette est à notre poésie ce qu'un Henry de Montherlant est à la prose française. Praticien du sport, des sports les plus violents même, il peut mettre au service d'un cerveau et d'un cœur richement meublés, un physique endurci aux exercices quotidiens les plus patients et les plus sanitaires. Et cela ne l'empêche pas d'entretenir, pour la conception délicate et la mise au monde d'un poème, un culte passionnel qui fera de lui, s'il le veut bien, un ardent et glorieux champion de la pensée saine et élevée, de l'expression plaisante et des belles formes littéraires.

Poète dans les moelles et athlète dans les muscles, M. Robert Choquette pourra expliquer à ses contemporains pourquoi il a chanté les énergies de la grande nature et de la pensée humaine plutôt que de s'enfiévrer l'âme de chimères. C'est pour nous un frère dont nous sommes très fier et nous le saluons comme le prototype du poète ardent et viril que devrait être un vrai prêtre des muses canadiennes-françaises.

Le recueil de R. Choquette et son avant-propos, sont un bouquet nouveau au parterre fleuri de nos lettres de terroir. Les deux ou trois roquets qui bavert leur dépit, dans les petites feuilles, tenteront sans doute d'amoindrir ce nouveau succès devant l'opinion de leurs rares amis, mais ceux qui cherchent dans la littérature de quoi nous rendre plus humains, aimeront ce beau livre, tout simplement. Ils l'aimeront parce que ces strophes interprètent nos sentiments à nous, dans notre langue, avec nos inflexions et notre clarté par lesquelles nous sommes restés si près des seuls maîtres de la langue française, les grands classiques du XVII^e siècle.

ALPHONSE DÉSILETS,
de la Société des Poètes.

Avril 1925.

L'astronomie est en deuil. Elle vient de perdre un de ses plus lumineux génies. Camille Flammarion est mort, à l'âge de 83 ans, dans son laboratoire de Juvisy, après avoir contemplanté une dernière fois le ciel. Maintenant qu'il repose à l'ombre des grands arbres de sa propriété, comment retracer sa prodigieuse activité? C'est une merveilleuse et constante ascension vers l'Idéal. Pour en décrire toutes les étapes, un seul livre n'y suffirait pas. Sa vie est d'une remarquable simplicité! Fils de pauvres paysans de la Haute-Marne, né le 26 février 1842, à Montigny-le-Bois, Camille Flammarion est un véritable enfant de la nature.

“L'OMBRE DANS LE MIROIR”

Poèmes, par Jean Charbonneau, lauréat de l'Académie française, publié par la librairie Beauchemin, Limitée, Montréal.

Voici un nouveau livre par le poète des *Blessures* et de *l'Age du Sang*. Dans ce volume qui vient de paraître, l'auteur fait preuve d'un talent plus souple, plus sympathique que dans ses précédentes œuvres. Il y a plus de sentiment. Certes, M. Charbonneau reste toujours le poète philosophe que nous avons si fort goûté dans les *Blessures*, mais il a maintenant des accents d'une douceur et d'une tendresse que nous ne lui connaissions pas et il éprouve devant la nature, des émotions auxquelles il ne nous avait guère habitués. Le nouveau livre de M. Charbonneau est d'une lecture fort agréable et plaira assurément à ceux qui ont encore le culte de la poésie. La note dominante du livre, c'est l'illusion, le désenchantement, le rêve de toutes les vies, de toutes les existences. C'est la voix du passé que nous entendons à toutes ses pages, une voix mélancolique comme une cloche qui tinte le soir.

Comment ne pas être empoigné par ce début de poème :

Ce soir, pèlerin que la route
A lassé, je m'arrête en silence, et j'écoute.

Cueillons ces vers qui vont droit à l'âme :

Devant mes pas, Passé divin, ouvre ta porte.
Le Passé nous revient au cours de l'heure lente.

Et quoi de plus humain que ce quatrain :

Je me rends compte enfin que la vieille blessure
Qui dans mon cœur existe encore.
Bien qu'elle le tourmente et qu'elle le presseure,
Est mon plus précieux trésor.

Le Dialogue entre le Spectre et le Voyageur dans la pièce qui donne au livre son titre est une page de haute poésie. Jean Charbonneau se révèle là grand poète.

Disons maintenant que le volume fait le plus grand honneur à la Librairie Beauchemin qui l'a imprimé et édité. Ce livre peut avantageusement soutenir la comparaison avec les superbes volumes français d'avant la guerre, alors que Paris occupait le premier rang pour l'impression des beaux livres. Il nous fait plaisir de voir une maison canadienne-française exécuter un travail artistique avec une telle perfection.

Un groupe important d'amis et d'admirateurs s'est réuni un dimanche de mai dernier, autour de la croix de granit byzantine dressée sur la tombe de Léon Bloy, à Bourg-la-Reine, par les soins de ses fidèles Valette et Rachilde, grâce au talent du sculpteur Brou.

Des discours simples et pieux furent prononcés par M. Pierre Termier, l'ami généreux du grand catholique “isolé qui va dans l'immensité noire portant devant lui son cœur comme un flambeau”, et par son cathécumène et filleul, Jacques Maritain; l'un et l'autre fixant les traits véridiques de la figure théologique de l'écrivain.

M. Georges Lecomte, au nom de la Société des Gens de Lettres, rendit l'hommage officiel à l'impitoyable talent du Mendiant ingrat et du Désespéré.

Puis deux prêtres, un ami français, l'abbé Petit et un disciple tchéco-slovaque, l'abbé Jačoubiska, apportèrent le tribut de l'Eglise universelle au croyant qui, par delà les théories philosophiques et l'encombrement des chapelles, puisait aux sources mêmes de la Révélation les principes d'unité et de vérité qui éclairent son génie.

Car Léon Bloy, qui paraît aux uns monstrueux et aux autres mesquin, fut le soldat irréductible du Verbe fait chair au siècle de la Bête. On le connaîtra, on le comprendra et on l'honorera quand le temps sera plus près de se confondre avec l'éternité.

En unissant leurs voix dans un humble De Profundis, les amis de Léon Bloy ont appris, hier, aux générations futures, le chemin de sa tombe, ce rude pupitre où elle écorcheront leurs coudes à la conquête de l'Absolu.

Tél. 5338 Tél. soir: 6985

C. JOBIN

LIMITÉE

182-184 Latourelle
QUÉBEC

CONSTRUCTION ET
REPARATION DE BA-
TISSES DE TOUS GEN-
RES. MENUISERIE DE
TOUTES SORTES.

**Spécialité: Érection de
bâtisse à l'épreuve
du feu.**

Lisez et Faites Lire

“LE TERROIR”

Revue mensuelle illustrée de langue française
publiée à Québec depuis cinq ans.

L'ORGANE DE

La Société des Arts, Sciences et Lettres

DE QUÉBEC

fondée il y a sept ans pour un motif patriotique :

Coopérer au travail de la survivance.

Rédaction exclusive et inédite

Illustration originale et pittoresque

Encourager les personnes et les choses de chez nous
c'est faire œuvre de fierté nationale.

“SOYONS MODERNES”

Tél. 2-7595



W. B. Edwards

PHOTOGRAPHE

227, rue ST-JEAN

QUÉBEC



SPÉCIALITÉ:

—
Vue panoramiques
Nous développons
et imprimons
pour les amateurs

Artistes
Dessinateurs

— o —
Photogravure

— o —
Clichés
et
Illustrations
en
TOUS
GENRES

ILLUSTREZ !!

QUEBEC PHOTO ENGRAVERS REG.

421 RUE ST-PAUL
TEL: 7856 QUEBEC



Artists
Designers

— o —
Photo
Engravings

— o —
Cuts and
Illustrations
in
EVERY
STYLES



Sage économie de la Commission des Liqueurs

L'embouteillage de la Commission permet la distribution de bons produits à des prix raisonnables

DÈS ses débuts, en 1921, la Commission des Liqueurs a été confrontée avec une augmentation considérable des droits de douane et d'accise. Ces droits ont été doublés. L'ambition de la Commission de livrer au public d'excellentes marchandises à des prix raisonnables devenait beaucoup plus difficile à réaliser. Toutes les économies furent alors pratiquées.

La Commission a commencé par supprimer les intermédiaires. Elle a acheté directement des fabricants et a obtenu des prix plus avantageux, grâce à l'importance de ces commandes. La grande épargne cependant qu'elle a réalisée et dont le public bénéficie le plus, c'est celle de son embouteillage.

Il y a deux moyens d'importer des spiritueux: en futs et en bouteilles. La Commission importe en bouteilles du Royaume-Uni et d'Europe les marques les plus en demande mais elle importe aussi des marchandises de première qualité en futs. Ces liqueurs sont importées à 100 degrés de preuve, ce qui est trop fort pour la consommation. La Commission épargne ainsi 25 pour cent des droits de douane et de transport car sur les produits importés en bouteilles elle est obligée de payer la douane et le transport sur 25 pour cent d'eau. C'est là une économie considérable vu les quantités importées.

La popularité des marques spéciales de la Commission prouve que le public se rend compte du soin et de la perfection de leur embouteillage. En achetant dans la province de Québec les matériaux nécessaires à son service d'embouteillage, la Commission des Liqueurs assure la prospérité de plusieurs industries auxquelles elle verse chaque année des centaines de mille dollars.

Le public, informé de ces sages économies, réalisera que malgré tous les déboursés qu'elle a à faire en plus du prix coûtant de ses spiritueux, la Commission peut offrir ces derniers à des prix plus bas que ceux que l'on paie dans d'autres provinces.

EXTRAIT du témoignage du président de la Commission des Liqueurs à l'enquête parlementaire tenue sur les opérations de la Commission.

Le témoin.—“Maintenant, quand à l'avantage que cela (l'embouteillage à la Commission) nous procure et dont nous faisons profiter l'acheteur, vous le voyez par les prix auxquels nous vendons ces marchandises: les marques (ici les noms des marques de Scotch les plus connues) que nous vendons \$3.50 et \$3.75 la bouteille. Ces marchandises-là, si elles étaient embouteillées de l'autre côté nous serions obligés de les vendre \$4.00 et \$4.25 la bouteille comme elles sont vendues dans les autres provinces. L'avantage est facile à comprendre. Nous achetons en fait d'embouteillage une moyenne de 200,000 gallons par année. Comme cette liqueur-là est achetée à preuve et comme les marchandises en caisse sont vendues à 25 en dessous de preuve, cela veut dire que les marchandises en caisse nous arrivent avec 25 pour cent d'eau. Conséquemment, nous payons le transport sur 25 pour cent d'eau. 25 pour cent de 200,000 gallons, cela veut dire que nous paierions le transport sur 50,000 gallons d'eau.”

Question.—“A part du transport de la marchandise, vous gagnez aussi sur le degré de l'alcool?”

Réponse.—“Le calcul est facile à faire: nous économisons \$1 par gallon sur 200,000 gallons.”

Question.—“Avez-vous fini vos explications?”

Réponse.—“Il y a d'autres avantages. Comme nous payons les bouteilles \$8.50 la grosse, nous payons à l'industrie de cette province, pour les spiritueux seuls, \$850,000 que cette industrie n'aurait pas si nous achetions de l'autre côté à la caisse. Il y a aussi l'industrie des caisses. A part cela, il y a chez nous les employés que nous avons pour faire l'embouteillage.”
